This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Educ T 1616.855.423

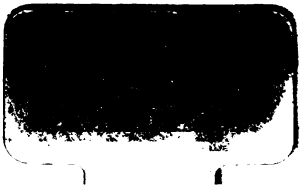
Harvard College
Library

THE GIFT OF

CHARLES HALL GRANDGENT

CLASS OF 1883

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES
EMERITUS



3 2044 102 773 629

Prof. C. H. Grandgent.
107 Walker St.
Cambridge,
Massachusetts.

Harvard University,
Modern Languages

Kuhns
Kittredge

J'autorise, exclusivement à tout autre éditeur aux États Unis d'Amérique, MM. Ginn et Cie à publier avec annotations ce volume extrait de mes œuvres et spécialement destiné aux écoles et universités américaines

Paris le 16 Mai 1893

Alph. Daudet

# MORCEAUX CHOISIS

# D'ALPHONSE DAUDET.

EDITED AND ANNOTATED BY

FRANK W. FREEBORN,
MASTER IN THE BOSTON LATIN SCHOOL.

BOSTON, U.S.A.:
GINN & COMPANY, PUBLISHERS.
1894.

Educ T 1616.855.423

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT
JANUARY 14, 1933

COPYRIGHT, 1894
BY FRANK W. FREEBORN.

ALL RIGHTS RESERVED

# PREFACE.

This little book is the outgrowth of an experience in reading some of Daudet's sketches with a class of boys who had studied French from six to eight months. Of the two collections which they used, one contained no notes and included sketches of so gloomy and morbid a nature as to unfit it for school use; the other was very small, and neither of them gave any place to one of Daudet's master-creations, *Tartarin de Tarascon*, a character unique in French literature.

In preparing the notes I have been guided by the difficulties my pupils found in reading Daudet with Gasc's Pocket Dictionary. From this manual, excellent in most respects, are omitted most national appellatives and many words which are spelled nearly or quite like their English equivalents. While a bright scholar would guess the meaning of nearly all of these, it has seemed best to me to adhere to one rule in regard to all missing words, and either give the meaning or refer the pupil to the English Dictionary. I have meant to be equally thorough with reference to geographical, biographical, historical, and literary allusions, in which Daudet abounds. I have thought best also to translate many words and phrases which, though the dictionary in question may give their ordinary meaning, need more than the help of any dictionary to secure a reproduction of their spirit in English; for a translation which merely produces a literal rendering of an author's words often leaves out that which gives the words any value.

If the notes appear too frequent or too helpful, a somewhat lengthy experience in teaching language has convinced me that it is better to err in this direction than in the opposite, if a teacher wishes to interest his pupils in an author's literary work and style.

The sketch entitled "André Gill" was written especially for this volume, and illustrates a different mood of the Author from that which appears in the other selections.

Grateful acknowledgments are due to M. Daudet, Prof. A. N. van Daell, and Mr. Geo. W. Rollins, for valuable suggestions and help in reading proofs.

Alphonse Daudet was born May 13, 1840, at Nimes, "une ville de Languedoc où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, un couvent de Carmélites et deux ou trois monuments romains," and here he passed the first nine years of his life. At the end of that time his father, a silk manufacturer, was obliged by the decline of his business to change his residence to Lyons. The removal proved of little advantage to stay his falling fortunes, and in seven years more came the financial end. The family was broken up; the father vainly sought lucrative employment elsewhere, the mother returned to her native Languedoc, an older brother Ernest went to Paris to seek his fortune in its literary world, and Alphonse, who had just finished his course of study at the *lycée* in Lyons but was too poor to take his degree, became usher at the college of Alais, where his great-uncle had once been principal. Timid, puny, near-sighted, a mere boy of sixteen years, he found his life here one long martyrdom at the hands of his cruel pupils, and he was glad after a few months service to join his brother Ernest in Paris, to share his poverty and toil, his hopes and trials. In *Le Petit Chose*, the first half of which is fairly autobiographical, he paints most vividly the scenes and impressions of his life up

to this time. Paris has been his home since then, though delicate health compelled him to spend three successive winters from 1861 to 1864 in the warmer climate of Algeria, Corsica, and Provence. He was not long in gaining recognition by his poems and still more by his short prose sketches published in various journals. He was fortunate enough to gain the favorable attention of the Duc de Morny, president of the *Corps Législatif*, and a lucrative appointment in his office enabled him to live in comfort until his literary work became remunerative.

His first book, a volume of poems, entitled *Les Amoureuses*, appeared in 1858. In a critique on this work Edouard Thierry says: "Alfred de Musset, en mourant, a laissé deux plumes au service de qui pourra les prendre: la plume de la prose et la plume des vers. Octave Feuillet avait hérité de l'une, Alphonse Daudet vient d'hériter de l'autre." During his absence in Algeria, in the winter of 1861–62, his first play was successfully brought out at the *Odéon*. He has since written other pieces for the stage, most of them dramatizations of his romances. His stories early found place in Parisian journals, but it was not until 1868 that he published any prose volume. *Le Petit Chose*, which then appeared, was followed in 1869 by *Lettres de mon Moulin*. The war, during which Daudet remained in Paris, interrupted the publication of his works. But from the close of the war until the present time his pen has always been busy and his fame assured.

No modern writer of fiction can claim a wider popularity than Alphonse Daudet; and for consummate literary art, for the distinctness and picturesqueness of his characters, for grace and force of diction, and for delicacy of humor no one more fully deserves it. The extreme copiousness of his vocabulary makes it somewhat difficult at times for a beginner in French to appreciate at their full value his finer

shades of expression. For such a one to turn from his pages to those of some of his predecessors, Chateaubriand, Lamartine, or Dumas, is like walking along a plateau after climbing a steep mountain-side. But when one has read him carefully for a time, his perfect mastery of his language is an added charm that draws one again and again to his companionship. His analysis of character and motive is profound, but never tedious. His humor is most delicate and pervasive and always kindly, and this it is, more than anything else, that makes his *Tartarin* one of the most happy literary creations of any age or country.

His works reflect his life and surroundings at home and abroad. *Lettres de Mon Moulin*, *Le Nabab*, *Numa Roumistan*, and, above all, the Tartarin trilogy, *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*, and *Port-Tarascon*, give most vivid pictures of his native Midi. The second and third of these works, together with *Fromont jeune et Risler aîné*, *L'Évangéliste*, *Rose et Ninette*, *Jack*, *Les Rois en Exil*, and *Sapho*, portray the social life of Paris, both aristocratic and bourgeois. *Robert Helmont* and many short sketches from *Contes du Lundi* show us his personal experiences and impressions of the war. *L'Immortel* and *Femmes d'Artistes* deal chiefly with Parisian literary and artistic characters. In *Trente Ans de Paris* and *Souvenirs* he reviews his own experiences in the literary world of which he came to form so conspicuous a part.

The faithfulness of his scenes and characters to life is due to his method, of which his brother Ernest says in *Mon Frère et Moi:* "With his habit of describing nothing which he had not seen, of telling nothing which had not happened, of borrowing every detail from real life, characters, environment, conversations, every mental and moral characteristic which came to his notice seemed as a precious vein of metal which should sooner or later enlarge his intellectual store. I think it was especially during his stay in

Provence that he first appreciated the fruitful value of this method, and that he definitely set himself the rule which he has ever since rigidly observed."

While only a small proportion of his work appears in poetical form, the poetic feeling and expression are prominent in all his writings, and are so finely mingled with his realism that Émile Zola is led to say of him: "La nature bienveillante l'a mis à ce point exquis où la poésie finit et où la réalité commence."

# CONTENTS.


PAGE

I. TARTARIN DE TARASCON.

1. TARTARIN CHEZ LUI ..... 1
2. LES CHASSEURS DE CASQUETTES ..... 3
3. LE TARASCON MUSICAL ..... 6
4. ILS ! ..... 8
5. QUAND TARTARIN ALLAIT AU CERCLE ..... 11
6. LES DEUX TARTARINS ..... 13
7. LE MIRAGE ..... 15
8. LA MÉNAGERIE MITAINE ..... 17
9. AVANT LE DÉPART ..... 23
10. LE DÉPART ..... 28
11. TARTARIN ET BOMBONNEL ..... 31

II. TARTARIN SUR LES ALPES.

1. LE CLUB DES ALPINES ..... 35
2. TARTARIN PART POUR LA SUISSE ..... 39

III. LA DÉFENSE DE TARASCON ..... 47

IV. LETTRES DE MON MOULIN.

1. AVANT-PROPOS ..... 55
2. INSTALLATION ..... 56
3. LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE ..... 59
4. LA CHÈVRE DE M. SEGUIN ..... 65
5. LA MULE DU PAPE ..... 72

V. LE SIÈGE DE BERLIN ..... 83

VI. LA DERNIÈRE CLASSE ..... 91

VII. L'IMAGINATION DE M. JOYEUSE ..... 97

PAGE

VIII. Un Réveillon dans le Marais ..... 105

IX. Les Petits Pâtés ..... 111

X. André Gill.

Le Grand Caricaturiste, André Gill ..... 117

XI. La Belle-Nivernaise.

1. Un Coup de Tête ..... 121
2. La Belle-Nivernaise ..... 133
3. En Route ..... 139
4. La Vie est Rude ..... 149
5. Les Ambitions de Maugendre ..... 163

Notes ..... 181

# I.

# TARTARIN DE TARASCON.

## I. TARTARIN CHEZ LUI.

Ma première visite à Tartarin de Tarascon[1] est restée dans ma vie comme une date inoubliable ; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards[2] jouant à la marelle ou dormant au bon soleil,[3] la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.[4]

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais quand on entrait, coquin de sort ! . . .[5]

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin ! . . .

O le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France ; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab,[6] des nopals,[7] des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale,[8] à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle ; ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (*arbre géant, arbos gigantea*) tenait à l'aise dans

un pot de réséda ; mais c'est égal ! pour Tarascon, c'était déjà bien joli,[9] et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.

Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique ![10] . . . Ce fut bien autre chose[11] quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas ; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons,[12] couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers,[13] couteaux-poignards, krish malais,[14] flèches caraïbes,[15] flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête,[16] massues hottentotes, lazos mexicains,[17] est-ce que je sais ![18]

Par là-dessus,[19] un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule. . . . Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur toute cette yataganerie.[20] Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie ; de loin en loin, un petit écriteau bonhomme[21] sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas !

Ou :

Armes chargées, méfiez-vous ![22]

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque, les Voyages du capitaine Cook,[23] les romans de Cooper,[24] de Gustave Aimard,[25] des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc. . . . Enfin, devant le gué-

ridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants ; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures,[26] il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse[27] qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable[28] Tartarin de Tarascon.

---

## 2. LES CHASSEURS DE CASQUETTES.

Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon, si populaire dans tout le midi de la France. Pourtant — même à cette époque — c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups[1] dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour,[2] comme vous voyez.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement[3] de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir . . . Par malheur, le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes,[4] vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

A cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.[5]

Elles sont cependant bien tentantes,[6] ces jolies collinettes[7] tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande, de romarin ; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre, qui s'échelonnent[8] au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi . . . Oui, mais il y a Tarascon derrière, et dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue[9] en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : " Voilà Tarascon ! . . . voilà Tarascon ! " et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades[10] tarasconnaises et qui s'entête à vivre là ! A Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom. Il s'appelle *le Rapide*. On sait qu'il a son gîte dans la terre de M. Bompard, — ce qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre, — mais on n'a pas encore pu l'atteindre.

A l'heure qu'il est même, il n'y a plus que deux ou trois enragés[11] qui s'acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et *le Rapide* est passé depuis longtemps à l'état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu'il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

— Ah çà ! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu'est-ce que les chasseurs tarasconnais font donc tous les dimanches ?

Ce qu'ils font?

Eh mon Dieu ![12] ils s'en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s'allongent tranquillement à l'ombre d'un puits, d'un vieux mur, d'un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*,[13] quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d'un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté,[14] on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C'est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6, ou du 2, — selon les conventions.[15]

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.

Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance à l'usage des maladroits ; mais on ne connaît guère que Bézuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant !

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve : tous les dimanches soir, il revenait avec une loque. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées. Aussi, tous les Tarasconnais le reconnaissent-ils pour leur maître, et comme Tartarin savait à fond le code du chasseur, qu'il avait lu tous les traités, tous les manuels de toutes les chasses possibles, depuis la chasse à la casquette jusqu'à la chasse au tigre birman,[16] ces messieurs en avaient fait leur

grand justicier cynégétique[17] et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme, grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamaillant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait la justice, Nemrod doublé de Salomon.[18]

---

### 3. LE TARASCON MUSICAL.

A la passion de la chasse, la forte race tarasconnaise joint une autre passion : celle des romances. Ce qui se consomme de romances dans ce petit pays, c'est à n'y pas croire. Toutes les vieilleries sentimentales[1] qui jaunissent dans les plus vieux cartons, on les retrouve à Tarascon en pleine jeunesse, en plein éclat. Elles y sont toutes, toutes. Chaque famille a la sienne, et dans la ville cela se sait. On sait, par exemple, que celle du pharmacien Bézuquet, c'est :

Toi, blanche étoile que j'adore ;

Celle de l'armurier Costecalde :

Veux-tu venir au pays des cabanes ?

Celle du receveur de l'enregistrement :[2]

Si j'étais-t-invisible,[3] personne n'me verrait.

(*Chansonnette comique.*)

Et ainsi de suite pour tout Tarascon. Deux ou trois fois par semaine, on se réunit les uns chez les autres et on se *les* chante. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce sont toujours les mêmes, et que, depuis si longtemps qu'ils se les chantent, ces braves Tarasconnais n'ont jamais envie d'en changer. On se les lègue dans les familles, de père en fils, et personne n'y touche ; c'est sacré. Jamais même on ne s'en

emprunte. Jamais il ne viendrait à l'idée des Costecalde de chanter celle des Bézuquet, ni aux Bézuquet de chanter celle des Costecalde. Et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître depuis quarante ans qu'ils se les chantent.[4] Mais non ! chacun garde la sienne et tout le monde est content.

Pour les romances comme pour les casquettes, le premier de la ville était encore Tartarin. Sa supériorité sur ses concitoyens consistait en ceci : Tartarin de Tarascon n'avait pas la sienne. Il les avait toutes.

Toutes !

Seulement c'était le diable pour les lui faire chanter.[5] Revenu de bonne heure des succès de salon, le héros tarasconnais aimait bien mieux se plonger dans ses livres de chasse ou passer sa soirée au cercle que de faire le joli cœur[6] devant un piano de Nîmes,[7] entre deux bougies[8] de Tarascon. Ces parades musicales lui semblaient au-dessous de lui . . . Quelquefois cependant, quand il y avait de la musique à la pharmacie Bézuquet, il entrait comme par hasard, et après s'être bien fait prier,[9] consentait à dire le grand duo de *Robert le Diable*,[10] avec madame Bézuquet la mère . . . Qui n'a pas entendu cela n'a jamais rien entendu . . . Pour moi, quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et sous le reflet vert des bocaux de la devanture,[11] essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait ; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand . . . Alors, après un silence, madame Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi (*bis*),
Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

A voix basse, elle ajoutait : "A vous, Tartarin," et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois d'une voix formidable, qui roulait comme un coup de tonnerre dans les entrailles du piano : "Non ! . . . non ! . . . non ! . . ." ce qu'en bon Méridional[12] il prononçait : "Nan ! . . . nan ! . . . nan ! . . ." Sur quoi madame Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

— "Nan ! . . . nan ! . . . nan ! . . ." hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là . . . Ce n'était pas long, comme vous voyez : mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ses : "Nan ! . . . nan !" quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes, et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : "Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable !*"

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait ! . . .[13]

---

## 4. ILS ! ! !

C'est à ces différents talents que Tartarin de Tarascon devait sa haute situation dans la ville.

Du reste, c'est une chose positive que ce diable d'homme avait su prendre tout le monde.[1]

A Tarascon, l'armée était pour Tartarin. Le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite,[2] disait de lui : "C'est un lapin ![3]" et vous pensez que le commandant s'y connaissait en lapins, après en avoir tant habillé.[4]

La magistrature [5] était pour Tartarin. Deux ou trois fois, en plein tribunal, le vieux président Ladevèze avait dit, parlant de lui :

"C'est un caractère !"

Enfin le peuple était pour Tartarin. Sa carrure, sa démarche, son air, un air de bon cheval de trompette [6] qui ne craignait pas le bruit, cette réputation de héros qui lui venait on ne sait d'où, quelques distributions de gros sous [7] et de taloches aux petits décrotteurs étalés devant sa porte, en avaient fait le lord Seymour [8] de l'endroit, le Roi des halles [9] tarasconnaises. Sur les quais, le dimanche soir, quand Tartarin revenait de la chasse, la casquette au bout du canon, bien sanglé dans sa veste de futaine, les portefaix du Rhône s'inclinaient pleins de respect, et se montrant du coin de l'œil les biceps [10] gigantesques qui roulaient sur ses bras, ils se disaient tout bas les uns aux autres avec admiration :

"C'est celui-là qui est fort ! . . . Il a DOUBLES MUSCLES !"

DOUBLES MUSCLES !

Il n'y a qu'à Tarascon qu'on entend de ces choses-là !

Et pourtant, en dépit de tout, avec ses nombreux talents, ses doubles muscles, la faveur populaire et l'estime si précieuse du brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, Tartarin n'était pas heureux ; cette vie de petite ville lui pesait, l'étouffait. Le grand homme de Tarascon s'ennuyait à Tarascon. Le fait est que pour une nature héroïque comme la sienne, pour une âme aventureuse et folle qui ne rêvait que batailles, courses dans les pampas,[11] grandes chasses, sables du désert, ouragans et typhons, faire [12] tous les dimanches une battue à la casquette et le reste du temps rendre la justice chez l'armurier Costecalde, ce n'était guère. . . . Pauvre cher grand homme ! A la longue, il y aurait eu de quoi le faire mourir [13] de consomption.

En vain, pour agrandir ses horizons, pour oublier un peu le cercle et la place du Marché, en vain s'entourait-il de baobabs et autres végétations africaines; en vain entassait-il armes sur armes, krish malais sur krish malais; en vain se bourrait-il de lectures romanesques, cherchant, comme l'immortel don Quichotte,[14] à s'arracher par la vigueur de son rêve aux griffes de l'impitoyable réalité. . . . Hélas! tout ce qu'il faisait pour apaiser sa soif d'aventures ne servait qu'à l'augmenter. La vue de toutes ses armes l'entretenait dans un état perpétuel de colère et d'excitation. Ses rifles, ses flèches, ses lazos lui criaient: "Bataille! bataille!" Dans les branches de son baobab, le vent des grands voyages soufflait et lui donnait de mauvais conseils. Pour l'achever, Gustave Aimard et Fenimore Cooper. . . .

Oh! par les lourdes après-midi d'été, quand il était seul à lire au milieu de ses glaives, que de fois Tartarin s'est levé en rugissant; que de fois il a jeté son livre et s'est précipité sur le mur pour décrocher une panoplie!

Le pauvre homme oubliait qu'il était chez lui à Tarascon, avec un foulard de tête et des caleçons, il mettait ses lectures en actions, et, s'exaltant au son de sa propre voix, criait en brandissant une hache ou un tomahawk:

"Qu'ils y viennent maintenant!"

*Ils?* Qui, *Ils?*

Tartarin ne le savait pas bien lui-même. . . . *Ils!* c'était tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit. . . . *Ils!* c'était l'Indien Sioux[15] dansant autour du poteau de guerre où le malheureux blanc est attaché.

C'était l'ours gris des montagnes Rocheuses qui se dandine, et qui se lèche avec une langue pleine de sang. C'était encore le Touareg[16] du désert, le pirate malais, le

bandit des Abruzzes.[17] . . . *Ils* enfin, c'était *ils!* . . . c'est-à-dire la guerre, les voyages, l'aventure, la gloire.

Mais, hélas! l'intrépide Tarasconnais avait beau *les* appeler, *les* défier . . . *ils* ne venaient jamais. . . . Pecaïre![18] qu'est-ce qu'*ils* seraient venus faire à Tarascon?

Tartarin cependant *les* attendait toujours; — surtout le soir en allant au cercle.

---

## 5. QUAND TARTARIN ALLAIT AU CERCLE.

Le chevalier du Temple[1] se disposant à faire une sortie contre l'infidèle[2] qui l'assiège, le *tigre*[3] chinois s'équipant pour la bataille, le guerrier comanche[4] entrant sur le sentier de la guerre, tout cela n'est rien auprès de Tartarin de Tarascon s'armant de pied en cap pour aller au cercle,[5] à neuf heures du soir, une heure après les clairons de la retraite.[6]

Branle-bas de combat![7] comme disent les matelots.

A la main gauche, Tartarin prenait un coup-de-poing à pointes de fer, à la main droite une canne à épée; dans la poche gauche, un casse-tête; dans la poche droite, un revolver. Sur la poitrine, entre drap et flanelle, un krish malais. Par exemple,[8] jamais de flèche empoisonnée; ce sont des armes trop déloyales! . . .

Avant de partir, dans le silence et l'ombre de son cabinet, il s'exerçait un moment, se fendait, tirait au mur,[9] faisait jouer ses muscles; puis, il prenait son passe-partout, et traversait le jardin, gravement, sans se presser. — A l'anglaise, messieurs, à l'anglaise! c'est le vrai courage. — Au bout du jardin, il ouvrait la lourde porte de fer. Il l'ouvrait brusquement, violemment, de façon à ce qu'elle allât battre en dehors contre la muraille. . . . S'*ils* avaient été derrière, vous pensez quelle marmelade! . . . Malheureusement, *ils* n'étaient pas derrière.

La porte ouverte, Tartarin sortait, jetait vite un coup d'œil de droite et de gauche, fermait la porte à double tour et vivement.[10] Puis en route.

Sur le chemin d'Avignon, pas un chat. Portes closes, fenêtres éteintes.[11] Tout était noir. De loin en loin un réverbère, clignotant dans le brouillard du Rhône. . . .

Superbe et calme, Tartarin de Tarascon s'en allait ainsi dans la nuit, faisant sonner ses talons en mesure, et du bout ferré de sa canne arrachant des étincelles aux pavés. . . . Boulevards, grandes rues ou ruelles, il avait soin de tenir toujours le milieu de la chaussée, excellente mesure de précaution qui vous permet de voir venir le danger, et surtout d'éviter ce qui, le soir, dans les rues de Tarascon, tombe quelquefois des fenêtres. A lui voir tant de prudence, n'allez pas croire au moins que Tartarin eût peur. . . . Non ! seulement il se gardait.

La meilleure preuve que Tartarin n'avait pas peur, c'est qu'au lieu d'aller au cercle par le cours,[12] il y allait par la ville, c'est-à-dire par le plus long, par le plus noir, par un tas de vilaines petites rues au bout desquelles on voit le Rhône luire sinistrement. Le pauvre homme espérait toujours qu'au détour d'un de ces coupe-gorge *ils* allaient s'élancer de l'ombre et lui tomber sur le dos. *Ils* auraient été bien reçus, je vous en réponds. . . . Mais, hélas ! par une dérision du destin, jamais, au grand jamais, Tartarin de Tarascon n'eut la chance de faire une mauvaise rencontre. Pas même un chien, pas même un ivrogne. Rien !

Parfois cependant une fausse alerte. Un bruit de pas, des voix étouffées. . . . "Attention !" se disait Tartarin, et il restait planté sur place, scrutant l'ombre, prenant le vent,[13] appuyant son oreille contre terre à la mode indienne. . . . Les pas approchaient. Les voix devenaient distinctes. . . . Plus de doutes ! *Ils* arrivaient. . . . *Ils* étaient là. Déjà Tartarin, l'œil en feu, la poitrine haletante,

se ramassait sur lui-même comme un jaguar, et se préparait à bondir en poussant son cri de guerre . . . quand tout à coup, du sein de l'ombre, il entendait de bonnes voix tarasconnaises l'appeler bien tranquillement :

" Té ! vé ![14] . . . c'est Tartarin. . . . Et adieu, Tartarin ! "

Malédiction ! c'était le pharmacien Bézuquet avec sa famille qui venait de chanter *la sienne* chez les Costecalde. — " Bonsoir ! bonsoir ! " grommelait Tartarin, furieux de sa méprise ; et, farouche, la canne haute, il s'enfonçait dans la nuit.

Arrivé dans la rue du cercle, l'intrépide Tarasconnais attendait encore un moment en se promenant de long en large devant la porte avant d'entrer. . . . A la fin, las de *les* attendre et certain qu'*ils* ne se montreraient pas, il jetait un dernier regard de défi dans l'ombre, et murmurait avec colère: " Rien ! . . . rien ! . . . jamais rien ! "

Là-dessus le brave homme entrait faire son bezique[15] avec le commandant.

---

## 6. LES DEUX TARTARINS.

Avec cette rage d'aventures, ce besoin d'émotions fortes, cette folie de voyages, de courses, de diable au vert,[1] comment diantre se trouvait-il que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon ?

Car c'est un fait. Jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, l'intrépide Tarasconnais n'avait pas une fois couché hors de sa ville. Il n'avait pas même fait ce fameux voyage à Marseille,[2] que tout bon Provençal se paie à sa majorité. C'est au plus s'il connaissait Beaucaire, et cependant Beaucaire n'est pas bien loin de Tarascon, puisqu'il n'y a que le pont à traverser. Malheureusement ce diable de pont[3]

a été si souvent emporté par les coups de vent, il est si long, si frêle, et le Rhône a tant de largeur à cet endroit que, ma foi ! vous comprenez. . . . Tartarin de Tarascon préférait la terre ferme.

C'est qu'il faut bien vous l'avouer, il y avait dans notre héros deux natures très distinctes. "Je sens deux hommes en moi,"[4] a dit je ne sais quel Père de l'Église. Il l'eût dit vrai de Tartarin qui portait en lui l'âme de don Quichotte, les mêmes élans chevaleresques, le même idéal héroïque, la même folie du romanesque et du grandiose ; mais malheureusement n'avait pas le corps du célèbre hidalgo,[5] ce corps osseux et maigre, ce prétexte de corps, sur lequel la vie matérielle manquait de prise, capable de passer vingt nuits sans déboucler sa cuirasse et quarante-huit heures avec une poignée de riz. . . . Le corps de Tartarin, au contraire, était un brave homme de corps,[6] très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très geignard,[7] plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança.[8]

Don Quichotte et Sancho Pança dans le même homme ! vous comprenez quel mauvais ménage ils y devaient faire ![9] quels combats ! quels déchirements ! . . . O le beau dialogue à écrire pour Lucien[10] ou pour Saint-Évremond,[11] un dialogue entre les deux Tartarins, le Tartarin-Quichotte et le Tartarin-Sancho ! Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits de Gustave Aimard et criant : "Je pars !"

Tartarin-Sancho ne pensant qu'aux rhumatismes et disant : "Je reste !"

TARTARIN-QUICHOTTE, très exalté :

Couvre-toi de gloire, Tartarin.

TARTARIN-SANCHO, très calme :

Tartarin, couvre-toi de flanelle.

TARTARIN-QUICHOTTE, de plus en plus exalté :

O les bons rifles à deux coups ![12] ô les dagues, les lazos, les mocassins ![13]

TARTARIN-SANCHO, de plus en plus calme :

O les bons gilets tricotés ! les bonnes genouillères[14] bien chaudes ! ô les braves casquettes à oreillettes !

TARTARIN-QUICHOTTE, hors de lui :

Une hache ! qu'on me donne une hache !

TARTARIN-SANCHO, sonnant la bonne :

Jeannette, mon chocolat.

Là-dessus Jeannette apparaît avec un excellent chocolat, chaud, moiré,[16] parfumé, et de succulentes grillades à l'anis, qui font rire Tartarin-Sancho en étouffant les cris de Tartarin-Quichotte.

Et voilà comme il se trouvait que Tartarin de Tarascon n'eût jamais quitté Tarascon.

---

## 7. LE MIRAGE.

Une fois cependant Tartarin avait failli partir,[1] partir pour un grand voyage.

Les trois frères Garcio-Camus, des Tarasconnais établis à Shang-Haï,[2] lui avaient offert la direction d'un de leurs comptoirs là-bas. Ça, par exemple, c'était bien la vie qu'il lui fallait. Des affaires considérables, tout un monde de commis à gouverner, des relations avec la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie,[3] enfin le Haut Commerce.[4]

Dans la bouche de Tartarin, ce mot de Haut Commerce vous apparaissait d'une hauteur ![5] . . .

La maison de Garcio-Camus avait en outre cet avantage qu'on y recevait quelquefois la visite des Tartares.[6] Alors

vite on fermait les portes. Tous les commis prenaient les armes, on hissait le drapeau consulaire, et pan ! pan ![7] par les fenêtres, sur les Tartares.

Avec quel enthousiasme Tartarin-Quichotte sauta sur cette proposition, je n'ai pas besoin de vous le dire ; par malheur, Tartarin-Sancho n'entendait pas de cette oreille-là, et, comme il était le plus fort, l'affaire ne put pas s'arranger. Dans la ville, on en parla beaucoup. Partira-t-il ? ne partira-t-il pas ? Parions que si, parions que non. Ce fut un événement. . . . En fin de compte, Tartarin ne partit pas, mais toutefois cette histoire lui fit beaucoup d'honneur. Avoir failli aller à Shang-Haï ou y être allé, pour Tarascon, c'était tout comme.[8] A force de parler du voyage de Tartarin, on finit par croire qu'il en revenait, et le soir, au cercle, tous ces messieurs lui demandaient des renseignements sur la vie à Shang-Haï, sur les mœurs, le climat, l'opium, le Haut Commerce.

Tartarin, très bien renseigné, donnait de bonne grâce les détails qu'on voulait, et, à la longue, le brave homme n'était pas bien sûr lui-même de n'être pas allé à Shang-Haï, si bien qu'en racontant pour la centième fois la descente des Tartares, il en arrivait à dire très naturellement : "Alors, je fais armer mes commis, je hisse le pavillon consulaire, et pan ! pan ! par les fenêtres, sur les Tartares." En entendant cela, tout le cercle frémissait. . . .

— Mais alors, votre Tartarin n'était qu'un affreux menteur.

— Non ! mille fois non ! Tartarin n'était pas un menteur. . . .

— Pourtant, il devait bien savoir qu'il n'était pas allé à Shang-Haï !

— Eh ! sans doute, il le savait. Seulement. . . .

Seulement, écoutez bien ceci. Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas

de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse,[9] qu'à Tarascon. L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire. . . . Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage.[10] . . .

Oui, du mirage ! . . . Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi, et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays[11] où le soleil transfigure tout, et fait tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence[12] pas plus hautes que la butte Montmartre[13] et qui vous paraîtront gigantesques, vous verrez la Maison carrée[14] de Nîmes, — un petit bijou d'étagère,[15] — qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez. . . . Ah ! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil. . . . Tout ce qu'il touche, il l'exagère ! . . . Qu'est-ce que c'était que Sparte[16] aux temps de sa splendeur ? Une bourgade.[17] . . . Qu'est-ce que c'était qu'Athènes ? Tout au plus une sous-préfecture.[18] . . . et pourtant dans l'histoire elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait. . . .

Vous étonnerez-vous après cela que le même soleil, tombant sur Tarascon, ait pu faire d'un ancien capitaine d'habillement comme Bravida, le brave commandant Bravida, d'un navet un baobab, et d'un homme qui avait failli aller à Shang-Haï un homme qui y était allé ?

## 8. LA MÉNAGERIE MITAINE.

Et maintenant que nous avons montré Tartarin de Tarascon comme il était en son privé, avant que la gloire l'eût baisé au front et coiffé du laurier séculaire,[1] maintenant que nous avons raconté cette vie héroïque dans un milieu

modeste, ses joies, ses douleurs, ses rêves, ses espérances, hâtons-nous d'arriver aux grandes pages de son histoire et au singulier événement qui devait donner l'essor à cette incomparable destinée.

C'était un soir, chez l'armurier Costecalde. Tartarin de Tarascon était en train de démontrer à quelques amateurs le maniement du fusil à aiguille,[2] alors dans toute sa nouveauté. . . . Soudain la porte s'ouvre, et un chasseur de casquettes se précipite effaré dans la boutique, en criant : " Un lion ! . . . un lion ! . . ." Stupeur générale, effroi, tumulte, bousculade. Tartarin croise la baïonnette,[3] Costecalde court fermer la porte. On entoure le chasseur, on l'interroge, on le presse, et voici ce qu'on apprend : la ménagerie Mitaine, revenant de la foire de Beaucaire, avait consenti à faire une halte de quelques jours à Tarascon et venait de s'installer sur la place du Château avec un tas de boas,[4] de phoques, de crocodiles et un magnifique lion de l'Atlas.[5]

Un lion de l'Atlas à Tarascon ! Jamais, de mémoire d'homme,[6] pareille chose ne s'était vue.[7] Aussi comme nos braves chasseurs de casquettes se regardaient fièrement ! quel rayonnement sur leurs mâles visages, et, dans tous les coins de la boutique Costecalde, quelles bonnes poignées de mains silencieusement échangées ! L'émotion était si grande, si imprévue, que personne ne trouvait un mot à dire. . . .

Pas même Tartarin. Pâle et frémissant, le fusil à aiguille encore entre les mains, il songeait debout devant le comptoir. . . . Un lion de l'Atlas, là, tout près, à deux pas ! Un lion ! c'est-à-dire la bête héroïque et féroce par excellence, le roi des fauves, le gibier de ses rêves, quelque chose comme le premier sujet de cette troupe idéale qui lui jouait de si beaux drames dans son imagination. . . .

Un lion, mille dieux ![8] . . .

Et de l'Atlas encore!!! C'était plus que le grand Tartarin n'en pouvait supporter. . . .

Tout à coup un paquet de sang lui monta au visage.

Ses yeux flambèrent. D'un geste convulsif il jeta le fusil à aiguille sur son épaule, et, se tournant vers le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, il lui dit d'une voix de tonnerre: "Allons voir ça, commandant."

—"Hé! bé[9] . . . hé! bé. . . . Et mon fusil! . . . mon fusil à aiguille que vous emportez! . . ." hasarda timidement le prudent Costecalde; mais Tartarin avait tourné la rue, et derrière lui tous les chasseurs de casquettes emboîtant fièrement le pas.[10]

Quand ils arrivèrent à la ménagerie, il y avait déjà beaucoup de monde. Tarascon, race héroïque, mais trop longtemps privée de spectacles à sensations, s'était rué sur la baraque Mitaine et l'avait prise d'assaut. Aussi la grosse madame Mitaine était bien contente. . . . En costume kabyle,[11] les bras nus jusqu'au coude, des bracelets de fer aux chevilles, une cravache dans une main, dans l'autre un poulet vivant quoique plumé, l'illustre dame faisant les honneurs de la baraque aux Tarasconnais, et comme elle avait *doubles muscles*, elle aussi, son succès était presque aussi grand que celui de ses pensionnaires.[12]

L'entrée de Tartarin, le fusil sur l'épaule, jeta un froid.

Tous ces braves Tarasconnais, qui se promenaient bien tranquillement devant les cages, sans armes, sans méfiance, sans même aucune idée de danger, eurent un mouvement de terreur assez naturel en voyant leur grand Tartarin entrer dans la baraque avec son formidable engin de guerre. Il y avait donc quelque chose à craindre, puisque lui, ce héros. . . . En un clin d'œil, tout le devant des cages se trouva dégarni. Les enfants criaient de peur, les dames

regardaient la porte. Le pharmacien Bézuquet s'esquiva, en disant qu'il allait chercher son fusil. . . .

Peu à peu cependant, l'attitude de Tartarin rassura les courages. Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un œil dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion. . . .

Terrible et solennelle entrevue ! le lion de Tarascon et le lion de l'Atlas en face l'un de l'autre. . . . D'un côté, Tartarin, debout, le jarret tendu,[18] les deux bras appuyés sur son rifle ; de l'autre, le lion, un lion gigantesque, vautré dans la paille, l'œil clignotant, l'air abruti, avec son énorme mufle à perruque jaune posé sur les pattes de devant. . . . Tous deux calmes et se regardant.

Chose singulière ! soit que le fusil à aiguille lui eût donné de l'humeur, soit qu'il eût flairé un ennemi de sa race, le lion, qui jusque-là avait regardé les Tarasconnais d'un air de souverain mépris en leur bâillant au nez de tous,[14] le lion eut tout à coup un mouvement de colère. D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes ; puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement.

Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes. Tous, femmes, enfants, portefaix, chasseurs de casquettes, le brave commandant Bravida lui-même. . . . Seul, Tartarin de Tarascon ne bougea pas. . . . Il était là, ferme et résolu, devant la cage, des éclairs dans les yeux et cette terrible moue[15] que toute la ville connaissait. . . . Au bout d'un moment, quand les chasseurs de casquettes, un peu rassurés par son attitude et la solidité des barreaux, se rapprochèrent de leur chef, ils entendirent qu'il murmurait, en regardant le lion : " Ça, oui, c'est une chasse." [16]

Ce jour-là, Tartarin de Tarascon n'en dit pas davantage ; mais le malheureux en avait déjà trop dit. . . .

Le lendemain, il n'était bruit dans la ville que du prochain départ de Tartarin pour l'Algérie et la chasse aux lions. Vous êtes tous témoins, chers lecteurs, que le brave homme n'avait pas soufflé mot de cela ; mais vous savez, le mirage. . . .

Bref, tout Tarascon ne parlait que de ce départ.

Sur le cours,[17] au cercle, chez Costecalde, les gens s'abordaient d'un air effaré :

" Et autrement,[18] vous savez la nouvelle, au moins?

— Et autrement, quoi donc? . . . le départ de Tartarin, au moins? "

Car à Tarascon toutes les phrases commencent par *et autrement*, qu'on prononce *autremain*, et finissent par *au moins*, qu'on prononce *au mouain*. Or, ce jour-là, plus que tous les autres, les *au mouain* et les *autremain* sonnaient à faire trembler les vitres.[19]

L'homme le plus surpris de la ville, en apprenant qu'il allait partir pour l'Afrique, ce fut Tartarin. Mais voyez ce que c'est que la vanité ! Au lieu de répondre simplement qu'il ne partait pas du tout, qu'il n'avait jamais eu l'intention de partir, le pauvre Tartarin — la première fois qu'on lui parla de ce voyage — fit d'un petit air évasif : " Hé ! . . . hé ! . . . peut-être . . . je ne dis pas." La seconde fois, un peu plus familiarisé avec cette idée, il répondit : " C'est probable." La troisième fois : " C'est certain ! "

Enfin, le soir, au cercle et chez les Costecalde, entraîné par le punch aux œufs, les bravos, les lumières ; grisé par le succès[20] que l'annonce de son départ avait eu dans la ville, le malheureux déclara formellement qu'il était las de chasser la casquette et qu'il allait, avant peu,[21] se mettre à la poursuite des grands lions de l'Atlas. . . .

Un hourra formidable accueillit cette déclaration. Là-dessus, nouveau punch aux œufs, poignées de mains, accolades et sérénade aux flambeaux[22] jusqu'à minuit devant la petite maison du baobab.

C'est Tartarin-Sancho qui n'était pas content! Cette idée de voyage en Afrique et de chasse au lion lui donnait le frisson par avance; et, en rentrant au logis, pendant que la sérénade d'honneur sonnait sous leurs fenêtres, il fit à Tartarin-Quichotte une scène effroyable,[23] l'appelant toqué, visionnaire, imprudent, triple fou, lui détaillant par le menu[24] toutes les catastrophes qui l'attendaient dans cette expédition, naufrages, rhumatismes, fièvres chaudes,[25] dysenteries, peste noire, éléphantiasis, et le reste. . . .

En vain Tartarin-Quichotte jurait-il de ne pas faire d'imprudences, qu'il se couvrirait bien, qu'il emporterait tout ce qu'il faudrait, Tartarin-Sancho ne voulait rien entendre. Le pauvre homme se voyait déjà déchiqueté par les lions, englouti dans les sables du désert comme feu Cambyse,[26] et l'autre Tartarin ne parvint à l'apaiser un peu qu'en lui expliquant que ce n'était pas pour tout de suite,[27] que rien ne pressait et qu'en fin de compte ils n'étaient pas encore partis.

Il est bien clair, en effet, que l'on ne s'embarque pas pour une expédition semblable sans prendre quelques précautions. Il faut savoir où l'on va, que diable![28] et ne pas partir comme un oiseau. . . .

Avant toutes choses, le Tarasconnais voulut lire les récits des grands touristes africains, les relations de Mungo-Park,[29] de Caillé,[30] du docteur Livingstone,[31] d'Henri Duveyrier.[32]

Là, il vit que ces intrépides voyageurs, avant de chausser leurs sandales pour les excursions lointaines, s'étaient préparés de longue main[33] à supporter la faim, la soif, les marches forcées, les privations de toutes sortes. Tartarin voulut faire comme eux, et, à partir de ce jour-là, ne se

nourrit plus que d'*eau bouillie.* — Ce qu'on appelle *eau bouillie*, à Tarascon, c'est quelques tranches de pain noyées dans de l'eau chaude, avec une gousse d'ail,[34] un peu de thym, un brin de laurier. — Le régime était sévère, et vous pensez si le pauvre Sancho fit la grimace.[35] . . .

A l'entraînement par l'eau bouillie Tartarin de Tarascon joignit d'autres sages pratiques. Ainsi, pour prendre l'habitude des longues marches, il s'astreignit à faire chaque matin son tour de ville[36] sept ou huit fois de suite, tantôt au pas accéléré, tantôt au pas gymnastique, les coudes au corps et deux petits cailloux blancs dans la bouche, selon la mode antique.

Puis, pour se faire aux fraîcheurs nocturnes, aux brouillards, à la rosée, il descendait tous les soirs dans son jardin et restait là jusqu'à des dix et onze heures, seul avec son fusil, à l'affût derrière le baobab. . . .

Enfin, tant que la ménagerie Mitaine resta à Tarascon, les chasseurs de casquettes attardés chez Costecalde purent voir dans l'ombre, en passant sur la place du Château,[37] un homme mystérieux se promenant de long en large derrière la baraque.

C'était Tartarin de Tarascon, qui s'habituait à entendre sans frémir les rugissements du lion dans la nuit sombre.

---

## 9. AVANT LE DÉPART.

Pendant que Tartarin s'entraînait ainsi par toute sorte de moyens héroïques, tout Tarascon avait les yeux sur lui ; on ne s'occupait plus d'autre chose. La chasse à la casquette ne battait plus que d'une aile, les romances chômaient. Dans la pharmacie Bézuquet le piano languissait sous une housse verte, et les mouches cantharides séchaient dessus,

le ventre en l'air. . . . L'expédition de Tartarin avait arrêté tout.

Il fallait voir le succès du Tarasconnais dans les salons. On se l'arrachait, on se le disputait, on se l'empruntait, on se le volait. Il n'y avait pas de plus grand honneur pour les dames que d'aller à la ménagerie Mitaine au bras de Tartarin, et de se faire expliquer[1] devant la cage du lion comment on s'y prenait pour chasser ces grandes bêtes, où il fallait viser, à combien de pas, si les accidents étaient nombreux, etc., etc.

Tartarin donnait toutes les explications qu'on voulait. Il avait lu Jules Gérard[2] et connaissait la chasse au lion sur le bout du doigt,[3] comme s'il l'avait faite. Aussi parlait-il de ces choses avec une grande éloquence.

Mais où il était le plus beau, c'était le soir à dîner chez le président Ladevèze ou le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, quand on apportait le café et que,[4] toutes les chaises se rapprochant, on le faisait parler de ses chasses futures. . . .

Alors, le coude sur la nappe, le nez dans son moka,[5] le héros racontait d'une voix émue tous les dangers qui l'attendaient là-bas. Il disait les longs affûts sans lune, les marais pestilentiels, les rivières empoisonnées par la feuille du laurier-rose,[6] les neiges,[7] les soleils ardents, les scorpions,[8] les pluies de sauterelles ; il disait aussi les mœurs des grands lions de l'Atlas, leur façon de combattre, leur vigueur phénomenale[9] et leur férocité.

Puis, s'exaltant à son propre récit, il se levait de table, bondissait au milieu de la salle à manger, imitant le cri du lion, le bruit d'une carabine, pan ! pan ! le sifflement d'une balle explosible,[10] pfft ! pfft ! gesticulait, rugissait, renversait les chaises. . . .

Autour de la table, tout le monde était pâle. Les hommes se regardaient en hochant la tête, les dames fermaient

les yeux avec de petits cris d'effroi, les vieillards brandissaient leurs longues cannes belliqueusement, et, dans la chambre à côté, les petits garçonnets[11] qu'on couche de bonne heure, éveillés en sursaut par les rugissements et les coups de feu, avaient grand'peur et demandaient de la lumière.

En attendant, Tartarin ne partait pas.

Avait-il bien réellement[12] l'intention de partir? . . . Question délicate, et à laquelle l'historien de Tartarin serait fort embarrassé de répondre.

Toujours est-il que[13] la ménagerie Mitaine avait quitté Tarascon depuis plus de trois mois, et le tueur de lions ne bougeait pas. . . . Après tout, peut-être le candide héros, aveuglé par un nouveau mirage, se figurait-il de bonne foi qu'il était allé en Algérie. Peut-être qu'à force de raconter ses futures chasses, il s'imaginait les avoir faites, aussi sincèrement qu'il s'imaginait avoir hissé le drapeau consulaire et tiré sur les Tartares, pan! pan! à Shang-Haï.

Malheureusement, si cette fois encore Tartarin de Tarascon fut victime du mirage, les Tarasconnais ne le furent pas. Lorsqu'au bout de trois mois d'attente, on s'aperçut que le chasseur n'avait pas encore fait une malle,[14] on commença à murmurer.

" Ce sera comme pour Shang-Haï! " disait Costecalde en souriant. Et le mot de l'armurier fit fureur[15] dans la ville ; car personne ne croyait plus en Tartarin.

Les naïfs, les poltrons, des gens comme Bézuquet, qu'une puce aurait mis en fuite et qui ne pouvaient pas tirer un coup de fusil sans fermer les yeux, ceux-là surtout étaient impitoyables. Au cercle, sur l'esplanade, ils abordaient le pauvre Tartarin avec de petits airs goguenards.

" Et *autremain*, pour quand ce voyage? "[16]

Dans la boutique Costecalde, son opinion ne faisait plus foi. Les chasseurs de casquettes reniaient leur chef!

Puis les épigrammes s'en mêlèrent. Le président Ladevèze, qui faisait volontiers en ses heures de loisir deux doigts de cour[17] à la muse provençale, composa dans la langue du cru[18] une chanson qui eut beaucoup de succès. Il était question d'un certain grand chasseur appelé maître Gervais, dont le fusil redoutable devait[19] exterminer jusqu'au dernier tous les lions d'Afrique. Par malheur ce diable de fusil était de complexion singulière : *on le chargeait toujours, il ne partait jamais.*

Il ne partait jamais ! vous comprenez l'allusion. . . .

En un tour de main,[20] cette chanson devint populaire ; et quand Tartarin passait, les portefaix du quai, les petits décrotteurs de devant sa porte chantaient en chœur :

*Lou fùsioù de mestre Gervaï,*[21]
*Toujou lou cargon, toujou lou cargon.*
*Lou fùsioù de mestre Gervaï*
*Toujou lou cargon, part jamaï.*

Seulement cela se chantait[22] de loin, à cause des doubles muscles.

O fragilité des engouements de Tarascon ! . . .

Le grand homme, lui, feignait de ne rien voir, de ne rien entendre ; mais au fond cette petite guerre sourde et venimeuse l'affligeait beaucoup ; il sentait Tarascon lui glisser dans la main,[23] la faveur populaire aller à d'autres, et cela le faisait horriblement souffrir.

Au milieu de la défection générale, l'armée seule tenait bon pour Tartarin.

Le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, continuait à lui marquer la même estime : " C'est un lapin ! " s'entêtait-il à dire, et cette affirmation valait bien, j'imagine, celle du pharmacien Bézuquet. . . . Pas une fois le brave commandant n'avait fait allusion au voyage en Afrique ; pourtant, quand la clameur publique devint trop forte, il se décida à parler.

Un soir, le malheureux Tartarin était seul dans son cabinet, pensant à des choses tristes, quand il vit entrer le commandant, grave, ganté de noir, boutonné jusqu'aux oreilles.

" Tartarin," fit[24] l'ancien capitaine avec autorité, " Tartarin, il faut partir ! " Et il restait debout dans l'encadrement de la porte,[25] — rigide et grand comme le devoir.

Tout ce qu'il y avait dans ce " Tartarin, il faut partir ! " Tartarin de Tarascon le comprit.

Très pâle, il se leva, regarda autour de lui d'un œil attendri ce joli cabinet, bien clos,[26] plein de chaleur et de lumière douce, ce large fauteuil si commode, ses livres, son tapis, les grands stores[27] blancs de ses fenêtres, derrière lesquels tremblaient les branches grêles du petit jardin ; puis, s'avançant vers le brave commandant, il lui prit la main, la serra avec énergie, et d'une voix où roulaient des larmes, stoïque cependant, il lui dit : " Je partirai, Bravida ! "

Et il partit comme il l'avait dit. Seulement pas encore tout de suite . . . il lui fallut le temps de s'outiller.

D'abord il commanda chez Bompard deux grandes malles doublées de cuivre, avec une longue plaque portant cette inscription :

TARTARIN DE TARASCON

*CAISSE D'ARMES*

Le doublage et la gravure prirent beaucoup de temps. Il commanda aussi chez Tastavin un magnifique album de voyage pour écrire son journal, ses impressions ; car enfin on a beau chasser le lion, on pense tout de même en route.

Puis il fit venir de Marseille toute une cargaison de conserves alimentaires,[28] du pemmican[29] en tablettes pour faire du bouillon, une tente-abri[30] d'un nouveau modèle, se montant et se démontant à la minute, des bottes de marin, deux parapluies, un water-proof, des lunettes bleues pour

prévenir les ophtalmies. Enfin le pharmacien Bézuquet lui confectionna une petite pharmacie portative bourrée de sparadrap, d'arnica,[31] de camphre, de vinaigre des quatre-voleurs.[32]

Pauvre Tartarin ! ce qu'il en faisait, ce n'était pas pour lui ; mais il espérait, à force de précautions et d'attentions délicates, apaiser la fureur de Tartarin-Sancho, qui, depuis que le départ était décidé, ne décolérait[33] ni de jour ni de nuit.

---

## 10. LE DÉPART.

Enfin il arriva, le jour solennel, le grand jour.

Dès l'aube, tout Tarascon était sur pied, encombrant le chemin d'Avignon et les abords de la petite maison du baobab.

Du monde aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres ; des mariniers du Rhône, des portefaix, des décrotteurs, des bourgeois, des ourdisseuses,[1] des taffetassières,[2] le cercle, enfin toute la ville ; puis aussi des gens de Beaucaire qui avaient passé le pont, des maraîchers de la banlieue, des charrettes à grandes bâches,[3] des vignerons hissés sur de belles mules attifées de rubans, de flots,[4] de grelots,[5] de nœuds, de sonnettes, et même, de loin en loin, quelques jolies filles d'Arles venues en croupe de leur galant,[6] le ruban d'azur autour de la tête, sur de petits chevaux de Camargue gris de fer.

Toute cette foule se pressait, se bousculait devant la porte de Tartarin, ce bon M. Tartarin, qui s'en allait tuer des lions chez les *Teurs* (les Turcs).

Pour Tarascon, l'Algérie, l'Afrique, la Grèce, la Perse, la Turquie, la Mésopotamie,[7] tout cela forme un grand pays très vague, presque mythologique, et cela s'appelle les *Teurs*.

Au milieu de cette cohue, les chasseurs de casquettes allaient et venaient, fiers du triomphe de leur chef, et traçant sur leur passage comme des sillons glorieux.[8]

Devant la maison du baobab, deux grandes brouettes. De temps en temps, la porte s'ouvrait, laissant voir quelques personnes qui se promenaient gravement dans le petit jardin. Des hommes apportaient des malles, des caisses, des sacs de nuit, qu'ils empilaient sur les brouettes.

A chaque nouveau colis, la foule frémissait. On se nommait les objets à haute voix. "Ça, c'est la tente-abri. . . . Ça, ce sont les conserves . . . la pharmacie . . . les caisses d'armes. . . ." Et les chasseurs de casquettes donnaient des explications.

Tout à coup, vers dix heures, il se fit[9] un grand mouvement dans la foule. La porte du jardin tourna sur ses gonds violemment.

"C'est lui ! . . . c'est lui ! " criait-on.

C'était lui. . . .

Quand il parut sur le seuil, deux cris de stupeur partirent de la foule :

"C'est un *Teur* ! . . .

— Il a des lunettes ! "

Tartarin de Tarascon, en effet, avait cru de son devoir, allant en Algérie, de prendre le costume algérien. Large pantalon bouffant en toile blanche, petite veste collante à boutons de métal, deux pieds de ceinture rouge autour de l'estomac, le cou nu, le front rasé, sur sa tête une gigantesque *chechia*[10] (bonnet rouge) et un flot bleu d'une longueur ![11] . . . Avec cela, deux lourds fusils, un sur chaque épaule, un grand couteau de chasse à la ceinture, sur le ventre une cartouchière, sur la hanche un revolver se balançant dans sa poche de cuir. C'est tout. . . .

Ah ! pardon, j'oubliais les lunettes, une énorme paire de lunettes bleues qui venaient là bien à propos pour corriger

ce qu'il y avait d'un peu trop farouche[12] dans la tournure de notre héros !

" Vive Tartarin ! . . . vive Tartarin ! " hurla le peuple. Le grand homme sourit, mais ne salua pas, à cause de ses fusils qui le gênaient. Du reste, il savait maintenant à quoi s'en tenir sur la faveur populaire ; peut-être même qu'au fond de son âme il maudissait ses terribles compatriotes, qui l'obligeaient à partir, à quitter son joli petit chez lui[13] aux murs blancs, aux persiennes vertes. . . . Mais cela ne se voyait pas.

Calme et fier, quoiqu'un peu pâle, il s'avança sur la chaussée, regarda ses brouettes, et, voyant que tout était bien, prit gaillardement le chemin de la gare, sans même se retourner une fois vers la maison du baobab. Derrière lui marchaient le brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, le président Ladevèze, puis l'armurier Costecalde et tous les chasseurs de casquettes, puis les brouettes, puis le peuple.

Devant l'embarcadère,[14] le chef de gare[15] l'attendait, — un vieil Africain de 1830,[16] qui lui serra la main plusieurs fois avec chaleur.

L'express Paris-Marseille n'était pas encore arrivé. Tartarin et son état-major entrèrent dans les salles d'attente.[17] Pour éviter l'encombrement,[18] derrière eux le chef de gare fit fermer les grilles.

Pendant un quart d'heure, Tartarin se promena de long en large dans les salles, au milieu des chasseurs de casquettes. Il leur parlait de son voyage, de sa chasse, promettant d'envoyer des peaux. On s'inscrivait sur son carnet pour une peau comme pour une contredanse.

Tranquille et doux comme Socrate[19] au moment de boire la ciguë, l'intrépide Tarasconnais avait un mot pour chacun, un sourire pour tout le monde. Il parlait simplement, d'un air affable ; on aurait dit qu'avant de partir, il voulait

laisser derrière lui comme une traînée de charme, de regrets, de bons souvenirs. D'entendre leur chef parler ainsi, tous les chasseurs de casquettes avaient des larmes, quelques-uns même des remords, comme le président Ladevèze et le pharmacien Bézuquet.

Des hommes d'équipe[20] pleuraient dans des coins. Dehors, le peuple regardait à travers les grilles, et criait : " Vive Tartarin ! "

Enfin la cloche sonna. Un roulement sourd, un sifflet déchirant ébranla les voûtes. . . . En voiture ![21] en voiture !

" Adieu, Tartarin ! . . . adieu, Tartarin ! . . .

— Adieu, tous ! . . ." murmura le grand homme, et sur les joues du brave commandant Bravida il embrassa son cher Tarascon.

Puis il s'élança sur la voie, et monta dans un wagon plein de Parisiennes, qui pensèrent mourir de peur en voyant arriver cet homme étrange avec tant de carabines et de revolvers.

---

## II. TARTARIN ET BOMBONNEL.

Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée,[1] Tartarin de Tarascon entrevit une place de jolie sous-préfecture, place régulière, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats de plomb faisaient l'exercice[2] dans la claire brume rose du matin. Les cafés ôtaient leurs volets. Dans un coin, une halle avec des légumes. . . . C'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.[3]

" Au sud ! . . . Plus au sud ! " murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans son coin.

A ce moment, la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air frais entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des

orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette, vieux, sec, ridé, compassé, une figure grosse comme le poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette[4] en cuir, un parapluie : le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante.[5]

On dételа, on atela, la diligence partit. . . . Le petit monsieur regardait toujours[6] Tartarin. . . . A la fin le Tarasconnais prit la mouche.

"Ça vous étonne?" fit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

"Non ! Ça me gêne," répondit l'autre fort tranquillement; et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse, — sans parler de sa corpulence naturelle, Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place. . . .

La réponse du petit monsieur le fâcha :

"Vous imaginez-vous par hasard que je vais aller au lion avec votre parapluie?" dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement; puis, toujours avec son même flegme :

"Alors, monsieur, vous êtes . . .?

— Tartarin de Tarascon, tueur de lions!"

En prononçant ces mots, l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crinière le gland de sa *chechia.*

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur.

Le trappiste[7] se signa, les femmes poussèrent de petits cris d'effroi, et le photographe d'Orléansville[8] se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas.

" Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin ? " demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière :

" Si j'en ai beaucoup tué, monsieur ! . . . Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête."

Et toute la diligence de rire [9] en regardant les trois cheveux jaunes de Cadet-Roussel [10] qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour le photographe d'Orléansville prit la parole :

" Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin ! . . . On passe quelquefois de mauvais moments. . . . Ainsi ce pauvre M. Bombonnel. . . :

— Ah ! oui, le tueur de panthères . . ." fit Tartarin assez dédaigneusement.

" Est-ce que vous le connaissez ? " demanda le petit monsieur.

" Té ! pardi. . . . Si je le connais.[11] . . . Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble."

Le petit monsieur sourit : " Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin ?

— Quelquefois, par passe-temps . . ." fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque qui enflamma le cœur des deux femmes :

" Ça ne vaut pas le lion !

— En somme," hasarda le photographe d'Orléansville, une panthère, ce n'est qu'un gros chat. . . .

— Tout juste ! " [12] fit Tartarin qui n'était pas fâché de rabaisser un peu la gloire de Bombonnel, surtout devant des dames.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière et s'adressant au petit vieux :

" Vous voilà arrivé, monsieur," lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

" Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin ?

— Lequel, monsieur ?

— Ma foi ! écoutez, vous avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est. . . . Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin. . . . Vous perdez votre temps ici. . . . Il reste bien encore quelques panthères dans la province ; mais, fi donc ! c'est un trop petit gibier pour vous. . . . Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie. . . . mon ami Chassaing [18] vient de tuer le dernier."

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière, et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.

"Conducteur," demanda Tartarin en faisant sa moue, " qu'est-ce que c'est donc que ce bonhomme-là ?

— Comment ! vous ne le connaissez pas ? mais c'est monsieur Bombonnel."

## II.

# TARTARIN SUR LES ALPES.

### I. LE CLUB DES ALPINES.

Quand ce nom de "Tarascon" sonne en fanfare[1] sur la voie du Paris-Lyon-Méditerranée,[2] dans le bleu vibrant[3] et limpide du ciel provençal, des têtes curieuses se montrent à toutes les portières de l'express, et de wagon en wagon les voyageurs se disent: "Ah! voilà Tarascon. . . . Voyons un peu[4] Tarascon."

Ce qu'on en voit n'a pourtant rien que de fort ordinaire, une petite ville paisible et proprette,[5] des tours, des toits, un pont sur le Rhône. Mais le soleil tarasconnais et ses prodigieux effets de mirage, si féconds en surprises, en inventions, en cocasseries[6] délirantes; ce joyeux petit peuple, pas plus gros qu'un pois chiche, qui reflète et résume les instincts de tout le Midi français, vivant, remuant, bavard, exagéré, comique, impressionnable, c'est là ce que les gens de l'express guettent au passage et ce qui fait la popularité de l'endroit.[7]

En des pages[8] mémorables que la modestie l'empêche de rappeler plus explicitement, l'historiographe de Tarascon a jadis essayé de dépeindre les jours heureux de la petite ville menant sa vie de cercle,[9] chantant ses romances — chacun la sienne, — et, faute de gibier, organisant de curieuses chasses à la casquette. Puis, la guerre[10] venue, les temps noirs, il a dit[11] Tarascon, et sa défense héroïque, l'esplanade torpillée,[12] le cercle et le café de la Comédie imprenables, tous les habitants formés en compagnies

franches,[13] soutachés de fémurs croisés et de têtes de mort, toutes les barbes poussées, un tel déploiement de haches, sabres d'abordage, revolvers américains, que les malheureux en arrivaient à se faire peur les uns aux autres et à ne plus oser s'aborder[14] dans les rues.

Bien des années ont passé depuis la guerre, bien des almanachs ont été mis au feu ; mais Tarascon n'a pas oublié, et renonçant aux futiles distractions d'autres temps, n'a plus songé qu'à se faire du sang et des muscles au profit des revanches futures. Des sociétés de tir et de gymnastique, costumées, équipées, ayant toutes[15] leur musique et leur bannière ; des salles d'armes, boxe, bâton,[16] chausson ;[17] des courses à pied, des luttes à main plate[18] entre personnes du meilleur monde ont remplacé les chasses à la casquette, les platoniques causeries cynégétiques chez l'armurier Costecalde.

Enfin le cercle, le vieux cercle lui-même, abjurant bouillotte[19] et bezique, s'est transformé en Club Alpin, sur le patron du fameux " Alpine Club "[20] de Londres qui a porté jusqu'aux Indes la renommée de ses grimpeurs. Avec cette différence que les Tarasconnais, au lieu de s'expatrier vers des cimes étrangères à conquérir, se sont contentés de ce qu'ils avaient sous la main, ou plutôt sous le pied, aux portes de la ville.

Les Alpes à Tarascon? . . . Non, mais les Alpines, cette chaîne de montagnettes parfumées de thym et de lavande, pas bien méchantes[21] ni très hautes (150 à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer), qui font un horizon de vagues bleues aux routes provençales, et que l'imagination locale a décorées de noms fabuleux et caractéristiques : *le Mont-Terrible*, *le Bout-du-Monde*, *le Pic-des-Géants*, etc.

C'est plaisir, les dimanches matin, de voir les Tarasconnais guêtrés, le pic[22] en main, le sac et la tente sur le dos,

partir, clairons en tête, pour des ascensions dont le *Forum*, le journal de la localité, donne le compte rendu avec un luxe descriptif, une exagération d'épithètes, " abîmes, gouffres, gorges effroyables," comme s'il s'agissait de courses sur l'Himalaya.[23] Pensez qu'à ce jeu les indigènes ont acquis des forces nouvelles, ces " doubles muscles " réservés jadis au seul Tartarin, le bon, le brave, l'héroïque Tartarin.

Si Tarascon résume [24] le Midi, Tartarin résume Tarascon. Il n'est pas seulement le premier citoyen de la ville, il en est l'âme, le génie, il en a toutes les belles fêlures.[25] On connaît ses anciens exploits, ses triomphes de chanteur (oh ! le duo de *Robert le Diable* à la pharmacie Bézuquet !) et l'étonnante odyssée [26] de ses chasses au lion d'où il ramena ce superbe chameau, le dernier de l'Algérie, mort depuis, chargés d'ans et d'honneurs, conservé en squelette au musée de la ville, parmi les curiosités tarasconnaises.

Tartarin, lui, n'a pas bronché ; toujours bonnes dents, bon œil, malgré la cinquantaine, toujours cette imagination extraordinaire qui rapproche et grossit les objets avec une puissance de télescope. Il est resté celui dont le brave commandant Bravida disait : " C'est un lapin. . . ."

Deux lapins, plutôt ! Car dans Tartarin comme dans tout Tarasconnais, il y a la race garenne [27] et la race choux très nettement accentuées : le lapin de garenne coureur, aventureux, casse-cou ; le lapin de choux casanier, tisanier,[28] ayant une peur atroce de la fatigue, des courants d'air, et de tous les accidents quelconques pouvant amener la mort.

On sait que cette prudence ne l'empêchait pas de se montrer brave et même héroïque à l'occasion ; mais il est permis de se demander ce qu'il venait faire sur le Rigi (*Regina montium*) [29] à son âge, alors qu'il avait si chèrement conquis le droit au repos et au bien-être.

A cela, l'infâme Costecalde aurait pu seul répondre.

Costecalde, armurier de son état,[30] représente un type assez rare à Tarascon. L'envie, la basse et méchante envie, visible à un pli mauvais de ses lèvres minces et à une espèce de buée jaune qui lui monte du foie par bouffées, enfume sa large face rasée et régulière, aux méplats fripés,[31] meurtris comme à coups de marteau, pareille à une ancienne médaille de Tibère[32] ou de Caracalla. L'envie chez lui est une maladie qu'il n'essaie pas même de cacher, et, avec ce beau tempérament tarasconnais qui déborde toujours, il lui arrive de dire en parlant de son infirmité : " Vous ne savez pas comme ça fait mal. . . ."

Naturellement, le bourreau de Costecalde, c'est Tartarin. Tant de gloire pour un seul homme ! Lui partout, toujours lui ! Et lentement, sourdement, comme un termite[33] introduit dans le bois doré de l'idole, voilà vingt ans qu'il sape en dessous cette renommée triomphante, et la ronge, et la creuse. Quand le soir, au cercle, Tartarin racontait ses affûts au lion,[34] ses courses dans le grand Sahara, Costecalde avait des petits rires muets, des hochements de tête incrédules.

" Mais les peaux, pas moins,[35] Costecalde . . . ces peaux de lion qu'il nous a envoyées, qui sont là, dans le salon du cercle ? . . .

— Té ! pardi.[36] . . . Et les fourreurs, croyez-vous pas qu'il en manque, en Algérie ?

— Mais les marques des balles, toutes rondes, dans les têtes ?

— Et autrem*ain*,[37] est-ce qu'au temps de la chasse aux casquettes, on ne trouvait pas chez nos chapeliers des casquettes trouées de plomb et déchiquetées, pour les tireurs maladroits ? "

Sans doute l'ancienne gloire du Tartarin tueur de fauves restait au-dessus de ces attaques ; mais l'Alpiniste chez lui prêtait à toutes les critiques,[38] et Costecalde ne s'en privait pas, furieux qu'on eût nommé président du Club des Alpines

un homme que l'âge "enlourdissait"[39] visiblement et que l'habitude, prise en Algérie, des babouches et des vêtements flottants prédisposait encore à la paresse.

Rarement, en effet, Tartarin prenait part aux ascensions ; il se contentait de les accompagner de ses vœux et de lire en grande séance, avec des roulements d'yeux et des intonations à faire pâlir les dames, les tragiques comptes rendus des expéditions.

Costecalde, au contraire, sec, nerveux, la "Jambe de coq," comme on l'appelait, grimpait toujours en tête ; il avait fait les Alpines une par une, planté sur les cimes inaccessibles le drapeau du club, la *Tarasque* étoilée d'argent. Pourtant, il n'était que vice-président, V. P. C. A.;[40] mais il travaillait si bien la place[41] qu'aux élections prochaines, évidemment, Tartarin sauterait.[42]

Averti par ses fidèles, Bézuquet le pharmacien, Excourbaniès, le brave commandant Bravida, le héros fut pris d'abord d'un noir dégoût, cette rancœur révoltée dont l'ingratitude et l'injustice soulèvent les belles âmes. Il eut l'envie de tout planter là, de s'expatrier, de passer le pont pour aller vivre à Beaucaire, chez les Volsques ;[43] puis se calma.

Quitter sa petite maison, son jardin, ses chères habitudes, renoncer à son fauteuil de président du Club des Alpines fondé par lui, à ce majestueux P. C. A.[44] qui ornait et distinguait ses cartes, son papier à lettres, jusqu'à la coiffe de son chapeau ! Ce n'était pas possible, *vé !* Et tout à coup lui vint une idée mirobolante.

---

## 2. TARTARIN PART POUR LA SUISSE.

En définitive, les exploits de Costecalde se bornaient à des courses dans les Alpines. Pourquoi Tartarin, pendant les trois mois qui le séparaient des élections, ne tenterait-il pas quelque aventure grandiose ; arborer, par *ézemple,*[1]

l'étendard du Club sur une des plus hautes cimes de l'Europe, la Jungfrau [2] ou le Mont-Blanc?

Quel triomphe au retour, quelle giffle pour Costecalde lorsque le *Forum* publierait le récit de l'ascension ! Comment, après cela, oser lui disputer le fauteuil?

Tout de suite il se mit à l'œuvre, fit venir secrètement de Paris une foule d'ouvrages spéciaux: les *Escalades* de Whymper,[3] les *Glaciers* de Tyndall, le *Mont-Blanc* de Stéphen d'Arve, des relations du Club Alpin, anglais et suisse, se farcit la tête d'une foule d'expressions alpestres, "cheminées,[4] couloirs, moulins, névés, séracs, moraines, rotures," sans savoir bien précisément ce qu'elles signifiaient.

La nuit, ses rêves s'effrayèrent de glissades interminables, de brusques chutes dans des crevasses [5] sans fond. Les avalanches le roulaient, des arêtes [6] de glace embrochaient son corps au passage; et longtemps après le réveil et le chocolat du matin qu'il avait l'habitude de prendre au lit, il gardait l'angoisse et l'oppression de son cauchemar; mais cela ne l'empêchait pas, une fois debout, de consacrer sa matinée à de laborieux exercices d'entraînement.[7]

Il y a tout autour de Tarascon un cours planté d'arbres qui, dans le dictionnaire local, s'appelle "le Tour de ville." Chaque dimanche, l'après-midi, les Tarasconnais, gens de routine malgré leur imagination, font leur tour de ville, et toujours dans le même sens. Tartarin s'exerça à le faire huit fois, dix fois dans la matinée, et souvent même à rebours. Il allait, les mains derrière le dos, à petits pas de montagne, lents et sûrs, et les boutiquiers, effarés de cette infraction aux habitudes locales, se perdaient en suppositions de toutes sortes.

Chez lui, dans son jardinet exotique, il s'accoutumait à franchir les crevasses en sautant par-dessus le bassin où quelques cyprins [8] nageaient parmi des lentilles d'eau; [9]

à deux reprises il tomba et fut obligé de se changer. Ces déconvenues l'excitaient et, sujet au vertige, il longeait l'étroite maçonnerie du bord, au grand effroi de la vieille servante qui ne comprenait rien à toutes ces manigances.[10]

En même temps, il commandait *en*[11] Avignon, chez un bon serrurier, des crampons système Whymper pour sa chaussure, un piolet système Kennedy ;[12] il se procurait aussi une lampe à chalumeau,[13] deux couvertures imperméables et deux cents pieds d'une corde de son invention, tressée avec du fil de fer.

L'arrivage de ces différents objets, les allées et venues mystérieuses que leur fabrication nécessita, intriguèrent beaucoup les Tarasconnais ; on disait en ville : "Le président prépare un coup."[14] Mais, quoi? Quelque chose de grand, bien sûr, car selon la belle parole du brave et sentencieux commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, lequel ne parlait que par apophthegmes : " L'aigle ne chasse pas les mouches."

Avec ses plus intimes, Tartarin demeurait impénétrable ; seulement, aux séances du Club, on remarquait le frémissement de sa voix et ses regards zébrés d'éclairs lorsqu'il adressait la parole à Costecalde, cause indirecte de cette nouvelle expédition dont s'accentuaient, à mesure qu'elle se faisait plus proche, les dangers et les fatigues. L'infortuné ne se les dissimulait pas et même les considérait tellement en noir, qu'il crut indispensable de mettre ordre à ses affaires, d'écrire ses volontés suprêmes dont l'expression coûte tant aux Tarasconnais, épris de vie, qu'ils meurent presque tous intestat.

Oh ! par un matin de juin rayonnant, un ciel sans nuage, arqué, splendide, la porte de son cabinet ouverte sur le petit jardin propret, sablé, où les plantes exotiques découpaient leurs ombres lilas immobiles, où le jet d'eau tintait sa note claire parmi les cris joyeux des petits Savoyards jouant à la

marelle devant la porte, voyez-vous Tartarin en babouches, larges vêtements de flanelle, à l'aise, heureux, une bonne pipe, lisant tout haut à mesure qu'il écrivait :

" Ceci est mon testament."

Allez, on a beau avoir le cœur bien en place, solidement agrafé, ce sont là de cruelles minutes. Pourtant, ni sa main ni sa voix ne tremblèrent, pendant qu'il distribuait à ses concitoyens toutes les richesses ethnographiques [15] entassées dans sa petite maison, soigneusement époussetées et conservées avec un ordre admirable ;

" Au Club des Alpines, le baobab (*arbos gigantea*), pour figurer sur la cheminée de la salle des séances ;

A Bravida, ses carabines, revolvers, couteaux de chasse, kriss malais, tomahawks et autres pièces meurtrières ;

A Excourbanièss, toutes ses pipes, calumets,[16] narghilés, pipettes [17] à fumer le kif [18] et l'opium ;

A Costecalde, — oui, Costecalde lui-même avait son legs ! — les fameuses flèches empoisonnées (N'y touchez pas)."

Peut-être y avait-il sous ce don le secret espoir que le traître se blesse et qu'il en meure ; mais rien de pareil n'émanait du testament, fermé sur ces paroles d'une divine mansuétude : [19]

" Je prie mes chers alpinistes de ne pas oublier leur président . . . je veux qu'ils pardonnent à mon ennemi comme je lui pardonne, et pourtant c'est bien lui qui a causé ma mort. . . ."

Ici, Tartarin fut obligé de s'arrêter, aveuglé d'un grand flot de larmes. Pendant une minute, il se vit fracassé, en lambeaux, au pied d'une haute montagne, ramassé dans une brouette et ses restes informes rapportés à Tarascon. O puissance de l'imagination provençale ! il assistait à ses propres funérailles, entendait les chants noirs, les discours sur sa tombe : " Pauvre Tartarin, *péchère !* [20] . . ." Et, perdu dans la foule de ses amis, il se pleurait lui-même.

Mais, presque aussitôt, la vue de son cabinet plein de soleil, tout reluisant d'armes et de pipes alignées, la chanson du petit filet d'eau au milieu du jardin, le remit dans le vrai des choses. Différemment,[21] pourquoi mourir? pourquoi partir même? Qui l'y obligeait, quel sot amour-propre? risquer la vie pour un fauteuil présidentiel et pour trois lettres![22] . . .

Ce ne fut qu'une faiblesse, et qui ne dura pas plus que l'autre. Au bout de cinq minutes, le testament était fini, paraphé,[23] scellé d'un énorme cachet noir, et le grand homme faisait ses derniers préparatifs de départ.

Une fois encore le Tartarin de garenne avait triomphé du Tartarin de choux. Et l'on pouvait dire du héros tarasconnais ce qui a été dit de Turenne:[24] "Son corps n'était pas toujours prêt à aller à la bataille, mais sa volonté l'y menait malgré lui."

Le soir de ce même jour, comme le dernier coup de dix heures sonnait au jacquemart[25] de la maison de ville, les rues déjà désertes, agrandies, à peine çà et là un heurtoir retardataire, de grosses voix étranglées de peur se criant dans le noir: "Bonne nuit, au *mouain*. . . ." avec une brusque retombée de porte, un passant se glissait dans la ville éteinte où rien n'éclairait plus la façade des maisons que les reverbères et les bocaux teintés de rose et de vert de la pharmacie Bézuquet se projetant sur la placette[26] avec la silhouette du pharmacien accoudé à son bureau et dormant sur le Codex.[27] Un petit acompte qu'il prenait ainsi chaque soir, de neuf à dix, afin, disait-il, d'être plus frais la nuit si l'on avait besoin de ses services. Entre nous, c'était là une simple tarasconnade,[28] car on ne le réveillait jamais et, pour dormir plus tranquille, il avait coupé lui-même le cordon de la sonnette de secours.[29]

Subitement, Tartarin entra, chargé de couvertures, un sac de voyage à la main, et si pâle, si décomposé, que le pharmacien, avec cette fougueuse imagination locale dont l'apothicairerie ne le gardait pas,[30] crut à quelque aventure effroyable et s'épouvanta : " Malheureux ! . . . qu'y a-t-il ? . . . vous êtes empoisonné ? . . . Vite, vite, l'ipéca. [31] . . . "

Il s'élançait, bousculait ses bocaux. Tartarin, pour l'arrêter, fut obligé de le prendre à bras le corps : " Mais écoutez-moi donc, *qué* diable ! " [32] et dans sa voix grinçait le dépit de l'acteur à qui l'on a fait manquer son entrée.[33] Le pharmacien une fois immobilisé au comptoir par un poignet de fer, Tartarin lui dit tout bas :

" Sommes-nous seuls, Bézuquet ?

— Bé [34] oui . . . fit l'autre en regardant autour de lui avec un vague effroi. . . . Pascalon est couché (Pascalon, c'était son élève), la maman aussi, mais pourquoi ?

— Fermez les volets, commanda Tartarin sans répondre . . . on pourrait nous voir du dehors."

Bézuquet obéit en tremblant. Vieux garçon, vivant avec sa mère qu'il n'avait jamais quittée, il était d'une douceur, d'une timidité de demoiselle, contrastant étrangement avec son teint basané, ses lèvres lippues, son grand nez en croc sur une moustache éployée, une tête de forban algérien d'avant la conquête.[35] Ces antithèses sont fréquentes à Tarascon où les têtes ont trop de caractère, romaines,[36] sarrazines, têtes d'expression des modèles de dessin, déplacées en des métiers bourgeois et des mœurs ultra-pacifiques [37] de petite ville.

C'est ainsi qu'Excourbaniès, qui a l'air d'un conquistador [38] compagnon de Pizarre,[39] vend de la mercerie, roule des yeux flamboyants pour débiter deux sous de fil, et que Bézuquet, étiquetant la réglisse sanguinède [40] et le *sirupus gummi*,[41] ressemble à un vieil écumeur des côtes barbaresques.

Quand les volets furent mis, assurés de boulons de fer et de barres transversales : " Écoutez, Ferdinand . . ." dit Tartarin, qui appelait volontiers les gens par leur prénom ; et il se débonda, vida son cœur gros de rancunes contre l'ingratitude de ses compatriotes, raconta les basses manœuvres de la " Jambe de coq," le tour qu'on voulait lui jouer aux prochaines élections, et la façon dont il comptait parer la botte.

Avant tout, il fallait tenir la chose très secrète, ne la révéler qu'au moment précis où elle déciderait peut-être du succès, à moins qu'un accident toujours à prévoir, une de ces affreuses catastrophes. . . . " Eh ! coquin de sort,[42] Bézuquet, ne sifflez donc pas comme ça pendant qu'on parle."

C'était un des tics[43] du pharmacien. Peu bavard de sa nature, ce qui ne se rencontre guère à Tarascon et lui valait la confidence du président, ses grosses lèvres toujours en O gardaient l'habitude d'un perpétuel sifflotement qui semblait rire au nez du monde, même dans l'entretien le plus grave.

Et pendant que le héros faisait allusion à sa mort possible, disait en posant sur le comptoir un large pli cacheté : " Mes dernières volontés sont là, Bézuquet, c'est vous que j'ai choisi pour exécuteur testamentaire. . . .

Hu . . . hu . . . hu . . ." sifflotait le pharmacien emporté par sa manie, mais, au fond, très ému et comprenant la grandeur de son rôle.

Puis, l'heure du départ étant proche, il voulut boire à l'entreprise " quelques chose de bon, *qué ?* . . . un verre d'élixir de Garus."[44] Plusieurs armoires ouvertes et visitées, il se souvint que la maman avait les clefs du Garus. Il aurait fallu la réveiller, dire qui était là. On remplaça l'élixir par un verre de *sirop de Calabre*,[45] boisson d'été, modeste et inoffensive, dont Bézuquet est l'inventeur et

qu'il annonce dans le *Forum* sous cette rubrique : "*Sirop de Calabre, dix sols*[46] *la bouteille, verre compris.*" "*Sirop de cadavre, vers compris,*" disait l'infernal Costecalde qui bavait sur[47] tous les succès ; du reste, cet affreux jeu de mots n'a fait que servir à la vente et les Tarasconnais en raffolent,[48] de ce sirop de cadavre.

Les libations[49] faites, quelques derniers mots échangés, ils s'étreignirent, Bézuquet sifflotant dans sa moustache où roulaient de grosses larmes.

"Adieu, au *mouain* . . ." dit Tartarin d'un ton brusque, sentant qu'il allait pleurer aussi ; et comme l'auvent[50] de la porte était mis, le héros dut sortir de la pharmacie à quatre pattes.[51]

C'étaient les épreuves du voyage qui commençaient.[52]

## III.

# LA DÉFENSE DE TARASCON.

Dieu soit loué! J'ai enfin des nouvelles de Tarascon. Depuis cinq mois, je ne vivais plus, j'étais d'une inquiétude! . . . Connaissant l'exaltation[1] de cette bonne ville et l'humeur belliqueuse de ses habitants, je me disais: "Qui sait ce qu'a fait Tarascon? S'est-il rué en masse sur les barbares? S'est-il laissé bombarder comme Strasbourg,[2] mourir de faim comme Paris, brûler vif comme Châteaudun?[3] ou bien, dans un accès de patriotisme farouche, s'est-il fait sauter comme Laon[4] et son intrépide citadelle? . . ." Rien de tout cela, mes amis, Tarascon n'a pas brûlé, Tarascon n'a pas sauté. Tarascon est toujours à la même place, paisiblement assis au milieu des vignes, du bon soleil plein ses rues,[5] du bon muscat plein ses caves, et le Rhône qui baigne cette aimable localité emporte à la mer, comme par le passé, l'image d'une ville heureuse, des reflets de persiennes vertes, de jardins bien ratissés et de miliciens en tuniques neuves faisant l'exercice tout le long du quai.

Gardez-vous[6] de croire pourtant que Tarascon n'ait rien fait pendant la guerre. Il s'est au contraire admirablement conduit, et sa résistance héroïque, que je vais essayer de vous raconter, aura sa place dans l'histoire comme type de résistance locale, symbole vivant de la défense du Midi.

Je vous dirai donc que, jusqu'à Sedan,[7] nos braves Tarasconnais s'étaient tenus chez eux bien tranquilles. Pour ces fiers enfants des Alpilles,[8] ce n'était pas la patrie qui mourait là-haut; c'étaient les soldats de l'empereur,

c'était l'Empire. Mais une fois le 4 septembre,[9] la République, Attila[10] campé sous Paris, alors, oui ! Tarascon se réveilla, et l'on vit ce que c'est qu'une guerre nationale. . . . Cela commença naturellement par une manifestation d'orphéonistes.[11] Vous savez quelle rage de musique ils ont dans le Midi. A Tarascon surtout, c'est du délire. Dans les rues, quand vous passez, toutes les fenêtres chantent, tous les balcons vous secouent des romances sur la tête.

N'importe la boutique où vous entrez, il y a toujours au comptoir une guitare qui soupire, et les garçons de pharmacie eux-mêmes vous servent en fredonnant : *Le Rossignol — et le Luth espagnol — Tralala — lalalala.* En dehors de ces concerts privés, les Tarasconnais ont encore la fanfare de la ville, la fanfare du collège et je ne sais combien de sociétés d'orphéons.

C'est l'orphéon de Saint-Christophe[12] et son admirable chœur à trois voix : *Sauvons la France,* qui donnèrent le branle au mouvement national.

"Oui, oui, sauvons la France !" criait le bon Tarascon en agitant des mouchoirs aux fenêtres, et les hommes battaient des mains, et les femmes envoyaient des baisers à l'harmonieuse phalange qui traversait le cours sur quatre rangs de profondeur, bannière en tête et marquant fièrement le pas.

L'élan était donné. A partir de ce jour, la ville changea d'aspect : plus de guitare, plus de barcarolle.[13] Partout le luth espagnol fit place à la *Marseillaise,*[14] et, deux fois par semaine, on s'étouffait sur l'Esplanade pour entendre la fanfare du collège jouer le *Chant du départ.*[15] Les chaises[16] coûtaient des prix fous ! . . .

Mais les Tarasconnais ne s'en tinrent pas là.

Après la démonstration des orphéons, vinrent les cavalcades historiques[17] au bénéfice des blessés. Rien de

gracieux comme de voir, par un dimanche de beau soleil, toute cette vaillante jeunesse tarasconnaise, en bottes molles et collants de couleur tendre, quêter[18] de porte en porte et caracoler sous les balcons avec de grandes hallebardes et des filets à papillons :[19] mais le plus beau de tout, ce fut un carrousel patriotique — François Ier[20] à la bataille de Pavie — que ces messieurs du cercle donnèrent trois jours de suite sur l'Esplanade.[21] Qui n'a pas vu cela n'a jamais rien vu. Le théâtre de Marseille avait prêté les costumes ; l'or, la soie, le velours, les étendards brodés, les écus d'armes,[22] les cimiers,[23] les caparaçons, les rubans, les nœuds, les bouffettes, les fers de lance, les cuirasses faisaient flamber et papilloter l'Esplanade comme un miroir aux alouettes.[24] Par là-dessus, un grand coup de mistral[25] qui secouait toute cette lumière. C'était quelque chose de magnifique. Malheureusement, lorsque après une lutte acharnée, François Ier, — M. Bompard, le gérant du cercle, — se voyait enveloppé par un gros de reîtres,[26] l'infortuné Bompard avait, pour rendre son épée, un geste d'épaules si énigmatique, qu'au lieu de "tout est perdu fors l'honneur,"[27] il avait plutôt l'air de dire : *Digo-li qué vengué, moun bon !*[28] mais les Tarasconnais n'y regardaient pas de si près, et des larmes patriotiques étincelaient dans tous les yeux.

Ces spectacles, ces chants, le soleil, le grand air du Rhône, il n'en fallait pas plus pour monter les têtes.[29] Les affiches du Gouvernement mirent le comble à l'exaltation.[30] Sur l'Esplanade, les gens ne s'abordaient plus que d'un air menaçant, les dents serrées, mâchant leurs mots comme des balles. Les conversations sentaient la poudre. Il y avait du salpêtre dans l'air. C'est surtout au café de la Comédie, le matin en déjeunant, qu'il fallait les entendre, ces bouillants Tarasconnais : "Ah çà ! qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens avec leur tron de Dieu[31] de général

Trochu? Ils n'en finissent pas de sortir. . . . Coquin de bon sort![32] Si c'était Tarascon! . . . Trrr! . . . Il y a longtemps qu'on l'aurait faite, la trouée!" Et pendant que Paris s'étranglait avec son pain d'avoine, ces messieurs vous avalaient de succulentes bartavelles arrosées de bon vin des Papes,[33] et luisants, bien repus, de la sauce jusqu'aux oreilles,[34] ils criaient comme des sourds en tapant sur la table: "Mais faites-la donc, votre trouée . . ." et qu'ils avaient, ma foi, bien raison![35]

Cependant l'invasion des barbares gagnait[36] au sud de jour en jour. Dijon rendu,[37] Lyon menacé,[38] déjà les herbes parfumées de la vallée du Rhône faisaient hennir d'envie les cavales des uhlans.[39] "Organisons notre défense!" se dirent les Tarasconnais, et tout le monde se mit à l'œuvre. En un tour de main, la ville fut blindée, barricadée, casematée. Chaque maison devint une forteresse. Chez l'armurier Costecalde, il y avait devant le magasin une tranchée d'au moins deux mètres, avec un pont-levis, quelque chose de charmant. Au cercle, les travaux de défense étaient si considérables qu'on allait les voir par curiosité. M. Bompard, le gérant, se tenait en haut de l'escalier, le chassepot[40] à la main, et donnait des explications aux dames: "S'ils arrivent par ici, pan! pan! . . . Si au contraire ils montent par là, pan! pan!" Et puis, à tous les coins de rues, des gens qui vous arrêtaient pour vous dire d'un air mystérieux: "Le café de la Comédie est imprenable," ou bien encore: "On vient de torpiller l'Esplanade! . . ." Il y avait de quoi faire réfléchir les barbares.

En même temps, des compagnies de francs-tireurs[41] s'organisaient avec frénésie. *Frères de la mort*, *Chacals du Narbonnais*,[42] *Espingoliers*[43] *du Rhône*, il y en avait de tous les noms, de toutes les couleurs, comme des centaurées[44] dans un champ d'avoine; et des panaches, des plumes

de coq, des chapeaux gigantesques, des ceintures d'une largeur ![45] . . . Pour se donner l'air plus terrible, chaque franc-tireur laissait pousser sa barbe et ses moustaches, si bien qu'à la promenade le monde ne se connaissait plus. De loin vous voyiez un brigand des Abruzzes[46] qui venait sur vous la moustache en croc, les yeux flamboyants, avec un tremblement de sabres, de revolvers, de yatagans ; et puis quand on s'approchait, c'était le receveur Pégoulade. D'autres fois, vous rencontriez dans l'escalier Robinson Crusoé lui-même avec son chapeau pointu, ses coutelas en dents de scie, un fusil sur chaque épaule ; au bout du compte, c'était l'armurier Costecalde qui rentrait de dîner en ville. Le diable,[47] c'est qu'à force de se donner des allures féroces, les Tarasconnais finirent par se terrifier les uns les autres, et bientôt personne n'osa plus sortir.

Le décret de Bordeaux[48] sur l'organisation des gardes nationales mit fin à cette situation intolérable. Au souffle puissant des triumvirs,[49] prrrt ! les plumes de coq s'envolèrent, et tous les francs-tireurs de Tarascon — chacals, espingoliers et autres — vinrent se fondre en un bataillon d'honnêtes miliciens, sous les ordres du brave général Bravida, ancien capitaine d'habillement. Ici, nouvelles complications. Le décret de Bordeaux faisait, comme on sait, deux catégories dans la garde nationale : les gardes nationaux de marche[50] et les gardes nationaux sédentaires ; "lapins de garenne et lapins de choux,"[51] disait assez drôlement le receveur Pégoulade. Au début de la formation, les gardes nationaux de garenne avaient naturellement le beau rôle. Tous les matins, le brave général Bravida les menait sur l'Esplanade faire l'exercice à feu, l'école de tirailleurs. — Couchez-vous ! levez-vous ! et ce qui s'ensuit. Ces petites guerres attiraient toujours beaucoup de monde. Les dames de Tarascon n'en manquaient pas une, et même

les dames de Beaucaire passaient quelquefois le pont pour venir admirer nos lapins. Pendant ce temps, les pauvres gardes nationaux de choux faisaient modestement le service de la ville et montaient la garde devant la musée, où il n'y avait rien à garder qu'un gros lézard [52] empaillé avec de la mousse et deux fauconneaux [53] du temps du bon roi René.[54] Pourtant, après trois mois d'exercice à feu, lorsqu'on s'aperçut que les gardes nationaux de garenne ne bougeaient toujours pas de l'Esplanade, l'enthousiasme commença à se refroidir.

Le brave général Bravida avait beau crier à ses lapins : "Couchez-vous ! levez-vous !" personne ne les regardait plus. Bientôt ces petites guerres furent la fable de la ville. Dieu sait cependant que ce n'était pas leur faute à ces malheureux lapins [55] si on ne les faisait pas partir. Ils en étaient assez furieux. Un jour même ils refusèrent de faire l'exercice.

"Plus de parade ! crient-ils en leur zèle patriotique ; nous sommes de marche ; qu'on nous fasse marcher !

— Vous marcherez, ou j'y perdrai mon nom !" leur dit le brave général Bravida ; et tout bouffant de colère, il alla demander des explications à la mairie.

La mairie répondit qu'elle n'avait pas d'ordre et que cela regardait la préfecture.[56]

"Va pour la préfecture !" [57] fit Bravida ; et le voilà parti sur l'express de Marseille à la recherche du préfet, ce qui n'était pas une petite affaire, attendu qu'à Marseille il y avait toujours cinq ou six préfets en permanence,[58] et personne pour vous dire lequel était le bon. Par une fortune singulière, Bravida lui mit la main dessus tout de suite, et c'est en plein conseil de préfecture que le brave général porta la parole au nom [59] de ses hommes, avec l'autorité d'un ancien capitaine d'habillement.

Dès les premiers mots le préfet l'interrompit :

" Pardon, général. . . . Comment se fait-il qu'à vous vos soldats vous demandent de partir, et qu'à moi ils me demandent de rester? . . . Lisez plutôt."

Et, le sourire aux lèvres, il lui tendit une pétition larmoyante, que deux lapins de garenne — les deux plus enragés pour marcher — venaient d'adresser à la préfecture avec apostilles du médecin, du curé, du notaire, et dans laquelle ils demandaient à passer aux lapins de choux pour cause d'infirmités.

"J'en ai plus de trois cents comme cela, ajouta le préfet toujours en souriant. Vous comprenez maintenant, général, pourquoi nous ne sommes pas pressés de faire marcher vos hommes. On en a malheureusement trop fait partir de ceux[60] qui voulaient rester. Il n'en faut plus. . . . Sur ce, Dieu sauve la République, et bien le bonjour à vos lapins!"

Pas besoin de dire si le général était penaud en retournant à Tarascon. Mais voici bien une autre histoire. Est-ce qu'en son absence les Tarasconnais ne s'étaient pas avisés d'organiser un punch d'adieu[61] par souscription pour les lapins qui allaient partir! Le brave général Bravida eut beau dire que ce n'était pas la peine, que personne ne partirait; le punch était souscrit, commandé; il ne restait plus qu'à le boire, et c'est ce qu'on fit. . . . Donc, un dimanche soir, cette touchante cérémonie du punch d'adieu eut lieu dans les salons de la mairie, et, jusqu'au petit jour blanc, les toasts,[62] les vivats, les discours, les chants patriotiques, firent trembler les vitres municipales. Chacun, bien entendu, savait à quoi s'en tenir sur ce punch d'adieu; les gardes nationaux de choux qui le payaient avaient la ferme conviction que leurs camarades ne partiraient pas, et ceux de garenne qui le buvaient avaient aussi cette conviction, et le vénérable adjoint, qui vint d'une voix émue jurer à tous ces braves qu'il était prêt à

marcher à leur tête, savait mieux que personne qu'on ne marcherait pas du tout ; mais c'est égal ! Ces méridionaux sont si extraordinaires, qu'à la fin du punch d'adieu tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait, et, ce qu'il y a de plus fort, tout le monde était sincère, même le général ! . . .

A Tarascon, comme dans tout le midi de la France, j'ai souvent observé cet effet de mirage.[68]

## IV.

# LETTRES DE MON MOULIN.

### 1. AVANT-PROPOS.

Par devant maître Honorat Grapazi, notaire à la résidence de Pampérigouste,[1]

" A comparu

" Le sieur[2] Gaspard Mitifio, époux de Vivette Cornille, ménager au lieu dit les Cigalières et y demeurant :

" Lequel par ces présentes a vendu et transporté sous les garanties[3] de droit et de fait, et en franchise de toutes dettes, privilèges[4] et hypothèques,

" Au sieur Alphonse Daudet, poète, demeurant à Paris, à ce présent et ce acceptant,[5]

" Un moulin à vent et à farine, sis dans la vallée du Rhône, au plein cœur de Provence, sur une côte boisée de pins et de chênes verts ; étant ledit moulin abandonné depuis plus de vingt années et hors d'état de moudre, comme il appert[6] des vignes sauvages, mousses, romarins, et autres verdures parasites qui lui grimpent jusqu'au bout des ailes ;

" Ce nonobstant, tel qu'il est et se comporte, avec sa grande roue cassée, sa plate-forme où l'herbe pousse dans les briques, déclare le sieur Daudet trouver ledit moulin à sa convenance et pouvant servir à ses travaux de poésie, l'accepte à ses risques et périls, et sans aucun recours contre le vendeur, pour cause de réparations qui pourraient y être faites.

" Cette vente a lieu en bloc moyennant le prix convenu, que le sieur Daudet, poète, a mis et déposé sur le bureau

en espèces de cours, lequel prix a été de suite touché et retiré par le sieur Mitifio, le tout à la vue des notaires et des témoins soussignés, dont quittance sous réserve.[7]

"Acte fait à Pampérigouste, en l'étude Honorat, en présence de Francet Mamaï, joueur de fifre, et de Louiset dit le Quique, porte-croix des pénitents blancs ;

"Qui ont signé avec les parties[8] et le notaire après lecture. . . ."

---

## 2. INSTALLATION.

Ce sont les lapins qui ont été étonnés ! . . . Depuis si longtemps qu'ils voyaient[1] la porte du moulin fermée, les murs et la plate-forme envahis par les herbes, ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte, et, trouvant la place bonne, ils en avaient fait quelque chose comme un quartier général, un centre d'opérations stratégiques : le moulin de Jemmapes[2] des lapins. . . . La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune. . . . Le temps d'entr'ouvrir une lucarne, frrt ! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans la fourré. J'espère bien qu'ils reviendront.

Quelqu'un de très étonné aussi, en me voyant, c'est le locataire du premier,[3] un vieux hibou sinistre, à tête de penseur, qui habite le moulin depuis plus de vingt ans. Je l'ai trouvé dans la chambre du haut, immobile et droit sur l'arbre de couche,[4] au milieu des plâtras, des tuiles tombées. Il m'a regardé un moment avec son œil rond ; puis, tout effaré de ne pas me reconnaître, il s'est mis à faire : "Hou ! hou !" et à secouer péniblement ses ailes grises de poussière ; — ces diables de penseurs ![5] ça[6] ne se brosse jamais. . . . N'importe ! tel qu'il est, avec ses yeux

clignotants et sa mine renfrognée, ce locataire silencieux me plaît encore mieux qu'un autre, et je me suis empressé de lui renouveler son bail. Il garde comme dans le passé tout le haut du moulin avec une entrée par le toit ; moi je me réserve la pièce du bas, une petite pièce blanchie à la chaux,[7] basse et voûtée comme un réfectoire de couvent.

C'est de là que je vous écris, ma porte grande ouverte, au bon soleil.

Un joli bois de pins tout étincelant de lumière dégringole devant moi jusqu'au bas de la côte. A l'horizon, les Alpilles[8] découpent leurs crêtes fines. . . . Pas de bruit. . . . A peine, de loin en loin, un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route. . . . Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière.

Et maintenant, comment voulez-vous que je le regrette, votre Paris bruyant et noir? Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard ![9] . . . Et que de[10] jolies choses autour de moi ! Il y a à peine huit jours que je suis installé, j'ai déjà la tête bourrée d'impressions et de souvenirs. . . . Tenez ! pas plus tard qu'hier soir, j'ai assisté à la rentrée des troupeaux dans un *mas* (une ferme) qui est au bas de la côte, et je vous jure que je ne donnerais pas ce spectacle pour toutes les *premières*[11] que vous avez eues à Paris cette semaine. Jugez plutôt.

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; puis, au premier frisson de l'automne on redescend au *mas*, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin. . . . Donc hier soir les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à

deux battants; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait: "Maintenant ils sont à Eyguières,[12] maintenant au Paradou." Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri: "Les voilà!" et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire[13] de poussière. Toute la route semble marcher avec lui. . . . Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourissons dans les pattes;[14] — les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis[15] roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse. . . . Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied: pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle; les poules parlent de passer la nuit! . . . On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'attendrissent en revoyant leur crèche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne

voyant qu'elles dans le *mas*. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche : le seau du puits, tout plein d'eau fraîche, a beau leur faire signe : ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la ferme ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

---

## 3. LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE.

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit,[1] m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans renom, comme il est aujourd'hui. Autre temps, il s'y faisait un grand commerce de meunerie,[2] et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre. . . . Tout autour du village, les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins ; et toute la semaine c'était plaisir d'entendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile[3] et le *Dia ! hue !*[4] des

aides-meuniers.[5] . . . Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, les meuniers payaient le muscat.[6] Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles.[7] Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur,[8] sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau! Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre!* ils furent tous obligés de fermer. . . . On ne vit plus venir les petits ânes. . . . Les belles meunières vendirent leurs croix d'or. . . . Plus de[9] muscat! plus de farandole! . . . Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles. . . . Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces masures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer courageusement sur sa butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état.[10] L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. " N'allez pas là-bas, disait-il ; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le

mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu. . . ." Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de male rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents, n'avait plus que son *grand*[11] au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans[12] ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant. . . .

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *baïles*[13] et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme du renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole[14] en lambeaux. . . . Le fait est que le dimanche,[15] lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux;[16] et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre.[17] Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant. . . .

Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

— Bonnes vêpres,[18] maître Cornille! lui criaient les paysans; ça va donc toujours, la meunerie.

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci,[19] ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement: "*Motus!*[20] je travaille pour l'exportation. . . ." Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entrait pas. . . .

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère[21] et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

A la longue pourtant tout se découvrit; voici comment:

En faisant danser la jeunesse[22] avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Je voulus régler l'affaire tout de suite, et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père.[23] . . . Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal, à

travers le trou de la serrure ; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat [24] maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte ; que si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie. . . . Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles ; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue. . . . Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire ; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin, pour parler au grand-père. . . . Je n'eus pas le courage de refuser, et prrrt ! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour ; [25] mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu [26] ce qu'il y avait dans ce fameux moulin. . . .

Chose singulière ! la chambre de la meule était vide. . . . Pas un sac, pas un grain de blé ; pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée. . . . On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins. . . . L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus.

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon : — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille ! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur

du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine. . . . Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les minotiers [27] leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre. . . . Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons. . . . Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là !

Le moulin était grand ouvert. . . . Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

— Pauvre de moi ! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir. . . . Le moulin est déshonoré.

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

A ce moment, les ânes arrivent sur la plate-forme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers :

— Ohé ! du moulin ! . . . Ohé ! maître Cornille !

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés. . . .

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois :

— C'est du blé ! . . . Seigneur Dieu ! . . . Du bon blé ! . . . Laissez-moi, que je le regarde.[28]

Puis, se tournant vers nous :

— Ah ! je savais bien que vous me reviendriez. . . . Tous ces minotiers sont des voleurs.

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

— Non, non, mes enfants ; il faut avant tout que j'aille donner à manger à mon moulin. . . . Pensez donc ! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent !

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois. . . . Cornille mort, personne ne prit sa suite. Que voulez-vous,[29] monsieur ! . . . tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches[30] sur le Rhône, des parlements[31] et des jaquettes à grandes fleurs.[32]

---

## 4. LA CHÈVRE DE M. SEGUIN.

*A M. Pierre Gringoire,*[1] *poète lyrique à Paris.*

Tu seras bien[2] toujours le même, mon pauvre Gringoire ! Comment ! on t'offre une place de chroniqueur[3] dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb[4] de refuser. . . . Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce pourpoint[5] troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo.[6] . . . Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin ?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ! fais-toi chroniqueur ! Tu gagneras de beaux écus à la rose,[7] tu auras ton couvert chez Brébant,[8] et tu pourras te montrer les jours de première[9] avec une plume neuve à ta barrette. . . .

Non ? Tu ne veux pas ? . . . Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout. . . . Eh bien, écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin*. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir[10] vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres. Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

— C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda,[11] tu te rappelles, Gringoire ? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre.[12] . . .

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant

soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi !

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

— Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou ! . . . C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos ! . . . Les chèvres, il leur faut du large.[13]

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê !* . . . tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. . . . Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

— Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah ! mon Dieu ![14] . . . Elle aussi ! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle ; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

— Comment Blanquette,[15] tu veux me quitter !

Et Blanquette répondit :

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici ?

— Oh ! non ! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court ; veux-tu que j'allonge la corde ?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne. . . . Que feras-tu quand il viendra? . . .

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées[16] que toi. . . . Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit . . . puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïre![17] Pauvre Renaude! . . . Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! . . . dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger. . . . Eh bien, non . . . je te sauverai malgré toi, coquine![18] et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla. . . .

Tu ris, Gringoire? Parbleu![19] je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin. . . . Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or[20] s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse! Plus de corde, plus de pieu . . . rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise. . . . C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher! . . . Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. . . . C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc! . . . De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de sucs capiteux![21] . . .

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes. . . . Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie,[22] la tête en avant, à travers les maquis[23] et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. . . . On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil. . . . Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit! dit-elle; comment ai-je pu tenir là dedans?

Pauvrette![24] de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde. . . .

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque[25] à belles dents. Notre petite

coureuse[26] en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants. . . .

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir. . . .

— Déjà ! dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste. . . . Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit . . . puis ce fut un hurlement dans la montagne :

— Hou ! hou !

Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. . . . Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou ! hou ! . . . faisait le loup.

— Reviens ! reviens ! . . . criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus. . . .

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. . . . C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière,[27] il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas ; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.[28]

— Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin ! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.[29]

Blanquette se sentit perdue. . . . Un moment en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était. . . . Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude. . . .

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.[30]

Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe ; puis elle retournait au combat, la bouche pleine. . . . Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait :

— Oh ! pourvu que je tienne[31] jusqu'à l'aube. . . .

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents. . . . Une lueur pâle parut dans l'horizon. . . . Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

— Enfin ! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang. . . .

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire !

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers[32]

te parleront souvent de la *cabro de moussu Seguin, que se battégue touto la niue emé lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé.*[38]

Tu m'entends bien, Gringoire :

*E piei lou matin lou loup la mangé.*

---

## 5. LA MULE[1] DU PAPE.

De tous les jolis dictons, proverbes ou adages, dont nos paysans de Provence passementent leurs discours, je n'en sais pas un plus pittoresque ni plus singulier que celui-ci. A quinze lieues autour de mon moulin, quand on parle d'un homme rancunier, vindicatif, on dit : " Cet homme-là ! méfiez-vous ! . . . il est comme la mule du Pape, qui garde sept ans son coup de pied."

J'ai cherché bien longtemps d'où ce proverbe pouvait venir, ce que c'était que cette mule papale et ce coup de pied gardé pendant sept ans. Personne ici n'a pu me renseigner à ce sujet, pas même Francet Mamaï, mon joueur de fifre, qui connaît[2] pourtant son légendaire provençal sur le bout du doigt. Francet pense comme moi qu'il y a là-dessous quelque ancienne chronique du pays d'Avignon ; mais il n'en a jamais entendu parler autrement que par le proverbe. . . .

— Vous ne trouverez cela qu'à la bibliothèque des Cigales, m'a dit le vieux fifre en riant.

L'idée m'a paru bonne, et comme la bibliothèque des Cigales est à ma porte, je suis allé m'y enfermer pendant huit jours.

C'est une bibliothèque merveilleuse, admirablement montée, ouverte aux poètes jour et nuit, et desservie par de petits bibliothécaires à cymbales qui vous font de la musique tout le temps. J'ai passé là quelques journées

délicieuses, et, après une semaine de recherches, — sur le dos, — j'ai fini par découvrir ce que je voulais, c'est-à-dire l'histoire de ma mule et de ce fameux coup de pied gardé pendant sept ans. Le conte en est joli quoique un peu naïf, et je vais essayer de vous le dire tel que je l'ai lu hier matin dans un manuscrit couleur du temps,[3] qui sentait[4] bon la lavande sèche et avait de grands fils de la Vierge[5] pour signets.

Qui n'a pas vu Avignon[6] du temps des Papes, n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices,[7] des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs ;[8] puis, du haut en bas[9] des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic tac des métiers à dentelles,[10] le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers,[11] les cantiques des ourdisseuses ;[12] par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins[13] qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse ; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon,[14] au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait. . . . Ah ! l'heureux temps ! l'heureuse ville ! Des hallebardes qui ne coupaient pas ; des prisons d'Etat où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette ; jamais de guerre. . . . Voilà comment les Papes du Comtat[15] savaient gouverner leur peuple ; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés ! . . .

Il y en a un surtout, un bon vieux, qu'on appelait Boniface.[16] . . . Oh! celui-là, que de larmes on a versées en Avignon quand il est mort! C'était un prince si aimable, si avenant! Il vous riait si bien du haut de sa mule! Et quand vous passiez près de lui, — fussiez-vous un pauvre petit tireur de garance[17] ou le grand viguier[18] de la ville, — il vous donnait sa bénédiction si poliment! Un vrai pape d'Yvetot,[19] mais d'un Yvetot de Provence, avec quelque chose de fin dans le rire, un brin de marjolaine à sa barrette, et pas la moindre Jeanneton. . . . La seule Jeanneton qu'on lui ait jamais connue, à ce bon père, c'était sa vigne, — une petite vigne qu'il avait plantée lui-même, à trois lieues d'Avignon, dans les myrtes de Château-Neuf.

Tous les dimanches, en sortant de vêpres, le digne homme allait lui faire sa cour; et quand il était là-haut, assis au bon soleil, sa mule près de lui, ses cardinaux tout autour étendus aux pieds des souches,[20] alors il faisait déboucher un flacon de vin du cru,[21] — ce beau vin, couleur de rubis qui s'est appelé depuis le Château-Neuf des Papes, — et il le dégustait par petits coups, en regardant sa vigne d'un air attendri. Puis, le flacon vidé, le jour tombant, il rentrait joyeusement à la ville, suivi de tout son chapitre; et, lorsqu'il passait sur le pont d'Avignon, au milieu des tambours et des farandoles, sa mule, mise en train par la musique, prenait un petit amble sautillant, tandis que lui-même il marquait le pas de la danse avec sa barrette, ce qui scandalisait fort ses cardinaux, mais faisait dire à tout le peuple: "Ah! le bon prince! Ah! le brave pape!"

Après sa vigne de Château-Neuf, ce que le pape aimait le plus au monde, c'était sa mule. Le bonhomme en raffolait de cette bête-là. Tous les soirs avant de se coucher il allait voir si son écurie était bien fermée, si rien ne manquait dans sa mangeoire, et jamais il ne se serait levé de table

sans faire préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates,[22] qu'il allait lui porter lui-même, malgré les observations de ses cardinaux. . . . Il faut dire aussi que la bête en valait la peine. C'était une belle mule noire mouchetée de rouge, le pied sûr, le poil luisant, la croupe large et pleine, portant fièrement sa petite tête sèche[23] toute harnachée de pompons, de nœuds, de grelots d'argent, de bouffettes; avec cela douce comme un ange, l'œil naïf, et deux longues oreilles, toujours en branle, qui lui donnaient l'air bon enfant. . . . Tout Avignon la respectait, et, quand elle allait dans les rues, il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fît; car chacun savait que c'était le meilleur moyen d'être bien en cour, et qu'avec son air innocent, la mule du Pape en avait mené plus d'un à la fortune, à preuve Tistet Védène et sa prodigieuse aventure.

Ce Tistet Védène était, dans le principe,[24] un effronté galopin,[25] que son père, Guy Védène, le sculpteur d'or, avait été obligé de chasser de chez lui, parce qu'il ne voulait rien faire et débauchait les apprentis. Pendant six mois, on le vit traîner[26] sa jaquette dans tous les ruisseaux d'Avignon, mais principalement du côté de la maison papale; car le drôle avait depuis longtemps son idée sur la mule du Pape, et vous allez voir que c'était quelque chose de malin.[27] . . . Un jour que Sa Sainteté[28] se promenait toute seule sous les remparts avec sa bête, voilà mon Tistet qui l'aborde, et lui dit en joignant les mains d'un air d'admiration :

— Ah mon Dieu! grand Saint-Père, quelle brave mule vous avez là! . . . Laissez un peu que je la regarde. . . . Ah! mon Pape, la belle mule! . . . L'empereur d'Allemagne[29] n'en a pas une pareille.

Et il la caressait, et il lui parlait doucement comme à une demoiselle :

— Venez çà, mon bijou, mon trésor, ma perle fine. . . .

Et le bon Pape tout ému, se disait dans lui-même :

— Quel bon petit garçonnet ![30] . . . Comme il est gentil avec ma mule !

Et puis le lendemain savez-vous ce qui arriva ? Tistet Védène troqua sa vieille jaquette jaune contre une belle aube en dentelles, un camail[31] de soie violette, des souliers à boucles, et il entra dans la maîtrise[32] du Pape, où jamais avant lui on n'avait reçu que des fils de nobles et des neveux de cardinaux. . . . Voilà ce que c'est que l'intrigue ! . . . Mais Tistet ne s'en tint pas là.

Une fois au service du Pape, le drôle continua le jeu qui lui avait si bien réussi. Insolent avec tout le monde, il n'avait d'attentions ni de prévenances que pour la mule, et toujours on le rencontrait par les cours du palais avec une poignée d'avoine ou une bottelée de sainfoin,[33] dont il secouait gentiment les grappes roses en regardant le balcon du Saint-Père, d'un air de dire : " Hein ! . . . pour qui ça ? . . ." Tant et tant qu'à la fin[34] le bon Pape, qui se sentait devenir vieux, en arriva à lui laisser le soin de veiller sur l'écurie et de porter à la mule son bol de vin à la française ; ce qui ne faisait pas rire les cardinaux.

Ni la mule non plus, cela ne la faisait pas rire. . . . Maintenant, à l'heure de son vin, elle voyait toujours arriver chez elle cinq ou six petits clercs de maîtrise[35] qui se fourraient vite dans la paille avec leur camail et leurs dentelles ; puis, au bout d'un moment, une bonne odeur chaude de caramel et d'aromates emplissait l'écurie, et Tistet Védène apparaissait portant avec précaution le bol de vin à la française. Alors le martyre de la pauvre bête commençait.

Ce vin parfumé qu'elle aimait tant, qui lui tenait chaud, qui lui mettait des ailes, on avait la cruauté de le lui apporter, là, dans sa mangeoire, de le lui faire respirer ; puis, quand elle en avait les narines pleines, passe, je t'ai

vu ![36] La belle liqueur de flamme rose s'en allait toute dans le gosier de ces garnements. . . . Et encore, s'ils n'avaient fait que lui voler son vin ; mais c'étaient comme des diables, tous ces petits clercs, quand ils avaient bu ! . . . L'un lui tirait les oreilles, l'autre la queue ; Quiquet lui montait sur le dos, Béluguet lui essayait sa barrette, et pas un de ces galopins ne songeait que d'un coup de reins [37] ou d'une ruade la brave bête aurait pu les envoyer tous dans l'étoile polaire, et même plus loin. . . . Mais non ! On n'est pas pour rien [38] la mule du Pape, la mule des bénédictions et des indulgences. . . . Les enfants avaient beau faire, elle ne se fâchait pas ; et ce n'était qu'à Tistet Védène qu'elle en voulait. . . . Celui-là, par exemple, quand elle le sentait derrière elle, son sabot lui démangeait, et vraiment il y avait bien de quoi. Ce vaurien de Tistet lui jouait de si vilains tours ! Il avait de si cruelles inventions après boire ! . . .

Est-ce qu'un jour il ne s'avisa pas de la faire monter avec lui au clocheton de la maîtrise,[39] là-haut, tout là-haut, à la pointe [40] du palais ! . . . Et ce que je vous dis là n'est pas un conte, deux cent mille Provençaux l'ont vu. Vous figurez-vous [41] la terreur de cette malheureuse mule, lorsque, après avoir tourné pendant une heure à l'aveuglette dans un escalier en colimaçon et grimpé je ne sais combien de marches, elle se trouva tout à coup sur une plate-forme éblouissante de lumière, et qu'à mille pieds au-dessous d'elle elle aperçut tout un Avignon fantastique, les baraques du marché pas plus grosses que des noisettes, les soldats du Pape devant leur caserne comme des fourmis rouges, et là-bas, sur un fil d'argent, un petit pont microscopique où l'on dansait, où l'on dansait. . . . Ah ! pauvre bête ! quelle panique ! Du cri qu'elle en poussa, toutes les vitres du palais tremblèrent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? [42] qu'est-ce qu'on lui fait ? s'écria le bon Pape en se précipitant sur son balcon.

Tistet Védène était déjà dans la cour, faisant mine de pleurer et de s'arracher les cheveux :

— Ah ! grand Saint-Père, ce qu'il y a ! Il y a que votre mule. . . . Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Il y a que votre mule est montée dans le clocheton. . . .

— Toute seule ?

— Oui, grand Saint-Père, toute seule. . . . Tenez ! regardez-la, là-haut. . . . Voyez-vous le bout de ses oreilles qui passe ? . . . On dirait deux hirondelles.[43] . . .

— Miséricorde ! fit le pauvre Pape en levant les yeux. . . . Mais elle est donc devenue folle ! Mais elle va se tuer. . . . Veux-tu bien descendre, malheureuse ![44] . . .

Pécaïre ! elle n'aurait pas mieux demandé, elle, que de descendre . . . ; mais par où ? L'escalier, il n'y fallait pas songer : ça se monte encore, ces choses-là ;[45] mais, à la descente, il y aurait de quoi se rompre cent fois les jambes. . . . Et la pauvre mule se désolait, et, tout en rôdant sur la plate-forme avec ses gros yeux pleins de vertige, elle pensait à Tistet Védène :

— Ah ! bandit, si j'en réchappe . . . quel coup de sabot demain matin !

Cette idée de coup de sabot lui redonnait un peu de cœur au ventre ; sans cela elle n'aurait pas pu se tenir. . . . Enfin on parvint à la tirer de là-haut ; mais ce fut toute une affaire. Il fallut la descendre avec un cric,[46] des cordes, une civière. Et vous pensez quelle humiliation pour la mule d'un pape de se voir pendue à cette hauteur, nageant des pattes dans le vide comme un hanneton au bout d'un fil. Et tout Avignon qui la regardait.

La malheureuse bête n'en dormit pas de la nuit. Il lui semblait toujours qu'elle tournait sur cette maudite plate-forme, avec les rires de la ville au-dessous, puis elle pensait à cet infâme Tistet Védène et au joli coup de sabot qu'elle allait lui détacher le lendemain matin. Ah ! mes

amis, quel coup de sabot ! De Pampérigouste on en verrait la fumée. . . . Or, pendant qu'on lui préparait cette belle réception à l'écurie, savez-vous ce que faisait Tistet Védène ? Il descendait le Rhône en chantant sur une galère papale et s'en allait à la cour de Naples avec la troupe de jeunes nobles que la ville envoyait tous les ans près de la reine Jeanne[47] pour s'exercer à la diplomatie et aux belles manières. Tistet n'était pas noble ; mais le Pape tenait à le récompenser des soins qu'il avait donnés à sa bête, et principalement de l'activité qu'il venait de déployer pendant la journée du sauvetage.

C'est la mule qui fut désappointée le lendemain !

— Ah ! le bandit ! il s'est douté de quelque chose ! . . . pensait-elle en secouant ses grelots avec fureur . . .; mais c'est égal, va, mauvais ! tu le retrouveras au retour, ton coup de sabot, . . . je te le garde !

Et elle le lui garda.

Après le départ de Tistet, la mule du Pape retrouva son train de vie tranquille et ses allures d'autrefois. Plus de Quiquet, plus de Béluguet à l'écurie. Les beaux jours du vin à la française étaient revenus, et avec eux la bonne humeur, les longues siestes, et le petit pas de gavotte[48] quand elle passait sur le pont d'Avignon. Pourtant, depuis son aventure, on lui marquait toujours un peu de froideur dans la ville. Il y avait des chuchotements sur sa route ; les vieilles gens hochaient[49] la tête, les enfants riaient en se montrant le clocheton. Le bon Pape lui-même n'avait plus autant de confiance en son amie, et, lorsqu'il se laissait aller à faire un petit somme sur son dos, le dimanche, en revenant de la vigne, il gardait toujours cette arrière-pensée : " Si j'allais me réveiller là-haut, sur la plate-forme ! " La mule voyait cela et elle en souffrait, sans rien dire ; seulement, quand on prononçait le nom de Tistet Védène devant elle, ses longues oreilles

frémissaient, et elle aiguisait avec un petit rire le fer de ses sabots sur le pavé.[50] . . .

Sept ans se passèrent ainsi ; puis, au bout de ces sept années, Tistet Védène revint de la cour de Naples. Son temps n'était pas encore fini là-bas ; mais il avait appris que le premier moutardier [51] du Pape venait de mourir subitement en Avignon, et, comme la place lui semblait bonne, il était arrivé en grande hâte pour se mettre sur les rangs.

Quand cet intrigant de Védène entra dans la salle du palais, le Saint-Père eut peine à le reconnaître, tant il avait grandi et pris du corps. Il faut dire aussi que le bon Pape s'était fait vieux de son côté, et qu'il n'y voyait pas bien sans besicles.

Tistet ne s'intimida pas.

— Comment ! grand Saint-Père, vous ne me reconnaissez plus ? C'est moi, Tistet Védène !

— Védène ? . . .

— Mais oui, vous savez bien . . . celui qui portait le vin français à votre mule.

— Ah ! oui . . . oui . . . je me rappelle . . . Un bon petit garçonnet, ce Tistet Védène ! . . . Et maintenant, qu'est-ce qu'il veut de nous ?

— Oh ! peu de chose, grand Saint-Père. . . . Je venais vous demander. . . . A propos, est-ce que vous l'avez toujours, votre mule ? Et elle va bien ? . . . Ah ! tant mieux ! . . . Je venais vous demander la place du premier moutardier qui vient de mourir.

— Premier moutardier, toi ! . . . Mais tu es trop jeune. Quel âge as-tu donc ?

— Vingt ans deux mois, illustre pontife, juste cinq ans de plus que votre mule. . . . Ah ! palme de Dieu, la brave bête ![52] . . . Si vous saviez comme je l'aimais cette mule-là ! . . . comme je me suis langui d'elle en Italie ! . . . Est-ce que vous ne me la laisserez pas voir ?

— Si, mon enfant, tu la verras, fit le bon Pape tout ému. . . . Et puisque tu l'aimes tant, cette brave bête, je ne veux plus que tu vives loin d'elle. Dès ce jour, je t'attache à ma personne en qualité de premier moutardier. . . . Mes cardinaux crieront, mais tant pis! [53] j'y suis habitué. . . . Viens nous trouver demain, à la sortie de vêpres, nous te remettrons les insignes de ton grade en présence de notre chapitre, et puis . . . je te mènerai voir la mule, et tu viendras à la vigne avec nous deux . . . hé! hé! Allons! va.[54] . . .

Si Tistet Védène était content en sortant de la grande salle, avec quelle impatience il attendit la cérémonie du lendemain, je n'ai pas besoin de vous le dire. Pourtant il y avait dans le palais quelqu'un de plus heureux encore et de plus impatient que lui : c'était la mule. Depuis le retour de Védène jusqu'aux vêpres du jour suivant, la terrible bête ne cessa de se bourrer d'avoine et de tirer au mur avec ses sabots de derrière.[55] Elle aussi se préparait pour la cérémonie. . . .

Et donc, le lendemain, lorsque vêpres furent dites, Tistet Védène fit son entrée dans la cour du palais papal. Tout le haut clergé était là, les cardinaux en robes rouges, l'avocat du diable [56] en velours noir, les abbés de couvent avec leurs petites mitres, les marguilliers de Saint-Agricol,[57] les camails violets de la maîtrise, le bas clergé aussi, les soldats du Pape en grand uniforme, les trois confréries de pénitents,[58] les ermites du mont Ventoux [59] avec leurs mines farouches et le petit clerc qui va derrière en portant la clochette, les frères flagellants [60] nus jusqu'à la ceinture, les sacristains fleuris [61] en robes de juges, tous, tous, jusqu'aux donneurs d'eau bénite, et celui qui allume,[62] et celui qui éteint . . . il n'y en avait pas un qui manquât. . . . Ah! c'était une belle ordination! Des cloches, des pétards, du soleil, de la musique, et toujours ces enragés de tambourins [63] qui menaient la danse, là-bas, sur le pont d'Avignon. . . .

Quand Védène parut au milieu de l'assemblée, sa prestance et sa belle mine y firent courir un murmure d'admiration. C'était un magnifique Provençal, mais des blonds, avec de grands cheveux frisés au bout et une petite barbe follette qui semblait prise aux copeaux de fin métal tombé du burin de son père, le sculpteur d'or. Le bruit courait que dans cette barbe blonde les doigts de la reine Jeanne avaient quelquefois joué ; et le sire[64] de Védène avait bien, en effet, l'air glorieux et le regard distrait des hommes que les reines ont aimés. . . . Ce jour-là, pour faire honneur à sa nation, il avait remplacé ses vêtements napolitains par une jaquette bordée de rose à la Provençale, et sur son chaperon tremblait une grande plume d'ibis de Camargue.

Sitôt entré, le premier moutardier salua d'un air galant, et se dirigea vers le haut perron, où le Pape l'attendait pour lui remettre les insignes de son grade : la cuiller de buis jaune et l'habit de safran. La mule était au bas de l'escalier, toute harnachée et prête à partir pour la vigne. . . . Quand il passa près d'elle, Tistet Védène eut un bon sourire et s'arrêta pour lui donner deux ou trois petites tapes amicales sur le dos, en regardant du coin de l'œil si le Pape le voyait. La position était bonne. . . . La mule prit son élan :[65]

— Tiens ! attrape, bandit ![66] Voilà sept ans que je te le garde !

Et elle vous lui détacha[67] un coup de sabot si terrible, si terrible, que de Pampérigouste même on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis ; tout ce qui restait de l'infortuné Tistet Védène ! . . .

Les coups de pied de mule ne sont pas aussi foudroyants d'ordinaire ; mais celle-ci était une mule papale ; et puis, pensez donc ! elle le lui gardait depuis sept ans. . . . Il n'y a pas de plus bel exemple de rancune ecclésiastique.

V.

# LE SIÈGE DE BERLIN.

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées[1] avec le docteur V..., demandant aux murs troués d'obus, aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé,[2] lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile,[3] le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de Triomphe :

" Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon ? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an dernier, si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un coup d'apoplexie foudroyante.[4] C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier[5] du premier Empire,[6] vieil entêté[7] de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon. . . . Devinez pourquoi ? Pour assister[8] à la rentrée triomphale de nos troupes. . . . Pauvre vieux ! La nouvelle de Wissembourg[9] lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon[10] au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

" Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante et inerte comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être[11] très grand ; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison[12] de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en

paraissaient soixante. . . . Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit[13] deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

"La douleur de cette enfant me toucha. Fille et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'état-major de Mac-Mahon,[14] et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie,[15] et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère.[16] Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur. . . . Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reichshoffen[17] arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier. . . . Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes[18] de sa paralysie; toujours est-il que[19] ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois:

Vic . . . toi . . . re!

—Oui, colonel, grande victoire! . . .

Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer. . . .

"Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

"Mais il est sauvé!" lui dis-je en lui prenant les mains.

"La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée. . . . Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr,[20] il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse. . . . Et cependant comment faire? . . . Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre! . . . Mais alors il fallait mentir. . . .

"Eh bien, je mentirai!" me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante,[21] elle rentra dans la chambre de son grand-père.

"C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme[22] avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux,[23] s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin,[24] Frossard en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire! Il savait tous les coups d'avance: "Maintenant voilà où ils vont aller.[25] . . . Voilà ce qu'on va faire. . . ." et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux! . . . Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes:

"Docteur, nous avons pris Mayence,"[26] me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait :

"Ça marche ! ça marche ![27] . . . Dans huit jours nous entrerons à Berlin."

A ce moment-là, les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris. . . . Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province ;[28] mais, sitôt dehors,[29] l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

"Le premier jour de l'investissement, je montai[30] chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées,[31] la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme assis sur son lit, jubilant et fier :

"Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège !"

"Je le regardai stupéfait :

"Comment, colonel, vous savez? . . ."

"Sa petite-fille se tourna vers moi :

"Eh ! oui, docteur. . . . C'est la grande nouvelle. . . . Le siège de Berlin est commencé."

"Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille. . . . Comment se serait-il douté de quelque chose?[32] Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de Triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome[33]

en robe de baby;[34] puis de grandes consoles[35] toutes raides, ornées de cuivres à trophées,[36] chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Saint-Hélène sous globe,[37] des miniatures représentant la même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots[38] et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante,[39] la ceinture haute, cette raideur engoncée[40] qui était la grâce[41] de 1806. . . . Brave colonel! c'est cette atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

"A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que,[42] depuis Sedan,[43] l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur[44] une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis. Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaiment près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils: "N'oublie jamais que tu es Français, lui disait-il. . . . Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop

loutre. . . ." Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir,[45] d'adorables prêchi-prêcha[46] sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant :

— " L'indemnité de guerre, et rien de plus. . . . A quoi bon leur prendre des provinces? . . . Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne? . . ."

Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

" Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas! . . . C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie[47] où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— Comprends-tu cela, petite? nous mangions du cheval!"

Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose. . . . De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot[48] l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse ; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides.[49] Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval[50] — il vit très bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.[51]

" Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là ? " demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

" Mauvaise tenue ![52] mauvaise tenue ! "

Il n'en fut pas autre chose ;[53] mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

" Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée :

— " C'est demain qu'ils entrent," me dit-elle.

La chambre du grand-père était-elle ouverte ? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement, nous parlions des Prussiens, nous ; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue[54] comme à Lutzen,[55] saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre. . . .

Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé[56] de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engagaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries,[57] la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte,[58] toute sa vieille défroque glorieuse[59] d'ancien cuirassier de Milhaud.[60] Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché.[61] Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand Lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges,[62] et personne pour aller au-devant de nos soldats.

Un moment il put croire qu'il s'était trompé. . . .

Mais non! là-bas, derrière l'Arc de Triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant. . . . Puis, peu à peu, les aiguilles[63] des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna[64] se mirent à battre, et sous l'Arc de l'Étoile, rhythmée[65] par le pas lourd des sections,[66] par le heurt des sabres, éclata la marche triomphale de Schubert![67] . . .

"Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible: "Aux armes! . . . aux armes! . . . les Prussiens." Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois, le colonel Jouve était bien[68] mort.

## VI.

# LA DERNIÈRE CLASSE.

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe[1] et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice.[2] Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches.[3] Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions,[4] les ordres de la commandature ;[5] et je pensai sans m'arrêter :

" Qu'est-ce qu'il y a encore ? "

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire[6] l'affiche, me cria :

— " Ne te dépêche pas tant, petit : tu y arriveras toujours assez tôt à ton école ! "

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut [7] tous ensemble en se bouchant [8] les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

"Un peu de silence !"

Je comptais sur tout ce train [9] pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là [10] tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer [11] sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

"Va vite à ta place, mon petit Franz ; nous allions commencer sans toi."

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin [12] et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords [13] qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

" Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine.[14] . . . Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français ! . . .

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! . . . Comme je m'en voulais[15] maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ![16] Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte[17] me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait. . . .

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse

règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait:

"Je ne te gronderai pas, mon petit Franz, tu dois être assez puni . . . voilà ce que c'est.[18] Tous les jours on se dit: Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive. . . . Ah! ç'a été[19] le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là[20] sont en droit de nous dire: Comment! Vous prétendiez être Français,[21] et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue! . . . Dans tout ça, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

"Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais[22] pour vous donner congé? . . ."

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide: qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. . . . Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui[23] non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner

tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs,[24] sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace.* Cela faisait comme[25] des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons*,[26] avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français. . . . Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

" Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? "

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école. . . . Pensez ! depuis quarante ans,[27] il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le

BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe. . . .

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus.[28] Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres. . . . M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

" Mes amis, dit-il, mes amis, je . . . je . . ."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

" VIVE LA FRANCE ! "

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

" C'est fini . . . allez-vous-en."

## VII.

# L'IMAGINATION DE M. JOYEUSE.

Tous les matins de l'année, à huit heures très précises, une maison neuve et presque inhabitée d'un quartier perdu[1] de Paris s'emplissait de cris, d'appels, de jolis rires sonnant clair dans le désert de l'escalier :[2]

" Père, n'oublie pas ma musique. . . .

— Père, ma laine à broder. . . .

— Père, rapporte-nous des petits pains. . . ."

Et la voix du père qui appelait d'en bas :

" Yaia,[3] descends-moi donc ma serviette.[4] . . .

— Allons, bon ! il a oublié sa serviette. . . ."

Et c'était un empressement joyeux du haut en bas de la maison, une course de tous ces minois brouillés de sommeil, de toutes ces chevelures ébouriffées que l'on rajustait en chemin, jusqu'au moment où, penchées sur la rampe, une demi-douzaine de jeunes filles adressaient leurs adieux sonores à un petit vieux monsieur, net et bien brossé, dont la face rougeaude, la silhouette étriquée, disparaissaient enfin dans la perspective tournante des marches. M. Joyeuse était parti pour son bureau. . . . Alors, toute cette échappée de volière[5] remontait vite au quatrième,[6] et la porte tirée, se groupait à une croisée ouverte pour regarder le père encore une fois. Le petit homme se retournait, des baisers s'échangeaient de loin, puis les fenêtres se fermaient ; la maison neuve et déserte redevenait tranquille, à part les écriteaux dansant leur folle sarabande au vent de la rue inachevée, comme mis en gaieté eux

aussi par toutes ces évolutions. Un moment après, le photographe du cinquième descendait suspendre à la porte sa vitrine d'exposition toujours la même, où l'on voyait le vieux monsieur en cravate blanche entouré de ses filles en groupes variés; il remontait à son tour, et le calme succédant tout à coup à ce petit tapage matinal laissait à supposer que "le père" et ses demoiselles étaient rentrés dans le cadre de photographies, où ils se tenaient souriants et immobiles jusqu'au soir.

De la rue Saint-Ferdinand chez Hemerlingue et fils,[7] ses patrons, M. Joyeuse avait bien trois quarts d'heure de route. Il marchait, la tête droite et raide, comme s'il avait craint de déranger le beau nœud de cravate attaché par ses filles, son chapeau posé par elles; et lorsque l'aînée, toujours inquiète et prudente, lui relevait au moment de sortir le collet de sa redingote pour éviter le maudit coup de vent du coin de la rue, même avec une température de serre chaude, M. Joyeuse ne le rabattait plus jusqu'au bureau.

Veuf depuis quelques années, ce brave homme n'existait que pour ses enfants, ne songeait qu'à elles, s'en allait dans la vie entouré de ces petites têtes blondes qui voletaient autour de lui confusément comme dans un tableau d'Assomption.[8] Tous ses désirs, tous ses projets se rapportaient à "ces demoiselles," y revenaient sans cesse, parfois après de grands circuits,[9] car M. Joyeuse — cela tenait sans doute à son cou très court, à sa petite taille où son sang bouillant ne faisait qu'un tour — était un homme de féconde, d'étonnante imagination. Les idées évoluaient chez lui avec la rapidité de pailles vides autour d'un crible. Au bureau, les chiffres le fixaient encore par leur maniement positif;[10] mais, dehors, son esprit prenait la revanche de ce métier inexorable. L'activité de la marche, l'habitude d'une route dont il connaissait les moindres incidents donnaient toute liberté à ses facultés imaginatives. Il inventait

alors des aventures extraordinaires, de quoi défrayer vingt romans-feuilletons.[11]

Si, par example, M. Joyeuse, en remontant le faubourg Saint-Honoré,[12] sur le trottoir de droite — il prenait toujours celui-là — apercevait une lourde charrette de blanchisseuse qui s'en allait au grand trot, conduite par une femme de campagne dont l'enfant se penchait un peu, juché sur un paquet de linge :

" L'enfant ! criait le bonhomme effrayé, prenez garde à l'enfant ! "

Sa voix se perdait dans le bruit des roues et son avertissement dans le secret de la providence.[13] La charrette passait. Il la suivait de l'œil un moment, puis se remettait en route ; mais le drame commencé dans son esprit continuait à s'y dérouler, avec mille péripéties. . . . L'enfant était tombé. . . . Les roues allaient lui passer dessus. . . . M. Joyeuse s'élançait, sauvait le petit être tout près de la mort ; seulement le timon l'atteignait lui-même en pleine poitrine et il tombait baigné dans son sang. Alors il se voyait porté chez le pharmacien au milieu de la foule amassée. On le mettait sur une civière, on le montait chez lui, puis tout à coup il entendait le cri déchirant de ses filles, de ses bien-aimées, en l'apercevant dans cet état. Et ce cri désespéré l'atteignait si bien au cœur,[14] il le percevait si distinctement, si profondément : " Papa, mon cher papa . . ." qu'il le poussait lui-même dans la rue, au grand étonnement des passants, d'une voix rauque qui le réveillait de son cauchemar inventif.

Cette imagination toujours en haleine donnait à M. Joyeuse une singulière physionomie, fiévreuse, ravagée,[15] contrastant avec son enveloppe correcte de petit bureaucrate.[16] Il vivait tant d'existences passionnées en un jour. La race est plus nombreuse qu'on ne croit de ces dormeurs éveillés[17] chez qui une destinée trop restreinte comprime

des forces inemployées, des facultés héroïques. Le rêve est la soupape [18] où tout cela s'évapore avec des bouillonnements terribles, une vapeur de fournaise [19] et des images flottantes aussitôt dissipées. De ces visions, les uns [20] sortent radieux, les autres affaissés, décontenancés, se retrouvant au terre-à-terre de tous les jours.[21] M. Joyeuse était de ceux-là, s'enlevant sans cesse à des hauteurs d'où l'on ne peut que redescendre un peu brisé par la rapidité du voyage.

Or, un matin que notre "Imaginaire" [22] avait quitté sa maison à l'heure et dans les circonstances habituelles, il commença au détour de la rue Saint-Ferdinand un de ses petits romans intimes. La fin de l'année toute proche, peut-être une baraque en planches que l'on clouait dans le chantier [23] voisin lui fit penser "étrennes . . . jour de l'an." Et tout de suite le mot de gratification [24] se planta dans son esprit comme le premier jalon d'une histoire étourdissante. Au mois de décembre tous les employés d'Hemerlingue touchaient des appointements doubles,[25] et vous savez que dans les petits ménages on base sur ces sortes d'aubaines mille projets ambitieux ou aimables, des cadeaux à faire, un meuble à remplacer, une petite somme gardée dans un tiroir pour l'imprévu.

C'est que M. Joyeuse n'était pas riche. Sa femme, une demoiselle de Saint-Armand,[26] tourmentée d'idées de grandeur et de mondanité,[27] avait mis ce petit intérieur d'employé sur un pied ruineux, et depuis trois ans qu'elle était morte et que Bonne Maman [28] menait la maison avec tant de sagesse, on n'avait pas encore pu faire d'économies, tellement le passé se trouvait lourd. Tout à coup le brave homme se figura que cette année la gratification allait être plus forte à cause du surcroît de travail qu'on avait eu pour l'emprunt tunisien.[29] Cet emprunt constituait une très belle affaire pour les patrons, trop belle même, car M. Joyeuse s'était permis de dire dans les bureaux que cette fois

" Hemerlingue et fils avaient tondu le Turc [30] un peu trop ras."

" Certainement, oui, la gratification sera doublée," pensait l'imaginaire tout en marchant ; et déjà il se voyait à un mois de là,[31] montant avec ses camarades, pour la visite du jour de l'an, le petit escalier qui conduisait chez Hemerlingue. Celui-ci leur annonçait la bonne nouvelle ; puis il retenait M. Joyeuse en particulier. Et voilà que ce patron si froid, d'habitude, enfermé dans sa graisse jaune comme dans un ballot de soie grège, devenait affectueux, paternel, communicatif. Il voulait savoir combien Joyeuse avait de filles.

" J'en ai trois . . . non, c'est-à-dire quatre, monsieur le baron. . . . Je confonds toujours. L'aînée est si raisonnable." [32]

Savoir aussi quel âge elles avaient ?

" Aline a vingt ans, monsieur le baron. C'est l'aînée. . . . Puis nous avons Élise qui prépare son examen de dix-huit ans. . . . Henriette qui en a quatorze, et Zaza ou Yaia qui n'a que douze ans."

Ce petit nom de Yaia amusait prodigieusement M. le baron, qui voulait connaître encore quelles étaient les ressources de cette intéressante famille.

" Mes appointements, monsieur le baron . . . pas autre chose. . . . J'avais un peu d'argent de côté, mais la maladie de ma pauvre femme, les études de ces demoiselles. . . .

— Ce que vous gagnez ne suffit pas, mon cher Joyeuse. . . . Je vous porte à mille francs par mois.

— Oh ! monsieur le baron, c'est trop. . . ."

Mais quoiqu'il eût dit cette dernière phrase tout haut, dans le dos d'un sergent de ville qui regarda passer d'un œil de méfiance ce petit homme gesticulant et hochant la tête, le pauvre imaginaire ne se réveilla pas. Il s'admira rentrant chez lui, annonçant la nouvelle à ses filles, les

conduisant le soir au théâtre, pour fêter cet heureux jour. Dieu ! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge, les demoiselles Joyeuse, quel bouquet de têtes vermeilles ! Et puis, le lendemain, voilà les deux aînées demandées en mariage par. . . . Impossible de savoir par qui, car M. Joyeuse venait de se retrouver subitement sous la voûte [33] de l'hôtel Hemerlingue, devant la porte battante [34] surmontée d'un " Caisse " en lettres d'or.

" Je serai donc toujours le même," se dit-il en riant un peu et passant sa main sur son front où la sueur perlait.

Mis en belle humeur par sa chimère, par le feu ronflant dans l'enfilade des bureaux parquetés, grillagés,[35] discrets [36] sous le jour froid du rez-de-chaussée, où l'on pouvait compter les pièces d'or sans s'éblouir les yeux, M. Joyeuse salua gaiement les autres employés, passa sa jaquette de travail et son bonnet de velours noir. Soudain, on siffla d'en haut ; et le caissier, appliquant son oreille au cornet,[37] entendit la voix grasse et gélatineuse d'Hemerlingue, le seul, le véritable Hemerlingue, — l'autre, le fils, était toujours absent, — qui demandait M. Joyeuse. Comment ! Est-ce que le rêve continuait ? . . . Il se sentit tout ému, prit le petit escalier intérieur qu'il montait tout à l'heure si gaillardement, et se trouva dans le cabinet du banquier, pièce étroite, très haute de plafond, meublée seulement de rideaux verts et d'énormes fauteuils de cuir proportionnés à l'effroyable capacité du chef de la maison. Il était là, assis à son pupitre dont son ventre l'empêchait de s'approcher, obèse, anhelant [38] et si jaune que sa face ronde au nez crochu, tête de hibou gras et malade, faisait comme [39] une lumière au fond de ce cabinet solennel et assombri. Un gros marchand maure moisi dans l'humidité de sa petite cour. Sous ses lourdes paupières soulevées péniblement, son regard brilla une seconde quand le comptable entra ; il lui fit signe de venir près de lui, et lentement, froidement,

coupant de repos ses phrases essoufflées, au lieu de: " M. Joyeuse, combien avez-vous de filles? " il dit ceci :

" Joyeuse, vous vous êtes permis de critiquer dans les bureaux nos dernières opérations sur la place de Tunis.[40] Inutile de vous défendre. Vos paroles m'ont été rapportées mot pour mot. Et comme je ne saurais[41] les admettre dans la bouche d'un de mes employés, je vous avertis qu'à dater de la fin de ce mois vous cessez de faire partie de la maison."

Un flot de sang monta à la figure du comptable, redescendit, revint encore, apportant chaque fois un sifflement confus dans ses oreilles, à son cerveau un tumulte de pensées et d'images.

Ses filles !

Qu'allaient-elles devenir ?[42]

Les places sont si rares à cette époque de l'année.

La misère lui apparut, et aussi la vision d'un malheureux tombant aux genoux d'Hemerlingue, le suppliant, le menaçant, lui sautant à la gorge dans un accès de rage désespérée. Toute cette agitation passa sur son visage comme un coup de vent qui ride un lac en y creusant toutes sortes de gouffres mobiles ; mais il resta muet, debout à la même place, et sur l'avis[43] du patron qu'il pouvait se retirer, descendit en chancelant reprendre sa tâche à la caisse.

Le soir, en rentrant rue Saint-Ferdinand,[44] M. Joyeuse ne parla de rien à ses filles. Il n'osa pas. L'idée d'assombrir cette gaieté rayonnante dont la vie de la maison était faite, d'embuer de grosses larmes ces jolis yeux clairs, lui parut insupportable. Avec cela craintif et faible, de ceux qui disent toujours : " Attendons à demain." Il attendit donc pour parler, d'abord que le mois de novembre fût fini, se berçant du vague espoir qu'Hemerlingue changerait d'avis, comme s'il ne connaissait pas cette volonté de mollusque flasque et tenace sur son lingot d'or. Puis quand, ses

appointements soldés, un autre comptable eut pris sa place devant le haut pupitre où il s'était tenu debout si longtemps, il espéra trouver promptement autre chose et réparer son malheur avant d'être obligé de l'avouer.

Tous les matins, il feignait de partir au bureau, se laissait équiper et conduire [45] comme à l'ordinaire, sa vaste serviette en cuir toute prête pour les nombreuses commissions du soir.

Oh ! les courses sous la pluie, sous le givre, les portes fermées, le patron qui est sorti ou qui a du monde, les paroles données et tout à coup reprises, les espoirs déçus, l'énervement [46] des longues attentes, les humiliations [47] réservées à tout homme qui demande de l'ouvrage, comme si c'était une honte d'en manquer, M. Joyeuse connut toutes ces tristesses et aussi les bonnes volontés qui se lassent, se découragent devant la persistance du guignon. Et vous pensez si le dur martyre de "l'homme qui cherche une place" fut décuplé par les mirages de son imagination, par ces chimères qui se levaient pour lui du pavé de Paris pendant qu'il l'arpentait en tous sens.

Il fut pendant tout un mois une de ces marionnettes lamentables, monologuant,[48] gesticulant sur les trottoirs, à qui chaque heurt de la foule arrache une exclamation somnambulante : "Je l'avais bien dit," [49] ou "gardez-vous d'en douter, Monsieur." [50] On passe, on rirait presque, mais on est saisi de pitié devant l'inconscience [51] de ces malheureux possédés d'une idée fixe, aveugles que le rêve conduit, tirés par une laisse invisible. Le terrible, c'est qu'après ces longues, cruelles journées d'inaction et de fatigue, quand M. Joyeuse revenait chez lui, il fallait qu'il jouât la comédie de l'homme rentrant du travail, qu'il racontât les événements du jour, ce qu'il avait entendu dire, les cancans de bureau [52] dont il entretenait de tout temps ces demoiselles.

## VIII.

# UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS.

M. Majesté, fabricant d'eau de Seltz[1] dans le Marais,[2] vient de faire un petit réveillon[3] chez des amis de la place Royale, et regagne son logis en fredonnant. . . . Deux heures sonnent à Saint-Paul.[4] "Comme il est tard !" se dit le brave homme, et il se dépêche ; mais le pavé glisse,[5] les rues sont noires, et puis dans ce diable de vieux quartier,[6] qui date du temps où les voitures étaient rares, il y a un tas de tournants, d'encoignures, de bornes[7] devant les portes à l'usage des cavaliers. Tout cela empêche d'aller vite, surtout quand on a déjà les jambes un peu lourdes, et les yeux embrouillés par les toasts[8] du réveillon. . . . Enfin M. Majesté arrive chez lui. Il s'arrête devant un grand portail[9] orné, où brille au clair de lune un écusson, doré de neuf, d'anciennes armoiries repeintes dont il a fait sa marque de fabrique :

HÔTEL CI-DEVANT DE NESMOND[10]

MAJESTÉ JEUNE

FABRICANT D'EAU DE SELTZ

Sur tous les siphons[11] de la fabrique, sur les bordereaux, les têtes de lettres, s'étalent ainsi et resplendissent les vieilles armes des Nesmond.

Après le portail, c'est la cour, une large cour aérée et claire, qui dans le jour en s'ouvrant fait de la lumière à toute la rue.[12] Au fond de la cour, une grande bâtisse très ancienne, des murailles noires, brodées, ouvragées,[13]

des balcons de fer arrondis, des balcons de pierre à pilastres, d'immenses fenêtres très hautes, surmontées de frontons, de chapiteaux qui s'élèvent aux derniers étages comme autant de petits toits dans le toit, et enfin sur le faîte, au milieu des ardoises, les lucarnes des mansardes, rondes, coquettes, encadrées de guirlandes comme des miroirs. Avec cela un grand perron de pierre, rongé et verdi par la pluie, une vigne maigre qui s'accroche aux murs, aussi noire, aussi tordue que la corde qui se balance là-haut à la poulie du grenier,[14] je ne sais quel grand air[15] de vétusté et de tristesse. . . . C'est l'ancien hôtel de Nesmond.

En plein jour, l'aspect de l'hôtel n'est pas le même. Les mots : *Caisse, Magasin, Entrée des ateliers* éclatent partout en or sur les vieilles murailles, les font vivre, les rajeunissent. Les camions des chemins de fer ébranlent le portail ; les commis s'avancent au perron la plume à l'oreille pour recevoir les marchandises. La cour est encombrée de caisses, de paniers, de paille, de toile d'emballage. On se sent bien dans une fabrique. . . . Mais avec la nuit, le grand silence,[16] cette lune d'hiver qui, dans le fouillis des toits compliqués, jette et entremêle des ombres, l'antique maison des Nesmond reprend ses allures seigneuriales. Les balcons sont en dentelle ;[17] la cour d'honneur[18] s'agrandit, et le vieil escalier, qu'éclairent des jours inégaux,[19] vous a des recoins de cathédrale,[20] avec des niches vides et des marches perdues[21] qui ressemblent à des autels.

Cette nuit-là surtout, M. Majesté trouve à sa maison un aspect singulièrement grandiose. En traversant la cour déserte, le bruit de ses pas l'impressionne. L'escalier lui paraît immense, surtout très lourd à monter. C'est le réveillon sans doute. . . . Arrivé au premier étage,[22] il s'arrête pour respirer, et s'approche d'une fenêtre. Ce que

c'est que d'habiter[23] une maison historique ! M. Majesté n'est pas poète, oh ! non ; et pourtant, en regardant cette belle cour aristocratique, où la lune étend une nappe de lumière bleue, ce vieux logis de grand seigneur qui a si bien l'air de dormir avec ses toits engourdis sous leur capuchon[24] de neige, il lui vient des idées de l'autre monde :

" Hein ? . . . tout de même,[25] si les Nesmond revenaient. . . ."

A ce moment, un grand coup de sonnette retentit. Le portail s'ouvre à deux battants,[26] si vite, si brusquement, que le réverbère s'éteint ; et pendant quelques minutes il se fait là-bas, dans l'ombre de la porte, un bruit confus de frôlements, de chuchotements. On se dispute, on se presse pour entrer. Voici des valets, beaucoup de valets, des carrosses tout en glaces miroitant au clair de lune, des chaises à porteurs balancées entre deux torches qui s'avivent au courant d'air du portail. En rien de temps, la cour est encombrée. Mais au pied du perron, la confusion cesse. Des gens descendent des voitures, se saluent, entrent en causant comme s'ils connaissaient la maison. Il y a là, sur ce perron, un froissement de soie, un cliquetis d'épées. Rien que des chevelures blanches, alourdies et mates de poudre ; rien que des petites voix claires, un peu tremblantes, des petits rires sans timbre,[27] des pas légers. Tous ces gens ont l'air d'être vieux, vieux. Ce sont des yeux effacés, des bijoux endormis, d'anciennes soies brochées, adoucies de nuances changeantes, que la lumière des torches fait briller d'un éclat doux ; et sur tout cela flotte un petit nuage de poudre, qui monte des cheveux échafaudés,[28] roulés en boucles à chacune de ces jolies révérences, un peu guindées par les épées et les grands paniers.[29] . . . Bientôt toute la maison a l'air d'être hantée. Les torches brillent de fenêtre en fenêtre, montent et descendent dans le tournoiement des escaliers, jusqu'aux

lucarnes des mansardes qui ont leur étincelle de fête et de vie. Tout l'hôtel de Nesmond s'illumine, comme si un grand coup de soleil couchant avait allumé ses vitres.

"Ah! mon Dieu! ils vont mettre le feu![30] . . ." se dit M. Majesté. Et, revenu de sa stupeur, il tâche de secouer l'engourdissement de ses jambes et descend vite dans la cour, où les laquais viennent d'allumer un grand feu clair. M. Majesté s'approche; il leur parle. Les laquais ne lui répondent pas, et continuent de causer tout bas entre eux, sans que la moindre vapeur s'échappe de leurs lèvres dans l'ombre glaciale de la nuit. M. Majesté n'est pas content, cependant une chose le rassure, c'est que ce grand feu qui flambe si haut et si droit est un feu singulier, une flamme sans chaleur, qui brille et ne brûle pas. Tranquillisé de ce côté, le bonhomme franchit le perron et entre dans ses magasins.

Ces magasins du rez-de-chaussée devaient faire autrefois de beaux salons de réception. Des parcelles d'or terni brillent encore à tous les angles. Des peintures mythologiques tournent au plafond,[31] entourent les glaces, flottent au-dessus des portes dans des teintes vagues, un peu ternes, comme le souvenir des années écoulées. Malheureusement il n'y a plus de rideaux, plus de meubles. Rien que des paniers,[32] de grandes caisses pleines de siphons à têtes d'étain, et les branches desséchées d'un vieux lilas qui montent toutes noires derrière les vitres. M. Majesté, en entrant, trouve son magasin plein de lumière et de monde. Il salue, mais personne ne fait attention à lui. Les femmes aux bras de leurs cavaliers continuent à minauder cérémonieusement sous leurs pelisses[33] de satin. On se promène, on cause, on se disperse. Vraiment tous ces vieux marquis ont l'air d'être chez eux. Devant un trumeau peint, une petite ombre s'arrête, toute tremblante: "Dire que c'est moi, et que me voilà!"[34] et elle regarde en souriant une

Diane qui se dresse dans la boiserie, — mince et rose, avec un croissant au front.[35]

" Nesmond, viens donc voir tes armes ! " et tout le monde rit en regardant le blason des Nesmond qui s'étale sur une toile d'emballage, avec le nom de Majesté au-dessous.

" Ah ! ah ! ah ! . . . Majesté ! . . . Il y en a donc encore des Majestés[36] en France ? "

Et ce sont des gaietés sans fin, de petits rires à son de flûte, des doigts en l'air, des bouches qui minaudent. . . .

Tout à coup quelqu'un crie :

" Du champagne ![37] du champagne !

— Mais non ! . . .

— Mais si ! . . . si, c'est du champagne. . . . Allons, comtesse, vite un petit réveillon."

C'est de l'eau de Seltz de M. Majesté qu'ils ont prise pour du champagne. On le trouve bien un peu éventé ;[38] mais bah ! on le boit tout de même, et comme ces pauvres petites ombres n'ont pas la tête bien solide, peu à peu cette mousse d'eau de Seltz les anime, les excite, leur donne envie de danser. Des menuets s'organisent. Quatre fins violons que Nesmond a fait venir commencent un air de Rameau,[39] tout en triolets, menu et mélancolique dans sa vivacité. Il faut voir toutes ces jolies vieilles tourner lentement, saluer en mesure d'un air grave. Leurs atours en sont rajeunis, et aussi les gilets d'or, les habits brochés, les souliers à boucles de diamants. Les panneaux eux-mêmes semblent revivre en entendant ces anciens airs. La vieille glace, enfermée dans le mur depuis deux cents ans, les reconnaît aussi et tout éraflée, noircie aux angles, elle s'allume doucement et renvoie aux danseurs leur image, un peu effacée, comme attendrie d'un regret. Au milieu de toutes ces élégances, M. Majesté se sent gêné. Il s'est blotti derrière une caisse et regarde. . . .

Petit à petit cependant le jour arrive. Par les portes vitrées du magasin, on voit la cour blanchir, puis le haut des fenêtres, puis tout un côté du salon. A mesure que la lumière vient, les figures s'effacent, se confondent. Bientôt M. Majesté ne voit plus que deux petits violons attardés dans un coin, et que le jour évapore en les touchant. Dans la cour, il aperçoit encore, mais si vague, la forme d'une chaise à porteurs, une tête poudrée semée d'émeraudes, les dernières étincelles d'une torche que les laquais ont jetée sur le pavé, et qui se mêlent avec le feu des roues[40] d'une voiture de roulage entrant à grand bruit par le portail ouvert. . . .

## IX.

# LES PETITS PÂTÉS.

### I.

Ce matin-là, qui était un dimanche, le pâtissier Sureau de la rue Turenne[1] appela son mitron,[2] et lui dit :

" Voilà les petits pâtés de M. Bonnicar . . . va les porter et reviens vite. . . . Il paraît que les Versaillais[3] sont entrés dans Paris."

Le petit, qui n'entendait rien à la politique, mit les pâtés tout chauds dans sa tourtière,[4] la tourtière dans une serviette blanche et le tout d'aplomb sur sa barrette, partit au galop pour l'île Saint-Louis,[5] où logeait M. Bonnicar. La matinée était magnifique, un de ces grands soleils de mai qui emplissent les fruiteries de bottes de lilas et de cerises en bouquets. Malgré la fusillade lointaine et les appels des clairons au coin des rues, tout ce vieux quartier du Marais gardait sa physionomie paisible. Il y avait du dimanche dans l'air, des rondes d'enfants au fond des cours, de grandes filles jouant au volant devant les portes, et cette petite silhouette blanche,[6] qui trottait au milieu de la chaussée déserte dans un bon parfum de pâte chaude, achevait de donner à ce matin de bataille quelque chose de naïf et d'endimanché.[7] Toute l'animation du quartier semblait s'être répandue dans la rue de Rivoli.[8] On traînait des canons, on travaillait aux barricades ; des groupes à chaque pas, des gardes nationaux qui s'affairaient. Mais le petit pâtissier ne perdit pas la tête. Ces enfants-là sont si habitués à marcher parmi les foules et le brouhaha de la

rue ! C'est aux jours de fête et de train, dans l'encombrement des premiers de l'an,[9] des dimanches gras,[10] qu'ils ont le plus à courir ; aussi les révolutions ne les étonnent guère.

Il y avait plaisir vraiment à voir la petite barrette blanche se faufiler[11] au milieu des képis[12] et des baïonnettes, évitant les chocs, balancée gentiment, tantôt très vite, tantôt avec une lenteur forcée où l'on sentait encore la grande envie de courir. Qu'est-ce que cela lui faisait à lui, la bataille ![13] L'essentiel était d'arriver chez les Bonnicar[14] pour le coup de midi, et d'emporter bien vite le petit pourboire qui l'attendait sur la tablette de l'antichambre.

Tout à coup il se fit dans la foule une poussée terrible ; et des pupilles de la République[15] défilèrent au pas de course, en chantant. C'étaient des gamins de douze à quinze ans, affublés de chassepots,[16] de ceintures rouges, de grandes bottes, aussi fiers d'être déguisés en soldats que quand ils courent, les mardis gras, avec des bonnets en papier et un lambeau d'ombrelle rose grotesque dans la boue du boulevard. Cette fois, au milieu de la bousculade, le petit pâtissier eut beaucoup de peine à garder son équilibre ; mais sa tourtière et lui avaient fait tant de glissades sur la glace, tant de parties de marelle en plein trottoir, que les petits pâtés en furent quittes pour la peur.[17] Malheureusement cet entrain, ces chants, ces ceintures rouges, l'admiration, la curiosité, donnèrent au mitron l'envie de faire un bout de route[18] en si belle compagnie ; et dépassant sans s'en apercevoir l'Hôtel de ville[19] et les ponts de l'île Saint-Louis, il se trouva emporté je ne sais où, dans la poussière et le vent de cette course folle.

2.

Depuis au moins vingt-cinq ans, c'était l'usage chez les Bonnicar de manger des petits pâtés le dimanche. A midi très précis, quand toute la famille — petits et grands — était

réunie dans le salon, un coup de sonnette vif et gai faisait dire à tout le monde :

"Ah ! . . . voilà le pâtissier."

Alors avec un grand remuement de chaises, un froufrou d'endimanchement,[20] une expansion [21] d'enfants rieurs devant la table mise, tous ces bourgeois heureux s'installaient autour des petits pâtés symétriquement empilés sur le réchaud d'argent.

Ce jour-là la sonnette resta muette. Scandalisé, M. Bonnicar regardait sa pendule, une vieille pendule surmontée d'un héron [22] empaillé, et qui n'avait jamais de la vie avancé ni retardé. Les enfants bâillaient aux vitres, guettant le coin de rue où le mitron tournait d'ordinaire. Les conversations languissaient ; et la faim, que midi creuse de ses douze coups répétés,[23] faisait paraître la salle à manger bien grande, bien triste, malgré l'antique argenterie luisante sur la nappe damassée, et les serviettes pliées tout autour en petits cornets raides et blancs.

Plusieurs fois déjà la vieille bonne était venue parler à l'oreille de son maître . . . rôti brûlé . . . petits pois trop cuits. . . . Mais M. Bonnicar s'entêtait à ne pas se mettre à table sans les petits pâtés ; et, furieux contre Sureau, il résolut d'aller voir lui-même ce que signifiait un retard aussi inouï. Comme il sortait, en brandissant sa canne, très en colère, des voisins l'avertirent :

"Prenez garde, M. Bonnicar . . . on dit que les Versaillais sont entrés dans Paris."

Il ne voulut rien entendre, pas même la fusillade qui s'en venait de Neuilly [24] à fleur d'eau,[25] pas même le canon d'alarme de l'Hôtel de ville secouant toutes les vitres du quartier.

"Oh ! ce Sureau . . . ce Sureau ! . . ."

Et dans l'animation de la course il parlait seul, se voyait déjà là-bas au milieu de la boutique, frappant les dalles

avec sa canne, faisant trembler les glaces de la vitrine et les assiettes de babas. La barricade du pont Louis-Philippe[26] coupa sa colère en deux. Il y avait là quelques fédérés[27] à mine féroce, vautrés au soleil sur le sol dépavé.

"Où allez-vous, citoyen?"

Le citoyen s'expliqua; mais l'histoire des petits pâtés parut suspecte, d'autant que M. Bonnicar avait sa belle redingote des dimanches, des lunettes d'or, toute la tournure d'un vieux réactionnaire.[28]

"C'est un mouchard, dirent les fédérés, il faut l'envoyer à Rigault.[29]

Sur quoi, quatre hommes de bonne volonté, qui n'étaient pas fâchés de quitter la barricade, poussèrent devant eux à coups de crosse le pauvre homme exaspéré.

Je ne sais pas comment ils firent leur compte,[30] mais une demi-heure après, ils étaient tous raflés par la ligne[31] et s'en allaient rejoindre une longue colonne de prisonniers prête à se mettre en marche pour Versailles. M. Bonnicar protestait de plus en plus, levait sa canne, racontait son histoire pour la centième fois. Par malheur cette invention de petits pâtés paraissait si absurde, si incroyable au milieu de ce grand bouleversement, que les officiers ne faisaient qu'en rire.

"C'est bon, c'est bon, mon vieux. . . . Vous vous expliquerez à Versailles."

Et par les Champs-Élysées,[32] encore tout blancs de la fumée des coups de feu, la colonne s'ébranla entre deux files de chasseurs.

3.

Les prisonniers marchaient cinq par cinq, en rangs pressés et compactes. Pour empêcher le convoi de s'éparpiller, on les obligeait à se donner le bras;[33] et le long troupeau humain faisait en piétinant dans la poussière de la route comme le bruit d'une grande pluie d'orage.

Le malheureux Bonnicar croyait rêver. Suant, soufflant, ahuri de peur et de fatigue, il se traînait à la queue de la colonne entre deux vieilles sorcières qui sentaient le pétrole[34] et l'eau-de-vie ; et d'entendre ces mots de : "Pâtissier, petits pâtés" qui revenaient toujours dans ses imprécations, on pensait autour de lui qu'il était devenu fou.

Le fait est que le pauvre homme n'avait plus sa tête. Aux montées, aux descentes, quand les rangs du convoi se desserraient un peu, est-ce qu'il ne se figurait pas voir, là-bas, dans la poussière qui remplissait les vides, la veste blanche et la barette du petit garçon de chez Sureau? Et cela dix fois dans la route ! Ce petit éclair blanc[35] passait devant ses yeux comme pour le narguer,[36] puis disparaissait au milieu de cette houle d'uniformes, de blouses, de haillons.

Enfin, au jour tombant, on arriva dans Versailles ;[37] et quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débraillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat.[38] On disait :

"C'est Félix Pyat. . . . Non ! c'est Delescluze."[39]

Les chasseurs de l'escorte eurent beaucoup de peine à l'amener sain et sauf jusqu'à la cour de l'Orangerie.[40] Là seulement le pauvre troupeau put se disperser, s'allonger sur le sol, reprendre haleine. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui juraient, d'autres qui toussaient, d'autres qui pleuraient ; Bonnicar lui, ne dormait pas, ne pleurait pas. Assis au bord d'un perron, la tête dans ses mains, aux trois quarts mort de faim, de honte, de fatigue, il revoyait en esprit cette malheureuse journée, son départ de là-bas, ses convives inquiets, ce couvert mis[41] jusqu'au soir et qui devait l'attendre encore, puis l'humiliation, les injures, les coups de crosse, tout cela pour un pâtissier inexact.[42]

"Monsieur Bonnicar, voilà vos petits pâtés ! . . ." dit tout à coup une voix près de lui ; et le bon homme en

levant la tête fut bien étonné de voir le petit garçon de chez Sureau, qui s'était fait pincer avec les pupilles de la République, découvrir et lui présenter la tourtière cachée sous son tablier blanc. C'est ainsi que, malgré l'émeute et l'emprisonnement, ce dimanche-là comme les autres, M. Bonnicar mangea des petits pâtés.

X.

# ANDRÉ GILL.

## LE GRAND CARICATURISTE, ANDRÉ GILL.

J'ai rencontré André Gill[1] au bon moment, à l'heure fraîche des amitiés de jeunesse, quand la terre encore molle s'ouvre à toute semence, pour des moissons de tendresse et d'admiration. J'avais vingt-trois ans, lui guère davantage. J'étais campagnard à l'époque, campagnard de banlieue, hirsute,[2] velu, chevelu, botté comme un tzigane,[3] coiffé comme un tyrolien,[4] logeant entre Clamart[5] et Meudon, à la porte du bois. Nous vivions là quatre ou cinq dans des *payotes*.[6] Charles Bataille,[7] Jean Duboys, Paul Arène, qui encore? On s'était réuni pour travailler, et l'on travaillait surtout à courir les routes forestières cherchant des rimes fraîches et des champignons à gros pied.

Entre temps, une bordée sur Paris, toute la bande. Chaque fois la nuit nous surprenait, après l'heure des trains et des carrioles, attardés aux lumières des terrasses avant de nous lancer bras dessus bras dessous et chantant des airs de Provence, dans le noir des mauvais chemins. On faisait[8] tous les cafés des poètes; et le pèlerinage finissait régulièrement au petit estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche d'alliance[9] de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait[10] au quartier latin.[11] C'est à Bobino que j'ai fait la connaissance d'André Gill.

Il déclamait debout sur une table, robuste et beau, les cheveux dans le gaz, au milieu d'un cercle de chopes. Sa voix de faubourg, un peu lourde, laissait tomber la rime et

déhanchait[12] la phrase qu'il dessinait d'un coup de pouce, en rapin. Après des vers de lui, délicats et spirituels, il dit de la prose de moi, une fantaisie parue la veille dans un journal et qu'il avait apprise. On est sensible à ces choses, quand on débute, et de cette soirée on fut amis. D'abord de très près, puis avec des intermittences de rencontres, de grands espaces de silence, mais non d'oubli.

Les années filèrent, nous entraînant loin du carrefour où nos vies s'étaient mêlées. La mienne après bien des cahots avait marché droit à son but sur des rails solides ; la sienne continuait à s'égailler, à hue, à dia,[13] brûlée à tous les becs de gaz, acclamée sur les tables de café dont il ne sut jamais descendre. Il venait rarement chez moi, malgré mes instances et le plaisir qu'on avait à le voir. En face d'une femme distinguée, je le sentais mal à l'aise, gênée par la pensée de sa vie et de ses habitudes ; on avait beau l'encourager ; sa verve ne dégelait pas, il restait timide, trop poli, ne savait ni entrer ni s'en aller, mangeait loin de la table, et souffrait d'ignorer, car il avait en lui un singulier mélange de populacerie[14] et de raffinement, de sang rouge et de sang bleu.

Je l'aimais mieux rue d'Enfer,[15] dans le délabrement de son vaste atelier meublé de deux chevalets et d'un trapèze.[16] On était sûr de trouver là un ramas de pauvres hères, des misères recueillies, de ces "âmes de poche,"[17] comme il y en a dans Tourguéneff[18] et dont les loques résignées fumaient silencieusement autour du poële. Tout en causant, Gill travaillait, ébauchait des toiles énormes pour des cadres géants que son rêve dépassait encore. Blasé sur ses succès de dessin et las de l'éternelle grimace des caricatures, il avait l'ambition d'être un grand peintre, marquait sa place très haut, entre Vollon[19] et Courbet.

Se trompait-il ? . . . Je n'entends rien à la peinture et ne l'aime guère, — tant d'autres s'y connaissent et se pâment

devant, par profession ! — mais il me semble qu'André Gill avait, ainsi que Doré,[20] la palette noire des crayonneurs.[21] Son œil pris et comme hypnotisé[22] par la ligne restait fermé à la couleur. En tout cas, les quelques essais littéraires qu'il nous a laissés, pages exquises, chaudes de vérité et de bonté, prouvent que le caricaturiste, tendre comme tous les grands railleurs, était un poète et un écrivain.

Les dernières fois que je le vis, il me semblait triste et las, rebuté par la misère qu'il cachait fièrement. Tout à coup j'appris qu'il était à Charenton,[23] bouclé.[24] Ceux qui vivaient plus près de lui ne s'étonnèrent pas, m'a-t-on dit. Pour moi ce fut une stupeur et une épouvante. Gill était le troisième de notre petite bande que la folie me prenait : Charles Bataille, Jean Duboys morts aux aliénés, presque sous mes yeux. Le courage me manqua pour aller voir celui-là. Je me raisonnais, je m'enchaînais par des rendez-vous que je manquais tous, obsédé par l'idée fixe du mal qui frappait autour de moi.

Un jour, en sortant, je heurte sur le palier quelqu'un sonnant à ma porte :

" Tiens ! . . . Gill ! . . ."

Gill, maigri, des cheveux blancs, mais toujours beau, toujours son cordial sourire de grand enfant sensuel et bon.

" Je sors de Charenton. . . . Je suis guéri. . . ."

Et l'on descendait au Luxembourg.[25] Comme il n'y avait plus de Bobino, on s'assit dans un petit café désert au milieu du jardin, à peu près à la place où l'on s'était connu. Il ne m'en voulait pas de n'être pas allé le voir. " Bah ! . . . pour les visites qu'on me faisait ! . . . J'étais une curiosité, une chronique[26] . . . un but de promenade et de friture[27] au bord de l'eau. . . ."

Puis il me parla de la maison de fous, très sensé, très calme, un peu trop convaincu seulement qu'il n'y avait pas un malade à Charenton, rien que des victimes. " On n'a

pas idée des crimes qui se commettent dans cette boîte. . . . Un beau livre à écrire. . . . Si vous voulez, je vous donnerai des notes. . . ." Et pendant une minute, la fixité de cet œil vert, sans pupille, m'inquièta. Passant ensuite au motif qui l'amenait chez moi, il me demanda un titre pour un volume de souvenirs qu'il allait publier. Je lui donnai son titre et lui promis les quelque lignes d'en-tête dont il croyait avoir besoin. Là-dessus nous nous séparions, sans phrases, sur une poignée de main qui ne mentait pas.

"A bientôt, Gill?

— Parbleu!"

Trois jours après, on le ramassait sur une route de campagne, jeté en travers d'un tas de pierres, l'épouvante dans les yeux, la bouche ouverte, le front vide, fou, refou,[28] jusqu'à la mort cette fois.

## XI.

# LA BELLE-NIVERNAISE.

### I. UN COUP DE TÊTE.

La rue des Enfants-Rouges, au quartier du Temple.[1]

Une ligne étroite comme un égout, des ruisseaux stagnants, des flaques de boue noire, des odeurs de moisi et d'eau sale sortant des allées béantes.

De chaque côté, des maisons très hautes, avec des fenêtres de casernes, des vitres troubles, sans rideaux, des maisons de journaliers, d'ouvriers en chambre, des hôtels de maçons et des garnis à la nuit.

Au rez-de-chaussée, des boutiques. Beaucoup de charcutiers, de marchands de vin ; des marchands de marrons ; des boulangeries de gros pain,[2] une boucherie de viandes violettes et jaunes.[3]

Pas d'équipages dans la rue, de falbalas,[4] ni de flaneurs sur les trottoirs, — mais des marchands de quatre saisons criant le rebut des Halles,[5] et une bousculade d'ouvriers sortant des fabriques, la blouse roulée sous le bras.

C'est le huit du mois, le jour où les pauvres payent leur terme, où les propriétaires, las d'attendre, mettent la misère à la porte.

C'est le jour où l'on voit passer dans des carrioles des déménagements de lits de fer et de tables boiteuses, entassés les pieds en l'air, avec les matelas éventrés et la batterie de cuisine.

Et pas même une botte de paille pour emballer tous ces pauvres meubles estropiés, douloureux, las de dégrin-

goler les escaliers crasseux et de rouler des greniers aux caves !

La nuit tombe.

Un à un les becs de gaz s'allument, reflétés dans les ruisseaux et dans les devantures de boutiques.

Le brouillard est froid.

Les passants se hâtent.

Adossé au comptoir d'un marchand de vin, dans une bonne salle bien chauffée, le père Louveau trinque avec un menuisier de La Villette.[6]

Son énorme figure de marinier honnête, toute rougeaude et couturée, s'épanouit dans un large rire qui secoue ses boucles d'oreilles.

— Affaire conclue, père Dubac, vous m'achetez mon chargement de bois au prix que j'ai dit.

— Topez là.[7]

— A votre santé !

— A la vôtre !

On choque les verres, et le père Louveau boit, la tête renversée, les yeux mi-clos, claquant la langue, pour déguster son vin blanc.

Que voulez-vous ![8] personne n'est parfait, et le faible du père Louveau, c'est le vin blanc. Ce n'est pas que ce soit un ivrogne. — Dieu non ! — La ménagère, qui est une femme de tête, ne tolérerait pas la ribote ; mais quand on vit comme le marinier, les pieds dans l'eau, le crâne au soleil, il faut bien avaler un verre de temps en temps.

Et le père Louveau, de plus en plus gai, sourit au comptoir de zinc qu'il aperçoit au travers d'un brouillard et qui le fait songer à la pile d'écus neufs qu'il empochera demain en livrant son bois.

Une dernière poignée de main ; un dernier petit verre, et l'on se sépare.

— A demain, sans faute ?

— Comptez sur moi.

Pour sûr il ne manquera pas le rendez-vous, le père Louveau. Le marché est trop beau, il a été trop rondement mené pour qu'on traînât.

Et le joyeux marinier descend vers la Seine, roulant les épaules, bousculant les couples, avec la joie débordante d'un écolier qui rapporte un bon point [9] dans sa poche.

Qu'est-ce qu'elle dira la mère Louveau, — la femme de tête,[10] — quand elle saura que son homme a vendu le bois du premier coup, et que l'affaire est bonne ?

Encore un ou deux marchés comme celui-là, et on pourra se payer un bateau neuf, planter là la *Belle-Nivernaise* qui commence à faire par trop d'eau.[11]

Ce n'est pas un reproche, car c'était un fier bateau dans sa jeunesse; seulement voilà, tout pourrit, tout vieillit, et le père Louveau, lui-même, sent bien qu'il n'est plus aussi ingambe que dans le temps où il était " petit derrière " sur les flotteurs de la Marne.[12]

Mais qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Les commères s'assemblent devant une porte ; on s'arrête, on cause et le gardien de la paix,[13] debout au milieu du groupe, écrit sur son calepin.

Le marinier traverse la chaussée par curiosité, pour faire comme tout le monde.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Quelque chien écrasé, quelque voiture accrochée, un ivrogne tombé dans le ruisseau, rien d'intéressant. . . .

Non ! c'est un petit enfant assis sur une chaise de bois, les cheveux ébouriffés, les joues pleines de confitures, qui se frotte les yeux avec les poings.

Il pleure.

Les larmes en coulant ont tracé des dessins bizarres sur sa pauvre mine mal débarbouillée.

Imperturbable et digne comme s'il interrogeait un prévenu, l'agent questionne le marmot et prend des notes.

— Comment t'appelles-tu ?

— Totor.[14]

— Victor quoi ?

Pas de réponse.

Le mioche pleure plus fort et crie :

— Maman ! maman !

Alors une femme qui passait, une femme du peuple, très laide, très sale, traînant deux enfants après elle, sortit du groupe et dit au gardien :

— Laissez-moi faire.

Elle s'agenouilla, moucha le petit, lui essuya les yeux, embrassa ses joues poissées.

— Comment s'appelle ta maman, mon chéri ?

Il ne savait pas.

Le sergent de ville s'adressa aux voisins :

— Voyons, vous, le concierge, vous devez connaître ces gens-là ?

On[15] n'avait jamais su leur nom.

Il passait tant de locataires[16] dans la maison !

Tout ce qu'on pouvait dire, c'est qu'ils habitaient là depuis un mois ; qu'ils n'avaient jamais payé un sou ; que le propriétaire venait de les chasser, et que c'était un fameux débarras.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Rien du tout.

Le père et la mère passaient leur journée à boire et leur soirée à se battre.

Ils ne s'entendaient que pour rosser leurs enfants, deux garçons qui mendiaient dans la rue et volaient aux étalages.

Une jolie famille, comme vous voyez.

— Croyez-vous qu'ils viendront chercher leur enfant ?

— Sûrement non !

Ils avaient profité du déménagement pour le perdre.

Ce n'était pas la première fois que cette chose-là arrivait, les jours du terme.[17]

Alors l'agent demanda :

— Personne n'a donc vu les parents s'en aller ?

Ils étaient partis depuis le matin, le mari poussant la charrette, la femme un paquet dans son tablier, les deux garçons les mains dans leur poches.

Et maintenant, rattrape-les.

Les passants se récriaient indignés,[18] puis continuaient leur chemin.

Il était là depuis midi, le malheureux mioche !

Sa mère l'avait assis sur une chaise et lui avait dit :

— Sois sage.[19]

Depuis, il attendait.

Comme il criait la faim, la fruitière d'en face lui avait donné une tartine de confiture.

Mais la tartine était finie depuis longtemps, et le marmot avait recommencé à pleurer.

Il mourait de peur, le pauvre innocent ! Peur des chiens qui rôdaient autour de lui ; peur de la nuit qui venait ; peur des inconnus qui lui parlaient, et son petit cœur battait à grands coups dans sa poitrine, comme celui d'un oiseau qui va mourir.

Autour de lui le rassemblement grandissait, et l'agent ennuyé l'avait pris par la main pour le conduire au poste.

— Voyons, personne ne le réclame ?

— Un instant !

Tout le monde se retourna.

Et l'on vit une bonne grosse figure rougeaude qui souriait bêtement jusqu'aux oreilles chargées d'anneaux en cuivre.[20]

— Un instant ! si personne n'en veut, je le prends, moi.

Et comme la foule poussait des exclamations :

— A la bonne heure !

— C'est bien ce que vous faites là.

— Vous êtes un brave homme.

Le père Louveau, très allumé [21] par le vin blanc, le succès de son marché et l'approbation générale, se posa les bras croisés au milieu du cercle.

— Eh bien ! quoi ? c'est tout simple.

Puis les curieux l'accompagnèrent chez le commissaire de police, sans laisser refroidir son enthousiasme.

Là, selon l'usage en pareil cas, on lui fit subir un interrogatoire.

— Votre nom ?

— François Louveau, monsieur le commissaire, un homme marié, et bien marié, j'ose le dire, avec une femme de tête. Et c'est une chance [22] pour moi, monsieur le commissaire, parce que je ne suis pas très fort, pas très fort, hé ! hé ! voyez-vous. Je ne suis pas un aigle. " François n'est pas un aigle," comme dit ma femme.

Il n'avait jamais été si éloquent.

Il se sentait la langue déliée, l'assurance d'un homme qui vient de faire un bon marché et qui a bu une bouteille de vin blanc.

— Votre profession ?

— Marinier, monsieur le commissaire, patron de la *Belle-Nivernaise*, un rude bateau, monté par un équipage un peu chouette.[23] Ah ! ah ! fameux, mon équipage ! . . . Demandez plutôt aux éclusiers depuis le pont Marie jusqu'à Clamecy.[24] . . . Connaissez-vous ça, Clamecy, monsieur le commissaire ?

Les gens souriaient autour de lui, le père Louveau continua, bredouillant, avalant les syllabes.

— Un joli endroit, Clamecy, allez ! Boisé du haut en bas du beau bois, du bois ouvrable ; tous les menuisiers savent

ça. . . . C'est là que j'achète mes coupes.[25] Hé ! hé ! je suis renommé pour mes coupes. J'ai le coup d'œil, quoi ! Ce n'est pas que je sois fort ; — bien sûr je ne suis pas un aigle, comme dit ma femme ; — mais enfin, j'ai le coup d'œil. . . . Ainsi, tenez,[26] je prends un arbre, gros comme vous, — sauf votre respect, monsieur le commissaire, — je l'entoure avec une corde, comme ça . . ."

Il avait empoigné l'agent, et il l'entortillait avec une ficelle qu'il venait de tirer de sa poche.

L'agent se débattait.

— Laissez-moi donc tranquille.

— Mais si.[27] . . . Mais si. . . . C'est pour faire voir à monsieur le commissaire. . . . Je l'entortille comme ça, et puis, quand j'ai la mesure, je multiplie . . . je multiplie. . . . Je ne me rappelle plus par quoi je multiplie. . . . C'est ma femme qui sait le calcul. Une forte tête,[28] ma femme."

La galerie s'amusait énormément, et M. le commissaire lui-même daignait sourire derrière sa table.

Quand la gaieté fut un peu calmée, il demanda :

— Que ferez-vous de cet enfant-là ?

— Pas un rentier, pour sûr. Il n'y a jamais eu de rentier dans la famille. Mais un marinier, un brave garçon de marinier, comme les autres.

— Vous avez des enfants ?

— Si j'en ai ![29] Une qui marche, un qui tette et un qui vient. Pas trop mal, n'est-ce pas pour un homme qui n'est pas un aigle ? Avec celui-là ça fera quatre ; mais bah ! quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. On se tasse un peu. On serre sa ceinture,[30] et on tâche de vendre son bois plus cher."

Et ses boucles d'oreilles remuaient, secouées par son gros rire, tandis qu'il promenait un regard satisfait sur les assistants.

On poussa devant lui un gros livre.

Comme il ne savait pas écrire, il fit une croix, au bas de la page.

Puis le commissaire lui remit l'enfant trouvé.

— Emmenez le petit, François Louveau, et élevez-le bien. Si j'apprends quelque chose à son sujet, je vous tiendrai au courant.[31] Mais il n'est pas probable que ses parents le réclament jamais. Quant à vous, vous m'avez l'air d'un brave homme,[32] et j'ai confiance en vous. Obéissez toujours à votre femme. Et au revoir ! Ne buvez pas trop de vin blanc."

La nuit noire, le brouillard froid, la presse indifférente des gens qui se hâtent de rentrer chez eux, tout cela est fait pour dégriser vivement un pauvre homme.

A peine dans la rue, seul avec son papier timbré[33] en poche et son protégé par la main, le marinier sentit tout d'un coup tomber son enthousiasme ; et l'énormité de son action lui apparut.

Il serait donc toujours le même ?

Un niais ? Un glorieux ?

Il ne pouvait point passer son chemin comme les autres, sans se mêler de ce qui ne le regardait pas ?

Il voyait d'ici la colère de la mère Louveau.

Quel accueil, bonnes gens, quel accueil !

C'est terrible une femme de tête[34] pour un pauvre homme qui a le cœur sur la main.[35]

Jamais il n'oserait rentrer chez lui.

Il n'osait pas non plus retourner chez le commissaire.

Que faire ? Que faire ?

Ils cheminaient dans le brouillard.

Louveau gesticulait, parlait seul, préparait un discours.

Victor traînait ses souliers dans la crotte.

Il se faisait tirer comme un boulet.[36]

Il n'en pouvait plus.

Alors le père Louveau s'arrêta, le prit à son cou, l'enveloppa dans sa vareuse.[87]

L'étreinte des petits bras serrés lui rendit un peu de courage.

Il reprit son chemin.

Ma foi, tant pis ! il risquerait le paquet.

Si la mère Louveau les mettait à la porte, il serait temps de reporter le marmot à la police ; mais peut-être bien qu'elle le garderait pour une nuit, et ce serait toujours un bon dîner de gagné.[88]

Ils arrivaient au pont d'Austerlitz,[89] où la *Belle-Nivernaise* était amarrée.

L'odeur fade et douce des chargements de bois emplissait la nuit.

Toute une flottille de bateaux grouillait dans l'ombre de la rivière.

Le mouvement du flot faisait vaciller les lanternes et grincer les chaînes entre-croisées.

Pour rejoindre son bateau, le père Louveau avait à traverser deux chalands reliés par des passerelles.

Il avançait à pas craintifs, les jambes flageolantes, gêné par l'enfant qui lui étranglait le cou.

Comme la nuit était noire !

Seule une petite lampe étoilait la vitre de la cabine, et une raie lumineuse, qui filtrait sous la porte, animait le sommeil de la *Belle-Nivernaise.*

On entendait la voix de la mère Louveau qui grondait les enfants en surveillant sa cuisine.

— Veux-tu finir,[40] Clara !

Il n'était plus temps de reculer.

Le marinier poussa la porte.

La mère Louveau lui tournait le dos, penchée sur le poêlon, mais elle avait reconnu son pas et dit sans se déranger :

— C'est toi, François? Comme tu rentres tard!

Les pommes de terre sautaient dans la friture crépitante et la vapeur qui s'envolait de la marmite vers la porte ouverte troublait [41] les vitres de la cabine.

François avait posé le marmot par terre, et le pauvre mignon, saisi par la tiédeur de la chambre, sentait se déraidir ses petits poings rougis.

Il sourit et dit d'une voix un peu flûtée :

— Fait chaud. . . .

La mère Louveau se retourna.

Et montrant à son homme l'enfant déguenillé debout au milieu de la chambre, elle cria d'un ton courroucé :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Non! il y a de ces minutes, dans les meilleurs ménages.

— Une surprise, hé! hé! une surprise!

Le marinier riait jusqu'aux oreilles pour se donner une contenance ; mais il aurait bien voulu être encore dans la rue.

Et, comme sa femme, attendant une explication, le regardait d'un air terrible, il bégaya l'histoire tout de travers, avec des yeux suppliants de chien qu'on menace.

Ses parents l'avaient abandonné. Il l'avait trouvé pleurant sur le trottoir.

On avait demandé :

— Qu'est-ce qui en veut?

Il avait répondu :

— Moi!

Et le commissaire lui avait dit :

— Emportez-le.

— Pas vrai, petit?

Alors la mère Louveau éclata :

— Tu es fou, ou tu as trop bu! A-t-on jamais entendu parler d'une bêtise pareille? [42]

Tu veux donc nous faire mourir dans la misère?

Tu trouves que nous sommes trop riches?

Que nous avons trop de pain à manger ? Trop de place pour coucher ?

François considérait ses souliers sans répondre.

— Mais, malheureux, regarde-toi, regarde-nous !

Ton bateau est percé comme mon écumoire !

Et il faut encore que tu t'amuses à ramasser les enfants des autres dans les ruisseaux !

Il s'était déjà dit tout cela, le pauvre homme.

Il ne songeait pas à protester.

Il baissait la tête comme un condamné qui entend le réquisitoire.

— Tu vas me faire le plaisir de reporter cet enfant-là au commissaire de police.

S'il fait des façons pour le reprendre,[48] tu lui diras que ta femme n'en veut pas.

Est-ce compris ? "

Elle marchait sur lui, son poêlon à la main, avec un geste menaçant.

Le marinier promit tout ce qu'elle voulut.

— Voyons, ne te fâche pas.

J'avais cru bien faire.[44]

Je me suis trompé.

Ça suffit.

Faut-il le ramener tout de suite ? "

La soumission du bonhomme adoucit la mère Louveau. Peut-être aussi eut-elle la vision d'un de ses enfants à elle, perdu tout seul dans la nuit, la main tendue vers les passants.

Elle se détourna pour mettre son poêlon sur le feu et dit d'un ton bourru :

— Ce n'est pas possible ce soir, le bureau est fermé.

Et maintenant que tu l'as pris, tu ne peux pas le reporter sur le trottoir.

On le gardera cette nuit ; mais demain matin. . . .

Et la mère Louveau était si en colère qu'elle tisonnait le feu à tour de bras. . . .

— Mais demain matin, je te jure bien que tu m'en débarrasseras !

Il y eut un silence.

La ménagère mettait le couvert brutalement, heurtant les verres, jetant les fourchettes.

Clara, effrayée, se tenait coite dans un coin.

Le bébé grognait sur le lit, et l'enfant trouvé regardait avec admiration rougir la braise.

Lui qui n'avait peut-être jamais vu de feu, depuis qu'il était né !

Ce fut bien une autre joie, quand il se trouva à table, une serviette au cou, un monceau de pommes de terre dans son assiette.

Il avalait comme un rouge-gorge à qui l'on émiette du pain un jour de neige.

La mère Louveau le servait rageusement, au fond un brin touchée [45] par cet appétit d'enfant maigre.

La petite Clara, ravie, le flattait avec sa cuillère.

Louveau, consterné, n'osait plus lever les yeux.

La table desservie, ses enfants couchés, la mère Louveau s'assit près du feu, le petit entre les genoux, pour lui faire un peu de toilette.

— On ne peut pas le coucher, sale comme il est.

Je parie qu'il n'a jamais vu ni l'éponge ni le peigne.

L'enfant tournait comme une toupie entre ses mains.

Vraiment, une fois lavé et démêlé, il n'avait pas trop laide mine, le pauvre petit gosse,[46] avec son nez rose de caniche et ses mains rondes comme des pommes d'api.[47]

La mère Louveau considérait son œuvre avec une nuance de satisfaction.

— Quel âge peut-il avoir ?

François posa sa pipe, enchanté de rentrer en scène.[48]

C'était la première fois qu'on lui parlait de la soirée, et une question valait presque un retour en grâce.

Il se leva, tira ses ficelles de sa poche.

– Quel âge, hé ! hé ! On va te dire ça.

Il prit le marmot à bras le corps.

Il l'entortilla de ses cordes comme les arbres de Clamecy.

La mère Louveau le regardait avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que tu fais donc ?

— Je prends la mesure, bédame ![49]

Elle lui arracha la corde des mains, et la jeta à l'autre bout de la chambre.

— Mon pauvre homme, que tu es bête avec tes manies ! Un enfant n'est pas un baliveau." [50]

Pas de chance ce soir, le malheureux François !

Il bat en retraite, tout penaud, tandis que la mère Louveau couche le petit dans le dodo de Clara.

La fillette sommeille les poings fermés, tenant toute la place.

Elle sent vaguement que l'on glisse quelque chose à côté d'elle, étend les bras, refoule son voisin dans un coin, lui fourre les coudes dans les yeux, se retourne et se rendort.

Maintenant on a soufflé la lampe.

La Seine, qui clapote autour du bateau, balance tout doucement la maison de planches.

Le petit enfant perdu sent une douce chaleur l'envahir, et il s'endort avec la sensation inconnue de quelque chose comme une main caressante qui a passé sur sa tête, lorsque ses yeux se fermaient.

---

## 2. LA BELLE-NIVERNAISE.

Mlle Clara se réveillait toujours de bonne heure.

Elle fut tout étonnée, ce matin-là, de ne pas voir sa mère dans la cabine et de trouver cette autre tête à côté d'elle sur l'oreiller.

Elle se frotta les yeux avec ses petits poings, prit son camarade de nuit par les cheveux et le secoua.

Le pauvre Totor se réveilla au milieu des supplices les plus bizarres, tourmenté par des doigts malins qui lui chatouillaient le cou et l'empoignaient par le nez.

Il promena autour de lui des yeux surpris, et fut tout étonné de voir que son rêve durait toujours.

Au-dessus d'eux, des pas craquaient.

On débarquait des planches sur le quai, avec un bruit sourd.

Mlle Clara semblait fort intriguée.

Elle éleva le petit doigt en l'air et montra le plafond à son ami avec un geste qui voulait dire :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

C'était la livraison qui commençait. Dubac, le menuisier de La Villette, était arrivé à six heures, avec son cheval et sa charrette, et le père Louveau s'était bien vite mis à la besogne, d'un entrain qu'on ne lui connaissait pas.[1]

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, le brave homme, à la pensée qu'il faudrait reporter au commissaire cet enfant qui avait si froid et si faim.

Il s'attendait à une nouvelle scène au réveil ; mais la mère Louveau avait d'autres idées en tête, car elle ne lui parla pas de Victor.

François croyait gagner beaucoup en reculant l'heure de l'explication.

Il ne songeait qu'à se faire oublier, qu'à échapper à l'œil de sa femme, travaillant de tout son cœur, de peur que la mère Louveau, le voyant oisif, ne lui criât :

— Dis donc, toi, puisque tu ne fais rien, reconduis le petit où tu l'as pris.

Et il travaillait.

Les tas de planches diminuaient à vue d'œil.

Dubac avait déjà fait trois voyages,[2] et la mère Louveau, debout sur la passerelle, son nourrisson dans les bras, avait tout juste le temps de compter les livraisons au passage.

Dans sa bonne volonté, François choisissait des madriers longs comme des mâts, épais comme des murs.

Quand la solive était trop lourde, il appelait l'Équipage à son secours, pour charger.

L'Équipage, c'était un matelot à jambe de bois qui composait à lui tout seul le personnel de la *Belle-Nivernaise.*

On l'avait recueilli par charité et gardé par habitude.

L'invalide s'arc-boutait sur sa quille,[3] ou soulevait la poutre avec de grands efforts, et Louveau, ployant sous le faix, la ceinture tendue sur les reins, descendait lentement le pont volant.

Le moyen de déranger[4] un homme si occupé?

La mère Louveau n'y pensait pas.

Elle allait et venait sur la passerelle, absorbée par Mimile qui tétait.

Toujours altéré, ce Mimile!

Comme son père.

Altéré, lui, Louveau! . . . pas aujourd'hui bien sûr.

Depuis le matin qu'on travaille, il n'a pas encore été question de vin blanc. On n'a pas seulement pris le temps de souffler, de s'éponger le front, de trinquer sur le coin d'un comptoir.

Même, tout à l'heure, quand Dubac a proposé d'aller boire un verre, François a répondu héroïquement:

— Plus tard, nous avons le temps.

Refuser un verre!

La ménagère n'y comprend plus rien, on lui a changé son Louveau.

On a changé Clara aussi, car voilà onze heures sonnées, et la petite, qui ne veut jamais rester au lit, n'a pas bougé de la matinée.

Et la mère Louveau descend quatre à quatre dans la cabine pour voir ce qui se passe.

François reste sur le pont, les bras ballants, suffoqué comme s'il venait de recevoir une solive dans l'estomac.

Cette fois, ça y est ![5]

Sa femme s'est souvenue de Victor ; elle va le remonter avec elle, et il faudra se mettre en route pour le bureau du commissaire. . . .

Mais non, la mère Louveau reparaît toute seule, elle rit, elle l'appelle d'un signe.

— Viens donc voir, c'est trop drôle !

Le bonhomme ne comprend rien à cette gaieté subite, et il la suit comme un automate, les jambes roides de son émotion.

Les deux marmots étaient assis au bord du lit, en chemise, les pieds nus.

Ils s'étaient emparés du bol de soupe que la mère, en se levant, avait laissé à la portée des petits bras.

N'ayant qu'une cuillère pour deux bouches, ils s'empâtaient à tour de rôle, comme des oisillons dans un nid, et Clara, qui faisait toujours des façons pour manger sa soupe, tendait son bec à la cuillère, en riant.

On s'était bien mis un peu de pain dans les yeux et dans les oreilles, mais l'on n'avait rien cassé, rien renversé, et les deux bébés s'amusaient de si bon cœur, qu'il n'y avait pas moyen de rester fâché.

La mère Louveau riait toujours.

— Puisqu'ils s'entendent si bien que cela, nous n'avons pas besoin de nous occuper d'eux.

François retourna vite à sa besogne, enchanté de la tournure que prenaient les choses.

D'ordinaire, les jours de livraison, il se reposait dans la journée, c'est-à-dire qu'il roulait tous les cabarets[6] de mariniers, du Point-du-Jour au quai de Bercy.[7]

Aussi le déchargement traînait pendant une grande semaine,[8] et la mère Louveau ne décolérait pas.[9]

Mais, cette fois, pas de vin blanc, pas de paresse, une rage de bien faire, un travail fiévreux et soutenu.

De son côté, comme s'il eût compris qu'il fallait gagner sa cause, le petit faisait bien tout ce qu'il pouvait pour amuser Clara.

Pour la première fois de sa vie, la fillette passa la journée sans pleurer, sans se cogner, sans trouer ses bas.

Son camarade l'amusait, la mouchait.

Il était toujours disposé à faire le sacrifice de sa chevelure pour arrêter les larmes de Clara, au bord des cils.

Et elle tirait à pleines mains dans la tignasse embrouillée, taquinant son grand ami comme un roquet qui mordille un caniche.

La mère Louveau voyait tout cela de loin.

Elle se disait que cette petite bonne d'enfant était tout de même commode.

On pouvait bien garder Victor jusqu'à la fin de la livraison. Il serait temps de le rendre après, au moment de partir.

C'est pourquoi, le soir, elle ne fit pas d'allusion au renvoi du petit, le gorgea de pommes de terre, et le coucha comme la veille.

On aurait dit que le protégé de François faisait partie de la famille, et, à voir Clara le serrer par le cou en s'endormant, on devinait que la fillette l'avait pris sous sa protection.

Le déchargement de la *Belle-Nivernaise* dura trois jours.

Trois jours de travail forcené, sans une distraction, sans un écart.

Sur le midi, la dernière charrette fut chargée, le bateau vidé.

On ne pouvait prendre le remorqueur que le lendemain, et François passa toute la journée caché dans l'entrepont, radoubant le bordage, poursuivi par cette phrase qui, depuis trois jours, lui bourdonnait aux oreilles :

— Reporte-le chez le commissaire.

Ah ! ce commissaire !

Il n'était pas moins redouté dans la cabine de la *Belle-Nivernaise* que dans la maison de Guignol.[10]

Il était devenu une espèce de croquemitaine dont la mère Louveau abusait pour faire taire Clara.

Toutes les fois qu'elle prononçait ce nom redouté, le petit attachait sur elle ses yeux inquiets d'enfant qui a trop tôt souffert.

Il comprenait vaguement tout ce que ce mot contenait de périls à venir.

Le commissaire ! cela voulait dire : Plus de Clara, plus de caresses, plus de feu, plus de pommes de terre. Mais le retour à la vie noire, aux jours sans pains, aux sommeils sans lit, aux réveils sans baisers.

Aussi, comme il se cramponna aux jupes de la mère Louveau la veille du départ, quand François demanda d'une voix tremblante :

— Voyons, le reportons-nous, oui ou non ?

La mère Louveau ne répondit pas.

On aurait dit qu'elle cherchait une excuse pour garder Victor.

Quant à Clara, elle se roulait sur le parquet, suffoquée de larmes, décidée à avoir des convulsions si on la séparait de son ami.

La femme de tête parla gravement.

— Mon pauvre homme, tu as fait une bêtise, — comme toujours.

Maintenant il faut la payer.

Cet enfant-là s'est attaché à nous, Clara s'est toquée de lui, et ça peinerait tout le monde de le voir partir.

Je vais essayer de le garder, mais je veux que chacun y mette du sien.[11]

La première fois que Clara aura ses nerfs ou que tu te griseras, je le reporterai chez le commissaire."

Le père Louveau rayonnait.

C'était dit. Il ne boirait plus.

Il riait jusqu'à ses boucles d'oreilles et chantait sur le pont, en roulant son câble, tandis que le remorqueur entraînait la *Belle-Nivernaise* avec toute une flottille de bateaux.

---

## 3. EN ROUTE.

Victor était en route.

En route pour la campagne de banlieue, mirant dans l'eau ses maisonnettes et ses potagers.

En route pour le pays blanc des collines crayeuses.

En route le long des chemins de halage sonores et dallés.

En route pour la montagnette,[1] pour le canal de l'Yonne[2] endormi dans son lit d'écluses.

En route pour les verdures d'hiver et les bois du Morvan ![3]

Adossé à la barre de son bateau, et entêté dans sa volonté de ne pas boire, François faisait la sourde oreille aux invitations des éclusiers et des marchands de vins étonnés de le voir passer au large.

Il fallait se cramponner à la barre pour empêcher la *Belle-Nivernaise* d'accoster les cabarets.[4]

Depuis le temps que le vieux bateau faisait le même voyage, il connaissait les stations, et s'arrêtait tout seul, comme un cheval d'omnibus.

A l'avant, juché sur une seule patte, l'Équipage manœuvrait mélancoliquement une gaffe immense, repoussait les herbes, arrondissait les tournants, accrochait les écluses.

Il ne faisait pas grande besogne, bien qu'on entendit jour et nuit sur le pont le clabaudement[5] de sa jambe de bois.

Résigné et muet, il était de ceux pour qui tout a mal tourné dans la vie.

Un camarade l'avait éborgné à l'école, une hache l'avait estropié à la scierie, une cuve l'avait ébouillanté[6] à la raffinerie.

Il aurait fait un mendiant, mourant de faim au bord d'un fossé, si Louveau, — qui avait toujours eu du coup d'œil, — ne l'eût embauché à la sortie de l'hôpital pour l'aider à la manœuvre.

Ç'avait même été l'occasion d'une fière querelle, autrefois, — exactement comme pour Victor.

La femme de tête s'était fâchée.

Louveau avait baissé le nez.[7]

Et l'Équipage avait fini par rester.

A présent il faisait partie de la ménagerie[8] de la *Belle-Nivernaise*, au même titre[9] que le chat et le corbeau.

Le père Louveau gouverna si droit, et l'Équipage manœuvra si juste, que douze jours après son départ de Paris, la *Belle-Nivernaise*, ayant remonté le fleuve et les canaux, vint s'amarrer au pont de Corbigny[10] pour dormir en paix son sommeil d'hiver.

De décembre à la fin de février les mariniers ne naviguent pas.

Ils radoubent leurs bateaux et parcourent les forêts pour acheter sur pied les coupes de printemps.[11]

Comme le bois n'est pas cher, on brûle beau feu dans les cabines, et, si la vente d'automne a bien réussi, ce temps de chômage est un repos joyeux.

On disposa la *Belle-Nivernaise* pour l'hivernage, c'est-à-dire que l'on décrocha le gouvernail, que l'on cacha le mât de fortune [12] dans l'entrepont et que toute la place resta libre pour jouer et pour courir sur le tillac.

Quel changement de vie pour l'enfant trouvé !

Pendant tout le voyage il était demeuré abasourdi, effarouché.

On aurait dit un oiseau élevé en cage que la liberté étonne, et qui oublie du coup sa roulade et ses ailes.

Trop jeune pour être charmé du paysage déroulé sous ses yeux, il avait subi pourtant la majesté de cette montée de fleuve entre deux horizons fuyants.

La mère Louveau, qui le voyait sauvage et taciturne, répétait du matin au soir :

— Il est sourd-muet !

Non, il n'était pas muet ! le Petit Parisien du faubourg du Temple !

Quand il eut bien compris qu'il ne rêvait pas, qu'il ne retournerait plus dans sa mansarde, et que, malgré les menaces de la mère Louveau, on n'avait plus grande chose à craindre du commissaire, sa langue se délia.

Ce fut l'épanouissement d'une fleur de cave, que l'on porterait sur une croisée.

Il cessa de se blottir dans les coins avec une sauvagerie de furet traqué.

Ses yeux enfoncés sous son front bombé perdirent leur mobilité inquiète, et, bien qu'il restât pâlot et de mine réfléchie, il apprit à rire avec Clara.

La fillette aimait passionnément son camarade, comme on s'aime [13] à cet âge-là, pour le plaisir de se quereller et de se raccommoder.

Bien qu'elle fût têtue comme une petite bourrique, elle avait un cœur très tendre, et il suffisait de parler du commissaire pour la faire obéir.

On était à peine arrivé à Corbigny qu'une nouvelle sœur vint au monde.

Mimile avait tout juste dix-huit mois, et cela fit bien des berceaux dans la cabine, bien de la besogne aussi ; car, avec toutes les charges qu'on avait, il n'était pas possible de payer une servante.

La mère Louveau bougonnait à faire trembler la jambe de bois de l'Équipage.

Personne ne la plaignait dans le pays. Même les paysans ne se gênèrent pas pour dire leur façon de penser à M. le curé, qui proposait[14] le marinier pour exemple.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le curé, ça n'a pas de bon sens, quand on a déjà trois enfants, à soi, d'aller ramasser ceux des autres.

Mais les Louveau ont toujours été comme cela.

C'est la gloriole qui les tient, et tous les conseils qu'on leur donnera ne les changeront pas."

On ne leur souhaitait pas de mal, mais on n'aurait pas été fâché, qu'ils reçussent une leçon.

M. le curé était un brave homme sans malice; qui devenait aisément de l'avis des autres, et finissait toujours par se rappeler un passage de l'Écriture ou des Pères[15] pour se rassurer lui-même sur ses revirements.

— Mes paroissiens ont raison," se disait-il en passant la main sous son menton mal rasé.

Il ne faut pas tenter la divine Providence."

Mais comme, à tout prendre,[16] les Louveau étaient de braves gens, il leur fit, à l'ordinaire, sa visite pastorale.

Il trouva la mère taillant des culottes pour Victor dans une vieille vareuse, car le mioche était arrivé sans bagage et la ménagère ne pouvait souffrir des loques autour d'elle.

Elle donna un banc à M. le curé, et comme il lui parlait de Victor, insinuant que, peut-être, avec la protection de Monseigneur,[17] on pourrait le faire rentrer à l'orphelinat

d'Autun,[18] la mère Louveau, qui avait son franc parler avec tout le monde, répondit brusquement :

— Que le petit soit une charge pour nous autres, ça c'est sûr, monsieur le curé ; m'est avis[19] que, en me l'apportant, François a prouvé une fois de plus qu'il n'était pas un aigle.

Je n'ai pas le cœur plus dur que le père ; si j'avais rencontré Victor, ça m'aurait fait de la peine, pourtant je l'aurais laissé où il était.

Mais, maintenant qu'on l'a pris, ce n'est pas pour s'en défaire, et si un jour nous nous trouvons dans l'embarras à cause de lui, nous n'irons pas demander la charité à personne."

A ce moment, Victor entra dans la cabine, portant Mimile à son cou.

Le marmot, furieux d'avoir été sevré, se vengeait en refusant de poser le pied à terre.

Il faisait ses dents[20] et mordait tout le monde.

Ému de ce spectacle, M. le curé étendit la main sur la tête de l'enfant trouvé, et dit solennellement :

— Dieu bénit les grandes familles."

Et il s'en alla, enchanté d'avoir trouvé dans ses souvenirs une sentence[21] si appropriée à la situation.

Elle n'avait pas menti, la mère Louveau, en disant que Victor était maintenant de la famille.

Tout en bougonnant, tout en parlant sans cesse de reporter le petit chez le commissaire, la femme de tête s'était attachée au pauvre pâlot qui ne quittait pas ses jupes.

Quand Louveau trouvait qu'on en faisait trop, elle répondait invariablement :

— Il ne fallait pas le prendre.

Dès qu'il eut sept ans, elle l'envoya à l'école avec Clara.

C'était toujours Victor qui portait le panier et les livres.

Il se battait vaillamment pour défendre le goûter [22] contre l'appétit sans scrupules des jeunes Morvandiaux.[23]

Il n'avait pas moins de courage au travail qu'à la bataille, et, bien qu'il ne suivît l'école qu'en hiver, quand on ne naviguait pas, il en savait plus, à son retour, que les petits paysans, lourds et bruyants comme leurs sabots, qui bâillaient douze mois de suite sur l'abécédaire.

Victor et Clara revenaient de l'école par la forêt.

Les deux enfants s'amusaient à regarder les bûcherons saper [24] les arbres.

Comme Victor était léger et adroit, on le faisait grimper à la cime des sapins pour attacher la corde qui sert à les abattre. Il paraissait plus petit à mesure qu'il montait, et quand il arrivait en haut, Clara avait très peur.

Lui, brave, se balançait tout exprès pour la taquiner.

D'autres fois, ils allaient voir M. Maugendre à son chantier.

Le charpentier était un homme maigre et sec comme une douve.

Il vivait seul, en dehors du village, en pleine forêt.

On ne lui connaissait pas d'amis.[25]

La curiosité villageoise avait été longtemps intriguée par la solitude et le silence de cet inconnu qui était venu, du fond de la Nièvre,[26] monter un chantier à l'écart des autres.

Depuis six ans, il travaillait par tous les temps, sans jamais chômer, comme un homme à la peine, bien qu'il passât pour avoir beaucoup de "denrée," [27] fît de gros marchés, et allât souvent consulter le notaire de Corbigny sur le placement de ses économies.

Un jour il avait dit à M. le curé qu'il était veuf.

On n'en savait pas plus.

Quand Maugendre voyait arriver les enfants, il posait sa scie, et laissait là sa besogne pour causer avec eux.

Il s'était pris d'affection pour Victor. Il lui enseignait à tailler des coques de bateau dans des éclats de bois.

Une fois, il lui dit :

— Tu me rappelles un enfant que j'ai perdu.

Et, comme s'il eût craint d'en avoir trop conté, il ajouta :

— Oh ! il y a longtemps, bien longtemps.

Un autre jour il dit au père Louveau :

— Quand tu ne voudras plus de Victor, donne-le-moi.

Je n'ai pas d'héritiers, je ferai des sacrifices, je l'enverrai à la ville, au collège. Il passera des examens, il entrera à l'école forestière." [28]

Mais François était encore dans le feu de sa belle action. Il refusa, et Maugendre attendit patiemment que l'accroissement progressif de la famille Louveau, ou quelque embarras d'argent, dégoûtât le marinier des adoptions.

Le hasard parut vouloir exaucer ses vœux.

En effet, on eût pu croire que le guignon [29] s'était embarqué sur la *Belle-Nivernaise* en même temps que Victor.

Depuis ce moment-là, tout allait de travers.

Le bois se vendait mal.

L'Équipage se cassait toujours quelque membre la veille des livraisons.

Enfin, un beau jour, au moment de partir pour Paris, la mère Louveau tomba malade.

Au milieu des hurlements des marmots, François perdait la tête.

Il confondait la soupe et les tisanes.

Il impatientait si fort la malade par ses sottises, qu'il renonça à la soigner, et laissa faire Victor.

Pour la première fois de sa vie, le marinier acheta son bois.

Il avait beau entortiller les arbres avec ses ficelles, prendre trente-six fois de suite la même mesure, il se trompait toujours dans le calcul, — vous savez le fameux calcul :

Je multiplie, je multiplie. . . .

C'était la mère Louveau qui savait ça !

Il exécuta la commande tout de travers,[30] se mit en route pour Paris avec une grosse inquiétude, tomba sur un acheteur malhonnête, qui profita de la circonstance pour le rouler.[31]

Il revint au bateau le cœur bien gros, s'assit au pied du lit, et dit d'une voix désolée :

— Ma pauvre femme, tâche de te guérir ou nous sommes perdus.

La mère Louveau se remit lentement. Elle se débattit contre la mauvaise chance, fit l'impossible pour joindre les deux bouts.[32]

S'ils avaient eu de quoi acheter un bateau neuf, ils auraient pu relever leur commerce ; mais on avait dépensé toutes les économies pendant les jours de maladie, et les bénéfices passaient à boucher les trous de la *Belle-Nivernaise*, qui n'en pouvait plus.[33]

Victor devint une lourde charge pour eux.

Ce n'était plus l'enfant de quatre ans que l'on habillait dans une vareuse et que l'on nourrissait par-dessus le marché.[34]

Il avait douze ans, maintenant ; il mangeait comme un homme, bien qu'il fût resté maigrichon,[35] tout en nerfs, et qu'on ne pût encore songer à lui faire manœuvrer la gaffe, — quand l'Équipage se cassait quelque chose.

Et tout allait de mal en pis. On avait eu grand'peine, au dernier voyage, à remonter la Seine jusqu'à Clamecy.

La *Belle-Nivernaise* faisait eau de toutes parts ;[36] les raccords[37] ne suffisaient plus, il aurait fallu radouber toute la coque, ou plutôt mettre la barque au rancart[38] et la remplacer.

Un soir de mars, c'était la veille de l'appareillage pour Paris, comme Louveau tout soucieux prenait congé de Maugendre, après avoir réglé son compte de bois, le charpentier lui offrit de venir boire bouteille[39] dans sa maison.

— J'ai à te causer, François.

Ils entrèrent dans la cabane.

Maugendre remplit deux verres et ils s'attablèrent en face l'un de l'autre.

— Je n'ai pas toujours été isolé comme tu vois, Louveau.

Je me rappelle d'un temps où j'avais tout ce qu'il faut pour être heureux : un peu de bien et une femme qui m'aimait.

J'ai tout perdu.

Par ma faute."

Et le charpentier s'interrompit ; l'aveu qu'il avait dans la gorge l'étranglait.

— Je n'ai jamais été un méchant homme, François.

Mais j'avais un vice. . . .

— Toi ?

— Je l'ai encore.

J'aime la " denrée " par-dessus tout.

C'est ce qui a causé mes malheurs.

— Comment ça, mon pauvre Maugendre ?

— Je vais te le dire.

Sitôt mariés, quand nous avons eu notre enfant, l'idée m'est venue d'envoyer ma femme à Paris, chercher une place de nourrice.

Ça rapporte gros, quand le mari a de l'ordre, et qu'il sait conduire sa maison tout seul.

Ma femme ne voulait pas se séparer de son moutard.

Elle me disait :

— Mais, mon homme, nous gagnons assez d'argent comme ça !

Le reste serait de l'argent maudit.

Il ne nous profiterait pas.

Laisse ces ressources-là aux pauvres ménages déjà chargés d'enfants, et épargne-moi le chagrin de vous quitter.

Je n'ai rien voulu écouter, Louveau, et je l'ai forcée à partir.

— Eh bien?

— Eh bien, quand ma femme a eu trouvé[40] une place, elle a donné son enfant à une vieille pour le ramener au pays.

Elle les a accompagnés au chemin de fer.

Depuis, on n'en a plus jamais entendu parler.

— Et ta femme, mon pauvre Maugendre?

— Quand on lui a appris la nouvelle, ça a fait tourner son lait.[41]

Elle est morte.

Ils se turent tous deux, Louveau ému de ce qu'il venait d'entendre, Maugendre accablé par ses souvenirs.

Ce fut le charpentier qui parla le premier :

— Pour me punir, je me suis condamné à l'existence que je mène.

J'ai vécu douze ans à l'écart de tous.

Je n'en peux plus. J'ai peur de mourir seul.

Si tu as pitié de moi, tu me donneras Victor, pour me remplacer l'enfant que j'ai perdu."

Louveau était très embarrassé.

Victor leur coûtait cher.

Mais si l'on se séparait de lui au moment où il allait pouvoir se rendre utile, tous les sacrifices qu'on s'était imposés pour l'élever seraient perdus.

Maugendre devina sa pensée :

— Il va sans dire, François, que si tu me le donnes, je te dédommagerai de tes frais.

Ça serait aussi une bonne affaire pour le petit. Je ne peux jamais voir les élèves forestiers dans les bois, sans me dire : J'aurais pu faire de mon garçon un monsieur comme ces messieurs-là.

Victor est laborieux et il me plaît. Tu sais bien que je le traiterai comme mon fils.

Voyons, est-ce dit? "

On en causa le soir, les enfants couchés dans la cabine de la *Belle-Nivernaise.*

La femme de tête essaya de raisonner.

— Vois-tu, François, nous avons fait pour cet enfant-là tout ce que nous avons pu.

Dieu sait qu'on désirait le garder!

Mais puisqu'il s'offre une occasion de nous séparer de lui, sans le rendre malheureux, il faut tâcher d'avoir du courage."

Et, malgré eux, leurs yeux se tournèrent vers le lit, ou Victor et Mimile dormaient d'un sommeil d'enfants, calme et abandonné.

— Pauvre petit! dit François d'une voix douce.

Ils entendaient la rivière clapoter le long du bordage, et, de temps en temps, le sifflet du chemin de fer déchirant la nuit.

La mère Louveau éclata en sanglots :

— Dieu aie pitié de nous! François, je le garde!

---

## 4. LA VIE EST RUDE.

Victor touchait à ses quinze ans.

Il avait poussé tout d'un coup, le petit pâlot, devenant un fort gars aux épaules larges, aux gestes tranquilles.

Depuis le temps qu'il naviguait sur la *Belle-Nivernaise,* il commençait à connaître son chemin comme un vieux marinier, nommant les bas-fonds,[1] flairant les hauteurs d'eau,[2] passant des manœuvres de la perche à celles du gouvernail.

Il portait la ceinture rouge et la vareuse bouffante autour des reins.

Quand le père Louveau lui abandonnait la barre, Clara qui se faisait grande fille, venait tricoter à côté de lui, éprise de sa figure calme et de ses mouvements robustes.

Cette fois-là, la route de Corbigny à Paris avait été rude.

Grossie par les pluies d'automne, la Seine avait fait tomber les barrages, et se ruait vers la mer comme une bête échappée.

Les mariniers inquiets hâtaient leurs livraisons, car le fleuve roulait déjà au ras des quais, et les dépêches, envoyées d'heure en heure par les postes d'éclusiers, annonçaient de mauvaises nouvelles.

On disait que les affluents rompaient leurs digues, inondaient la campagne, et la crue montait, montait.

Les quais étaient envahis par une foule affairée, grouillement d'hommes, de charrettes et de chevaux; au dessus, les grues à vapeur [3] manœuvraient leur grand bras.

La Halle aux vins [4] était déjà déblayée.

Des camions emportaient des caisses de sucre.

Les toueurs [5] quittaient leurs cabines; les quais se vidaient; et la file des charrois, gravissant la pente des rampes,[6] fuyait la crue comme une armée en marche.

Retardés par la brutalité des eaux et les relâches des nuits sans lune,[7] les Louveau désespéraient de livrer leur bois à temps.

Tout le monde avait mis la main à la besogne, et l'on travaillait fort tard dans la soirée, à la lueur des becs de gaz du quai et des lanternes.

A onze heures, toute la cargaison était empilée au pied de la rampe.

Comme la charrette de Dubac, le menuisier, ne reparaissait pas, on se coucha.

Ce fut une terrible nuit, pleine de grincements de chaînes, de craquements de bordages, de chocs de bateaux.

La *Belle-Nivernaise*, disloquée[8] par les secousses, poussait des gémissements comme un patient à la torture.

Pas moyen de fermer l'œil.

Le père Louveau, sa femme, Victor et l'Équipage se levèrent à l'aube, laissant les enfants dans leur lit.

La Seine avait encore monté dans la nuit.

Houleuse et vaguée[9] comme une mer, elle coulait verte sous le ciel bas.

Sur les quais, pas un mouvement de vie.

Sur l'eau pas une barque.

Mais des débris de toits et de clôtures charriés au fil du courant.

Au delà des ponts, la silhouette de Notre-Dame[10] estompée dans le brouillard.

Il ne fallait pas perdre une seconde, car le fleuve avait déjà franchi les parapets du bas port,[11] et les vaguettes,[12] léchant le bout des planches, avaient fait écrouler les piles de bois.

A mi-jambes dans l'eau, François, la mère Louveau et Dubac chargeaient la charrette.

Tout d'un coup, un grand bruit, à côté d'eux, les effraya.

Un chaland, chargé de pierres meulières, brisant sa chaîne, vint couler bas contre le quai, fendu de l'étrave à l'étambot.

Il y eut un horrible déchirement suivi d'un remous.

Et, comme ils restaient immobiles, terrifiés par ce naufrage, ils entendirent une clameur derrière eux.

Déchaînée par la secousse, la *Belle-Nivernaise* se détachait du bord.

La mère Louveau poussa un cri :

— Mes enfants !

Victor s'était déjà précipité dans la cabine.

Il reparut sur le pont le petit dans les bras.

Clara et Mimile le suivaient, et tous tendaient les mains vers le quai.

— Prenez-les !

— Un canot !

— Une corde !

Que faire ?

Pas moyen de les passer tous à la nage.

Et l'Équipage qui courait d'un bordage à l'autre, inutile, affolé !

Il fallait accoster à tout prix.

En face de cet homme égaré et de ces petits sanglotants, Victor improvisé capitaine se sentit l'énergie qu'il fallait pour les sauver.

Il commandait :

— Allons ! Jette une amarre !

Dépêche-toi !

Attrape ! »

Ils recommencèrent par trois fois.

Mais la *Belle-Nivernaise* était déjà trop loin du quai, le câble tomba dans l'eau.

Alors Victor courut au gouvernail, et on l'entendit qui criait :

— Ayez pas peur ![18] Je m'en charge !

En effet, d'un vigoureux coup de barre, il redressa l'embarcation, qui s'en allait, prise de flanc, à la dérive.

Sur le quai Louveau perdait la tête.

Il voulait se jeter à l'eau pour rejoindre ses enfants ; mais Dubac l'avait saisi à bras le corps, pendant que la mère Louveau se couvrait la figure avec les mains pour ne pas voir.

Maintenant la *Belle-Nivernaise* tenait le courant, et filait avec la vitesse d'un remorqueur sur le pont d'Austerlitz.

Tranquillement adossé à la barre, Victor gouvernait, encourageait les petits, donnait des ordres à l'Équipage.

Il était sûr d'être dans la bonne passe, car il avait manœuvré droit sur le drapeau rouge, pendu au milieu de la maîtresse-arche [14] pour indiquer la route aux mariniers.

Mais aurait-on la hauteur de passer, mon Dieu !

Il voyait le pont se rapprocher très vite.

— A ta gaffe, l'Équipage ! Toi, Clara, ne lâche pas les enfants.

Il se cramponnait au gouvernail.

Il sentait déjà le vent de l'arche dans ses cheveux.

On y était.

Emporté par son élan,[15] la *Belle-Nivernaise* disparut sous la travée,[16] avec un bruit épouvantable, mais non pas si vite, que la foule, amassée sur le pont d'Austerlitz, n'aperçut le matelot à la jambe de bois manquer son coup de gaffe, et tomber à plat-ventre, tandis que l'enfant criait du gouvernail.

— Un grappin ! un grappin !

La *Belle-Nivernaise* était sous le pont.

Dans l'ombre de l'arche, Victor distinguait nettement les énormes anneaux scellés dans l'assise des piles, les joints de la voûte au-dessus de sa tête, et, dans la perspective, l'enfilade des autres ponts encadrant des pans de ciel.

Puis ce fut comme un élargissement d'horizon, un éblouissement de plein air au sortir d'une cave, un bruit de hourras au-dessus de sa tête, et la vision de la cathédrale, ancrée sur le fleuve comme une frégate.

Le bateau s'arrêta net.

Des pontiers avaient réussi à lancer un croc dans le bordage.[17]

Victor courut à l'amarre et enroula solidement le câble autour de la courbe.[18]

On vit la *Belle-Nivernaise* virer de bord, pivoter sur l'amarre et, cédant à l'impulsion nouvelle qui la halait, accoster lentement le quai de la Tournelle,[19] avec son équipage de marmots et son capitaine de quinze ans.

Oh ! quelle joie, le soir, de se compter tous autour du fricot fumant, dans la cabine du bateau — cette fois bien ancré, bien amarré.

Le petit héros à la place d'honneur, — la place du capitaine.

On n'avait pas beaucoup d'appétit, après la rude émotion du matin, mais les cœurs étaient dilatés, comme à la suite des angoisses.

On respirait largement.

On clignait de l'œil au travers de la table pour se dire :

— Hein ! tout de même, si nous l'avions reporté chez le commissaire ? "

Et le père Louveau riait jusqu'aux oreilles, promenant un regard mouillé sur sa couvée.

On aurait dit qu'il leur était arrivé une bonne fortune, que la *Belle-Nivernaise* n'avait plus un trou dans les côtés, qu'ils avaient gagné le gros lot à la loterie.

Le marinier assommait Victor de coups de poings.

Une façon à lui [20] de témoigner sa tendresse !

— Mâtin de Victor ! [21]

Quel coup de barre ! [22]

As-tu vu ça, l'Équipage !

Je n'aurais pas mieux fait, hé ! hé ! Moi, le patron."

Le bonhomme en eut pour quinze jours à pousser des exclamations, [23] à courir les quais pour raconter le coup de barre.

— Vous comprenez :

Le bateau drossait. [24]

Alors lui. . . .

Vlan ! " [25]

Et il faisait un geste pour indiquer la manœuvre.

Pendant ce temps, la Seine baissait, et le moment approchait de repartir.

Un matin, comme Victor et Louveau pompaient sur le tillac, le facteur apporta une lettre.

Il y avait un cachet bleu derrière.

Le marinier ouvrit la lettre d'une main un peu tremblante, et, comme il n'était pas beaucoup plus fort sur la lecture que sur le calcul, il dit à Victor :

— Épelle-moi ça, toi.

Et Victor lut :

BUREAU DU COMMISSAIRE DE POLICE.

XII[e] ARRONDISSEMENT.

Monsieur Louveau (François), patron-marinier, est invité à passer dans le plus bref délai au cabinet du Commissaire de police.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Qu'est-ce qu'il peut me vouloir ?

Louveau s'absenta toute la journée.

Quand il rentra, le soir, toute sa gaieté avait disparu. . . .

Il était sombre, hargneux, taciturne.

La mère Louveau n'y comprenait rien, et, comme les petits étaient montés sur le pont pour jouer, elle lui demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai des ennuis.

— A cause de ta livraison ?

— Non, à propos de Victor.

Et il conta sa visite au commissaire.

— Tu sais, cette femme qui l'a abandonné ?

Ce n'était pas sa mère."

— Ah ! bah !

— Elle l'avait volé.

— Comment le sait-on ?

— C'est elle-même qui l'a avoué au commisssaire avant de mourir.

— Mais alors on t'a dit le nom de ses parents?

Louveau tressaillit.

— Pourquoi veux-tu qu'on me l'ait dit?[26]

— Dame! puisqu'on t'a fait demander.

François se fâcha.

— Si je le savais, je te le dirais peut-être.

Il était tout rouge de colère, et il sortit en claquant la porte.

La mère Louveau resta interdite.

— Qu'est-ce qu'il a donc?

Oui, qu'est-ce qu'il avait donc, François?

A partir de ce jour, ses façons, ses paroles, son caractère, tout fut changé en lui.

Il ne mangeait plus, il dormait mal, il parlait la nuit.

Il répondait à sa femme!

Il querellait l'Équipage, rudoyait tout le monde, et Victor plus que les autres.

Quand la mère Louveau, étonnée, lui demandait ce qu'il avait, il répondait brutalement:

— Je n'ai rien.

Est-ce que j'ai l'air d'avoir quelque chose?

Vous êtes tous conjurés contre moi."

La pauvre femme y perdait sa peine:

— Il devient fou, ma parole!

Elle le crut tout à fait toqué, lorsque, un beau soir, il leur fit une scène épouvantable, à propos de Maugendre.

On était au bout du voyage et l'on allait arriver à Clamecy.

Victor et Clara causaient de l'école, et le garçon ayant dit qu'il aurait du plaisir à revoir Maugendre, le père Louveau s'emporta:

— Laisse-moi tranquille avec ton Maugendre.

Je ne veux plus avoir affaire à lui."

La mère intervint:

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il m'a fait. . . . Il m'a fait. . . . Ça ne te regarde pas.

Je suis le maître, peut-être ! "

Hélas ! il était si bien le maître maintenant, que, au lieu de relâcher à Corbigny, comme à l'habitude, il remonta deux lieues plus haut, en pleine forêt.

Il déclara que Maugendre ne songeait qu'à le rouler dans tous les marchés,[27] et qu'il ferait de meilleures affaires avec un autre vendeur.

On était trop loin du village pour songer à aller en classe.

Victor et Clara couraient les bois toute la journée pour faire du fagot.

Quand ils étaient las de porter leur charge, ils la déposaient au dos d'un fossé, s'asseyaient par terre au milieu des fleurs.

Victor tirait un livre de sa poche et faisait lire Clara.

Ils aimaient à voir le soleil, filtrant au travers des branches, jeter des lumières tremblantes sur leur page et sur leurs cheveux. Autour d'eux le bourdonnement des milliers de petites bêtes, au loin, le calme des bois.

Quand on s'était attardé, il fallait revenir bien vite, tout du long de la grande avenue, barrée par l'ombre des troncs.

Au bout, on apercevait dans une éclaircie le mât de la *Belle-Nivernaise*, et la lueur d'un feu dans le brouillard léger qui montait de la rivière.

C'était la mère Louveau qui cuisinait, en plein vent, au bord de l'eau, sur un feu de bourrée.

Près d'elle, Mimile ébouriffé comme un plumeau, sa chemise crevant les culottes, surveillait amoureusement la marmite.

La petite sœur se roulait par terre.

L'Équipage et Louveau fumaient leurs pipes.

Un soir, à l'heure de la soupe, ils virent quelqu'un sortir du bois et venir à eux.

— Tiens, Maugendre !

C'était le charpentier.

Bien vieilli, bien blanchi.

Il avait un bâton à la main, et semblait oppressé en parlant.

Il vint à Louveau et lui tendit la main.

— Eh bien ! Tu m'as donc quitté, François !

Le marinier bredouilla une réponse embarrassée.

— Oh ! je ne t'en veux pas.

Il avait l'air si las que la mère Louveau en fut touchée.

Sans prendre garde à la mauvaise humeur de son mari, elle lui offrit un banc pour s'asseoir.

— Vous n'êtes pas malade, au moins, M. Maugendre.

— J'ai pris un mauvais froid.

Il parlait lentement, presque bas.

La peine l'avait adouci.

Il conta qu'il allait quitter le pays pour aller vivre au fond de la Nièvre.

— C'est fini ; je ne ferai plus le commerce.

Je suis riche maintenant ; j'ai de l'argent, beaucoup d'argent.

Mais à quoi bon ?

Je ne peux pas racheter le bonheur que j'ai perdu."

François écoutait, les sourcils froncés.

Maugendre continua :

— Plus je vieillis, plus je souffre d'être seul.

Autrefois, j'oubliais encore en travaillant ; mais, à présent, je n'ai plus le cœur à la besogne.

Je n'ai plus le goût à rien.

Aussi je vais me dépatrier, ça me distraira peut-être."

Et, comme malgré lui, ses yeux se tournaient vers les enfants.

A ce moment Victor et Clara débouchèrent de l'avenue avec leur charge de ramée.

En apercevant Maugendre, ils jetèrent leurs fagots et coururent à lui.

Il les accueillit amicalement comme toujours, et dit à Louveau qui restait sombre :

" Tu es heureux, toi, tu as quatre enfants. Moi, je n'en ai plus."

Et il soupira.

" Je n'ai rien à dire, c'est de ma faute."

Il s'était levé.

Tout le monde l'imita.

" Adieu, Victor. Travaille bien et aime tes parents, tu le dois."

Il lui avait posé la main sur l'épaule, il le regardait longuement :

" Dire que si j'avais un enfant, il serait comme lui."

En face, Louveau, la bouche colère,[28] avait un air de dire :

" Mais va-t'en donc ! "

Pourtant au moment où le charpentier s'en allait, François eut un élan de pitié et l'appela :

" Maugendre, tu ne manges pas la soupe[29] avec nous ? "

C'était dit comme malgré soi, d'un ton brusque qui décourageait d'accepter.

Le vieux secoua la tête :

" Merci, je n'ai pas faim.

Le bonheur des autres, vois-tu, ça fait mal quand on est bien triste."

Et il s'éloigna, courbé sur sa canne.

Louveau ne prononça pas une parole de la soirée.

Il passa la nuit à marcher sur le pont et, le matin, sortit sans rien dire à personne.

Il se rendit au presbytère.

La maison du curé était voisine de l'église.

C'était une grande bâtisse carrée, avec une cour par-devant et un potager derrière.

Des poules picoraient [80] sur le seuil.

Une vache à l'attache beuglait dans l'herbage.

Louveau se sentait le cœur allégé par sa résolution.

En ouvrant la barrière, il se dit avec un soupir de satisfaction qu'il serait débarrassé de son souci quand il sortirait.

Il trouva M. le curé assis aux frais dans sa salle à manger.

Le prêtre avait fini son repas et sommeillait légèrement, la tête inclinée sur son bréviaire.

Réveillé par l'entrée de Louveau il marqua la page, et, ayant fermé le livre, fit asseoir le marinier qui tournait sa casquette entre ses doigts.

— Voyons, François, que me voulez-vous ?

Il voulait un conseil, et il demanda la permission de conter tout du long son histoire.

— Parce que, vous savez, monsieur le curé, je ne suis pas bien fort. Je ne suis pas un aigle, hé ! hé ! comme dit ma femme.

Et mis à l'aise par ce préambule, il narra son affaire, très essoufflé, très rouge, en considérant obstinément la visière de sa casquette.

— Vous vous souvenez, monsieur le curé, que Maugendre vous a dit qu'il était veuf ?

Il y a quinze ans de ça ; sa femme était venue à Paris pour faire une nourriture.[81]

Elle avait montré son enfant au médecin comme c'est l'usage, elle lui avait donné à têter une dernière goutte, et puis elle l'avait confié à une meneuse.[82]

Le prêtre interrompit :

— Qu'est-ce que c'est qu'une meneuse, François ?

— C'est une femme, monsieur le curé, que l'on charge de reconduire au pays les enfants des nourrices.

Elle les emporte à la hotte, dans un panier,[33] comme de pauvres petits chats.

— Drôle de métier ![34]

— Il y a des honnêtes gens pour le faire, monsieur le curé.

Mais la mère Maugendre était tombée sur[35] une femme qu'on ne connaissait pas, une sorcière qui volait les enfants et les louait à d'autres fainéantes, pour les trimbaler dans la rue et faire pitié au monde.

— Qu'est-ce que vous me contez-là, François ?

— La vérité toute pure, monsieur le curé.

Cette coquine de femme-là a enlevé un tas d'enfants, et le mioche de Maugendre avec les autres.

Elle l'a gardé jusqu'à quatre ans.

Elle voulait lui apprendre à mendier ; mais c'était le fils d'un brave homme, il refusait de tendre la main.

Alors, elle l'a abandonné dans la rue, et puis, deviens ce que tu peux ![36]

Mais voilà que, il y a six mois, à l'hôpital, au moment de mourir, un remords l'a prise.

Je sais ce que c'est, monsieur le curé, ça fait diablement souffrir. . . ."

Et il leva les yeux au plafond, comme pour jurer qu'il ne mentait pas, le pauvre homme.

—Alors, elle a demandé le commissaire.

Elle lui a dit le nom de l'enfant.

Le commissaire me l'a répété.

C'est Victor.

M. le curé laissa tomber son bréviaire.

— Victor est le fils de Maugendre ?

— C'est sûr."

L'ecclésiastique n'en revenait pas.[37]

Il balbutiait une phrase où l'on distinguait les mots de . . . pauvre enfant . . . doigt de Dieu. . . .

Il se leva, marcha dans la chambre, s'approcha de la fenêtre, se versa un verre d'eau, et finit par s'arrêter en face de Louveau, les mains enfoncées dans sa ceinture.

Il cherchait une sentence qui s'appliquât à l'événement, et, comme il n'en trouvait pas, il dit simplement :

— Eh bien ! mais il faut le rendre à son père.

Louveau tressaillit.

— Voilà justement mon ennui, monsieur le curé.

Depuis six mois que je sais ça, je n'ai eu le courage de rien dire à personne, pas même à ma femme.

Nous nous sommes donné tant de mal pour élever cet enfant-là ; nous avons eu tant de misère ensemble, que, aujourd'hui, je ne sais plus comment je ferais pour m'en séparer."

Tout ça, c'était vrai, et si Maugendre semblait à plaindre, on pouvait bien aussi avoir pitié du pauvre François.

Pris entre ces attendrissements contradictoires, M. le curé suait à grosses gouttes, appelait mentalement les lumières d'en haut.

Et, oubliant que Louveau était venu lui demander un avis, il articula d'une voix étouffée :

— Voyons, François, mettez-vous à ma place, que conseilleriez-vous ? "

Le marinier baissa la tête.

— Je vois bien qu'il faudra rendre Victor, monsieur le curé.

J'ai senti ça l'autre jour, quand Maugendre est venu nous surprendre.

Il m'a fendu le cœur à le voir si vieux, si triste et si cassé.

J'étais honteux comme si j'avais eu de l'argent à lui, de l'argent volé, dans ma poche.

Je ne pouvais plus porter mon secret tout seul, je suis venu vous le dire."

— Et vous avez bien fait, Louveau, dit M. le curé, enchanté de voir le marinier lui fournir une solution.

Il n'est jamais trop tard pour réparer une faute.

Je vais vous accompagner chez Maugendre.

Vous lui avouerez tout."

— Demain, M. le curé !

— Non, François, tout de suite.

Et, voyant la douleur du bonhomme, le tortillement convulsif de sa casquette, il implora d'une voix faible :

— Je vous en prie, Louveau, pendant que nous sommes décidés tous les deux.

---

## 5. LES AMBITIONS DE MAUGENDRE.

Un fils !

Maugendre a un fils !

Il le couve des yeux, assis en face de lui, sur la banquette du wagon, qui les emporte en bourdonnant sur Nevers.

C'est un véritable enlèvement.

Le vieux a emporté son fils presque sans dire merci, comme un manant qui a gagné le gros lot, et se sauve avec.

Il n'a pas voulu laisser son enfant ouvert à toutes les affections anciennes.

Il a l'avarice de la tendresse, comme il a eu celle de l'or.

Pas d'emprunt ! pas de partage ![1]

Mais son trésor à lui tout seul, sans yeux autour pour le guigner.[2]

Les oreilles de Maugendre bourdonnent comme l'express.

Sa tête est chauffée comme la locomotive.

Et son rêve roule plus vite que toutes les locomotives et que tous les express, franchissant d'un élan les jours, les mois, les années.

Ce qu'il rêve, c'est un Victor de vingt ans, boutonné d'argent, habillé de vert sombre.[3]

Un élève de l'école forestière.

On dirait même que l'élève Maugendre a l'épée au côté et le bicorne sur l'oreille, — comme un polytechnicien,[4] — car toutes les écoles et tous les uniformes sont un peu mêlés dans le rêve de Maugendre.

Et qu'importe !

Les galons et les dorures ne coûtent pas au charpentier.

On a de la "denrée" pour payer tout ça . . . et Victor sera un "monsieur" chamarré des pieds à la tête.

Les hommes lui parleront chapeau bas.[5]

Les belles dames en seront folles.

Et, dans un coin, il y aura un vieux aux mains calleuses qui dira en se rengorgeant :

— Voilà mon fils !

— Allons, mon fils !

Il songe aussi, "mon fils," son petit béret sur les yeux, — en attendant le bicorne doré.

Il ne voudrait pas que son père le vît pleurer.

Ç'a été[6] si brusque, la séparation !

Clara lui a donné un baiser qui lui brûle encore la joue.

Le père Louveau s'est détourné.

La mère Louveau était toute pâle.

Et Mimile lui a apporté son écuelle de soupe, pour le consoler.

Tous ! jusqu'à Mimile !

Oh ! comment vivront-ils sans lui ?

Comment vivra-t-il sans eux ?

Et le futur élève de l'école forestière est si troublé qu'il répond, "Oui, monsieur Maugendre," toutes les fois que son père lui parle.

Et il n'est pas au bout de ses tribulations, le petit marinier de la *Belle-Nivernaise*.

Cela ne coûte pas seulement de l'argent de devenir un "monsieur," mais bien des sacrifices et des tristesses.

Victor en a le sentiment, tandis que le train rapide passe en sifflant, sur les ponts, au-dessus du faubourg de Nevers.

Il lui semble qu'il les a déjà vues quelque part, dans un passé éloigné et douloureux, ces rues étroites, ces fenêtres étranglées,[7] comme des soupiraux de prison d'où pendent des loques effilochées.[8]

Maintenant ils ont le pavé sous les pieds. Autour d'eux circule et bourdonne la cohue des débarcadères, presse de curieux, bousculade de gens chargés de colis, roulement des fiacres et des lourds omnibus du chemin de fer, que des voyageurs chargés de couvertures, serrées dans des courroies, prennent bruyamment d'assaut.

Victor et son père sortent en voiture des grilles de la gare.

Le charpentier ne lâche pas son idée.

Il lui faut une transformation subite.

Et il conduit "son fils" tout droit chez le tailleur du collège.

La boutique est neuve, les comptoirs luisants, des messieurs bien mis, qui ressemblent à ceux que l'on voit dans les gravures coloriées, appendues aux murailles, ouvrent la porte aux clients avec un petit sourire protecteur.

Ils mettent sous les yeux du père Maugendre la prime des *Modes illustrées*,[9] où un collégien fume en compagnie d'une amazone, d'un gentleman en complet de chasse, et d'une mariée vêtue de satin blanc.

Justement, le tailleur a sous la main la *tunique type* rembourrée devant et derrière, à basques carrées,[10] à boutons d'or.

Il l'étale sous les yeux du charpentier, qui s'écrie rayonnant d'orgueil :

— Tu auras l'air d'un militaire là-dedans.

Un monsieur en bras de chemise, qui porte un centimètre[11] autour du cou, s'approche de l'élève Maugendre.

Il lui mesure le tour des cuisses, la taille et la colonne vertébrale.

Cette opération rappelle au petit marinier des souvenirs qui lui noient les yeux de larmes ! Les tics du pauvre père Louveau, les colères de la femme de tête, tout ce qu'il a laissé derrière lui.

C'est bien fini, maintenant.

Le jeune homme correct que Victor aperçoit en pantalon d'uniforme, dans la grande glace d'essayage, n'a plus rien de commun avec le " petit derrière " de la *Belle-Nivernaise.*

Le tailleur pousse dédaigneusement du bout du pied, sous l'établi, la vareuse humiliée, comme un paquet de loques.

Victor sent que c'est tout son passé qu'on lui a fait quitter là.

Qu'est-ce à dire quitter ?

Voici qu'on lui défend même de se souvenir ! [12]

— Il faut rompre avec les vices de votre éducation première, dit sévèrement M. le principal, qui ne dissimule pas sa méfiance.

Et pour faciliter cette régénération, on décide que l'élève Maugendre ne sortira du collège que tous les premiers dimanches des mois.

Oh ! comme il pleure, le premier soir, au fond du dortoir triste et froid, tandis que les autres écoliers ronflent dans leurs lits de fer, et que le pion dévore un roman, en cachette, à la lueur d'une veilleuse.

Comme il souffre pendant l'heure maudite des récréations,[13] tandis que les camarades le bousculent et le houspillent !

Comme il est triste en étude, le nez dans son pupitre, tremblant aux colères du pion qui tape à tour de bras sur la chaire en répétant toujours la même phrase :

— Un peu de silence, messieurs !

Cette voix criarde remue toute la lie des mauvais souvenirs, empoisonne sa vie.

Elle lui rappelle les jours noirs de la première enfance, le taudis du faubourg du Temple, les coups, les querelles, tout ce qu'il avait oublié.

Et il se raccroche désespérément aux images de Clara, de la *Belle-Nivernaise*, comme à une éclaircie de soleil, dans le sombre de sa vie.

Et c'est sans doute pour cela que le pion trouve avec stupéfaction des dessins de bateaux à toutes les pages des livres de l'élève Maugendre .

Toujours la même chaloupe reproduite à tous les feuillets avec une obstination d'obsédé.

Tantôt, elle gravit lentement, resserrée comme dans un canal, l'échelle étroite des marges.

Tantôt, elle vient s'échouer en plein théorème, éclaboussant les figures intercalées et les corollaires en petit texte.

Tantôt, elle navigue à pleines voiles sur les océans des planisphères.

C'est là qu'elle se carre à l'aise, qu'elle déploie ses voiles, qu'elle fait flotter son drapeau.

M. le principal, lassé des rapports circonstanciés qu'on lui adresse à ce sujet, finit par en parler à M. Maugendre le père.

Le charpentier n'en revient pas.

— Un garçon si doux !

— Il est têtu comme un âne.

— Si intelligent !

— On ne peut rien lui apprendre.

Et personne ne veut comprendre que l'élève Maugendre a appris à lire en plein bois, par-dessus l'épaule de Clara, et que ce n'est pas la même chose que d'étudier la géométrie, sous la férule d'un pion hirsute.

Voilà pourquoi l'élève Maugendre dégringole de l'étude des " moyens " [14] dans l'étude des " petits."

C'est qu'il y a une singulière différence entre les leçons du magister de Corbigny et celles de MM. les professeurs du collège de Nevers.

Toute la distance qui sépare un enseignement en bonnet de peau de lapin, d'un enseignement en toque d'hermine.

Le père Maugendre se désespère.

Il lui semble que le forestier en bicorne s'éloigne à grandes enjambées.

Il gronde, il supplie, il promet.

— Veux-tu des leçons ?

Veux-tu des maîtres ?

Je te donnerai les meilleurs.

Les plus chers ! "

En attendant, l'élève Maugendre devient un cancre, et les " bulletins trimestriels " constatent impitoyablement sa " turpitude."

Lui-même, il a le sentiment de sa sottise.

Il s'enfonce tous les jours davantage dans l'ombre et dans la tristesse.

Si Clara et les autres pouvaient voir ce qu'on a fait de leur Victor !

Comme ils viendraient ouvrir toutes grandes les portes de sa prison !

Comme ils lui offriraient de bon cœur de partager avec lui leur dernier morceau de pain, leur dernier bout de planche !

Car ils sont malheureux, eux aussi, les autres.

Les affaires vont de mal en pis.

Le bateau est de plus en plus vieux.

Victor sait cela par les lettres de Clara, qui lui arrivent de temps en temps marquées d'un " vu " [15] au crayon rouge, énorme, furieux, griffonné par M. le principal, qui déteste ces " correspondances interlopes."

— Ah ! Quand tu étais là, disent les épîtres de Clara toujours aussi tendres, mais de plus en plus affligées. . . . Ah ! si tu étais avec nous."

Ne dirait-on pas, vraiment, que tout allait bien dans ce temps-là, et que tout serait sauvé si Victor revenait ?

Eh bien, Victor sauvera tout.

Il achètera un bateau neuf.

Il consolera Clara.

Il relèvera le commerce.

Il montrera qu'on n'a pas aimé un ingrat et recueilli un inutile.

Mais pour cela il faut devenir un homme.

Il faut gagner de l'argent.

Il faut être savant.

Et Victor rouvre les livres à la bonne page.[16]

A présent, les flèches[17] peuvent voler, le pion[18] peut frapper à tour de bras sur la chaire en lançant sa phrase de perroquet :

— Messieurs, un peu de silence !

Victor ne lève plus le nez.

Il ne dessine plus de bateaux.

Il méprise les boulettes[19] qui s'aplatissent sur sa figure.

Il bûche[20] . . . il bûche. . . .

— Une lettre pour l'élève Maugendre.

C'est une bénédiction que ce souvenir de Clara qui vient le surprendre en pleine étude, pour l'encourager et lui apporter un parfum de liberté et de tendresse.

Victor se cache la tête dans son pupitre pour baiser l'adresse zigzagante, péniblement tracée, tremblée, comme si un perpétuel tangage de bateau balançait la table sur laquelle Clara écrit.

Hélas ! ce n'est pas le tangage, c'est l'émotion qui a fait trembler la main de Clara.

— "C'est fini, mon cher Victor, la *Belle-Nivernaise* ne naviguera plus.

Elle est bien morte, et, en mourant, elle nous ruine.

On a suspendu un écriteau noir à l'arrière.

BOIS A VENDRE

*provenant de démolitions.*

Des gens sont venus, qui ont tout estimé, tout numéroté, depuis la gaffe de l'Équipage jusqu'au berceau où dormait la petite sœur. Il paraît que l'on va tout vendre, et nous n'avons plus rien.

Qu'allons-nous devenir?

Maman est capable d'en mourir de chagrin, et papa est si changé. . . ."

Victor n'acheva pas la lettre.

Les mots dansaient devant ses yeux; il avait comme un coup de feu sur la face, un bourdonnement dans les oreilles.

Ah! il était bien loin de l'étude, maintenant.

Épuisé par le travail, le chagrin et la fièvre, il délirait.

Il croyait s'en aller à la dérive, en pleine Seine, sur le beau fleuve frais.

Il voulait tremper son front dans la rivière.

Puis, il entendit vaguement un son de cloche.

Sans doute, un remorqueur qui passait dans le brouillard; — puis, ce fut comme un bruit de grandes eaux, et il cria:

— La crue! la crue!

Un frisson le prit, rien qu'à penser à l'ombre accumulée sous l'arche du pont; et, au milieu de toutes ces visions, la figure du pion lui apparut tout près de lui, sous l'abat-jour, hirsute et effarée:

— Vous êtes malade, Maugendre?

L'élève Maugendre est bien malade.

M. le docteur a beau secouer la tête, quand le pauvre père, qui le reconduit jusqu'à la porte du collège, lui demande d'une voix étranglée d'angoisse :

— Il ne va pas mourir, n'est-ce pas? "

On voit bien que M. le docteur n'est pas rassuré.

Ses cheveux gris ne sont pas rassurés non plus.

Ils disent " non " mollement, comme s'ils avaient peur de se compromettre.

On ne parle plus d'habit vert ni de bicorne.

Il s'agit seulement d'empêcher l'élève Maugendre de mourir.

M. le docteur a dit nettement qu'on ferait bien de lui rendre la clef des champs,[21] s'il en réchappait. . . .

S'il en réchappait !

La pensée de perdre l'enfant qu'il vient de retrouver anéantit tous les désirs ambitieux du père enrichi.

C'est fini, il renonce à son rêve.

Il est tout prêt à enterrer de ses propres main l'élève de l'école forestière.

Il le clouera dans la bière, si l'on veut.

Il ne portera pas son deuil. . . .

Mais, au moins, que l'autre consente à vivre !

Qu'il lui parle, qu'il se lève, qu'il lui jette les bras au cou, qu'il lui dise :

— Console-toi, mon père.

Je suis guéri."

Et le charpentier se pencha sur le lit de Victor.

C'est fini. Le vieil arbre est fendu jusqu'à l'aubier. Le cœur de Maugendre est devenu tendre.

— Je te laisserai partir, mon gars.

Tu retourneras avec eux, tu navigueras encore.

Et ce sera trop bon pour moi de te voir quelquefois, en passant."

A présent, la cloche ne sonne plus les heures de la récréation, du réfectoire et de l'étude.

On est en vacances et le grand collège est désert.

Pas d'autre bruit que ceux du jet d'eau dans la cour d'honneur et des moineaux piaillant sous les préaux.

Le roulement des rares voitures arrive lointain et assourdi, car on a mis de la paille dans la rue.

C'est au milieu de ce silence et de cette solitude que l'élève Maugendre revient à lui.

Il est tout surpris de se retrouver dans un lit bien blanc, entouré de grands rideaux de percale qui mettent tout autour un isolement de demi-jour et de paix.

Il voudrait bien se soulever sur l'oreiller, les écarter un peu pour voir où il est; mais, bien qu'il se sente délicieusement reposé, il n'en a pas la force, et il attend.

Mais des voix chuchotent autour de lui.

On dirait, sur le plancher, un bruit de pieds marchant sur la pointe, et même un clabaudement connu : quelque chose comme la promenade d'un manche à balai [22] sur des planches.

Victor a déjà entendu cela, autrefois.

Où donc?

Eh! sur le tillac de la *Belle-Nivernaise.*

C'est cela! C'est bien cela!

Et le malade, réunissant toute sa force, crie d'une voix faible, qu'il croit bien grosse :

— Ohé! l'Équipage! ohé!"

Les rideaux se tirent, et, dans un éblouissement de lumière, il aperçoit tous les êtres chéris qu'il a tant appelés dans son délire.

Tous! Oui, tous!

Ils sont tous là, Clara, Maugendre, le père Louveau, la mère Louveau, Mimile, la petite sœur, et le vieux héron [23] ébouillanté, maigre comme sa gaffe, qui sourit démésurément de son rire silencieux.

Et tous les bras sont tendus, et toutes les têtes sont penchées, et il y a des baisers pour tout le monde, des sourires, des poignées de main, des questions.

— Où suis-je ?

Comment êtes-vous là ?

Mais les ordres de M. le docteur sont formels. — Les cheveux gris ne plaisantaient pas en commandant cela. — Il faut rentrer les bras sous les couvertures, se taire, ne pas s'exciter.

Et, pour empêcher l'enfant de causer, Maugendre parle tout le temps.

— Figure-toi qu'il y a dix jours, — le jour où tu es tombé malade, — je venais justement voir le principal pour lui parler de toi.

Il me dit que tu faisais des progrès, que tu travaillais comme un manœuvre.

Tu juges si j'étais content !

Je demande à te voir.

On t'envoie chercher, et, juste, ton pion tombe dans le cabinet du principal tout effaré.

Tu venais d'avoir un accès de fièvre chaude.

Je cours à l'infirmerie ; tu ne me reconnais pas. Des yeux comme des chandelles, et un délire !

Ah ! mon pauvre petit gars, comme tu as été malade !

Je ne t'ai plus quitté d'une minute.

Tu battais la campagne. . . . Tu parlais de la *Belle-Nivernaise*, de Clara, de bateau neuf. Est-ce que je sais ? [24]

Alors je me suis rappelé la lettre, la lettre de Clara ; on te l'avait trouvée dans les mains, on me l'avait donné. Et, moi, je l'avais oubliée, tu comprends !

Je la tire de ma poche, je la lis, je me cogne la tête, je me dis : Maugendre, il ne faut pas que ton chagrin te fasse oublier la peine des amis.

J'écris à tous ces gens-là de venir nous retrouver.

Pas de réponse.

Je profite d'un jour où tu vas mieux, je vais les chercher, je les amène chez moi où ils habitent, et où ils habiteront jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen d'arranger les affaires.

Pas vrai, Louveau ? "

Tout le monde a la larme à l'œil, et, ma foi ! tant pis pour les cheveux gris du docteur, les deux bras de Victor sortent de la couverture. Et Maugendre est embrassé comme il ne l'a jamais été, un vrai baiser d'enfant tendre.

Puis, comme il n'est pas possible d'emmener Victor à la maison, on arrange la vie.

Clara restera près du malade pour sucrer ses tisanes et faire la causette.[25]

La mère Louveau ira tenir la maison, François surveillera une bâtisse que le charpentier a entreprise dans la Grande-Rue.

Quant à Maugendre, il part pour Clamecy.

Il va voir des connaissances qui ont une grande entreprise de trains de bois.

Ces gens-là seront enchantés d'employer un fin marinier comme Louveau.

Non ! non ! pas de récriminations,[26] pas de résistance. C'est une affaire entendue, une chose toute simple.

Certes, ce n'est pas Victor qui récrimine.

On le lève maintenant et l'on roule son grand fauteuil contre la fenêtre.

Il est tout seul avec Clara, dans l'infirmerie silencieuse.

Et Victor est ravi.

Il bénit sa maladie. Il bénit la vente de la *Belle-Nivernaise.* Il bénit toutes les ventes et toutes les maladies du monde.

— Te souviens-tu, Clara, quand je tenais la barre, et que tu venais t'asseoir auprès de moi, avec ton tricot ?

Clara se souvient si bien qu'elle baisse les yeux, qu'elle rougit, et qu'ils restent tous les deux embarrassés.

Car maintenant il n'est plus le petit gars en béret rouge dont les pieds ne touchaient pas le tillac quand il grimpait sur la barre, à califourchon.

Et, elle, quand elle arrive le matin, et qu'elle ôte son petit châle pour le jeter sur le lit, elle a l'air d'une vraie jeune fille, tant ses bras sont ronds dans ses manches, sa taille élancée.

— Viens de bonne heure, Clara, et reste le plus tard possible."

Il fait si bon à déjeuner et dîner en tête-à-tête tout près de la fenêtre, à l'abri des rideaux blancs.

Ils se rappellent la petite enfance, les panades mangées au bord du lit, avec la même cuillère.

Ah ! les souvenirs d'enfance !

Ils[27] voltigent dans l'infirmerie du collège comme des oiseaux en volière. Sans doute ils font leur nid dans tous les coins des rideaux, car il y en a de nouveaux chaque matin, frais éclos,[28] qui prennent leur vol.

Et vraiment l'on dirait, à entendre ces conversations du passé, un couple d'octogénaires, ne regardant plus qu'au loin derrière eux.

N'y a-t-il donc pas un avenir qui pourrait bien être intéressant, lui aussi ?

Oui, il y a un avenir ; et l'on y pense souvent, si l'on n'en parle jamais.

D'ailleurs il n'est pas indispensable de faire des phrases pour causer. Certaine façon de se prendre la main et de rougir à tout propos en dit plus long que la parole.

Victor et Clara causent dans cette langue-là toute la journée.

C'est probablement pour cela qu'ils sont souvent silencieux.

Et c'est pour cela aussi que les jours passent si vite, que le mois s'écoule à petit bruit sans qu'on l'entende.

C'est pour cela que M. le docteur est obligé de hérisser ses cheveux gris et de mettre son malade à la porte de l'infirmerie.

Justement, le père Maugendre revient de voyage à cette époque.

Il trouve tout le monde réuni à la maison. Et quand le pauvre Louveau, tout inquiet, lui demande :

— Eh bien ! veut-on de moi, là-bas ? . . ."

Maugendre ne peut se tenir de rire.

— Si on veut de toi, mon vieux ! . . .

Ils avaient besoin d'un patron pour un nouveau navire, et ils m'ont remercié du cadeau que je leur faisais."

Qui ça " ils " ? [29]

Le père Louveau est si enchanté qu'il n'en demande pas davantage.

Et tout le monde se met en route pour Clamecy, sans en savoir plus long.

Quelle joie, en arrivant au bord du canal !

Là, à quai, pavoisé du haut en bas, un magnifique bateau, flambant neuf, dresse [30] son mât verni au milieu des verdures.

On lui donne le dernier coup d'astic,[31] et l'étambot, où le nom de l'embarcation est écrit, demeure couvert d'une toile grise.

Un cri sort de toutes les bouches :

— Ah ! le beau navire !

Louveau n'en croit pas ses yeux.

Il a une émotion de tous les diables qui lui picote les paupières,[32] lui fend la bouche d'un pied, et secoue ses boucles d'oreilles comme des paniers à salade.

— C'est trop beau !

Je n'oserai jamais conduire un bateau comme ça. C'est [33] pas fait pour naviguer.

On devrait mettre ça sous globe."

Il faut que Maugendre le pousse de force sur la passerelle, d'où l'Équipage leur fait des signes.

Comment !

L'Équipage lui-même est restauré ?

Restauré, radoubé, calfaté à neuf.

Il a une gaffe et une jambe de bois toutes fraîches. C'est une gracieuseté de l'entrepreneur, un homme entendu qui a bien fait les choses.

Voyez plutôt :

Le tillac est en bois ciré entouré d'une balustrade. Il y a un banc pour s'asseoir, une tente pour s'abriter.

La cale est de taille à porter cargaison double.

Et la cabine ! . . . oh ! la cabine !

— Trois chambres !

— Une cuisine !

— Des glaces !

Louveau entraîne Maugendre sur le pont.

Il est ému, secoué d'attendrissement, — comme ses boucles d'oreilles.

Il bégaye :

— Mon vieux Maugendre. . . .

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu n'as oublié qu'une chose. . . .

— Voyons ?

— Tu ne m'as pas dit pour le compte de qui je naviguerais.

— Tu veux le savoir.

— Bédame !

— Eh bien ! pour ton compte !

— Comment . . . mais alors . . . le bateau. . . .

— Est à toi !

Quel coup, mes enfants !

Quel abordage en pleine poitrine !

Heureusement que l'entrepreneur, — qui est un homme entendu, — a eu l'idée de mettre un banc sur le pont.

Louveau tombe dessus comme assommé.

— Ce n'est pas possible . . . on ne peut pas accepter. . . .

Mais Maugendre a réponse à tout :

— Allons donc !

Tu oublies notre vieille dette, les dépenses que tu as faites pour Victor !

Sois tranquille, François, c'est encore moi qui te dois le plus."

Et les deux compagnons s'embrassent comme des frères.

Cette fois, ça y est : on a pleuré.

Décidément, Maugendre a tout disposé pour que la surprise soit complète, car tandis qu'on s'embrasse sur le pont, voilà M. le curé qui débouche du bois, bannière au vent, musique en tête.

Qu'est-ce encore ?

La bénédiction du bateau, parbleu !

Tout Clamecy est venu en procession pour assister à la fête.

Et la bannière flotte au vent.

Et la musique joue.

Zim-boum-boum !

Et les figures sont joyeuses.

Et il y a sur tout cela un joli soleil qui fait flamber l'argent de la croix et les cuivres des musiciens.

La jolie fête.

On vient de découvrir la toile qui masquait l'étambot ; le nom du bateau se détache en belles lettres d'or sur un fond d'azur :

LA NOUVELLE-NIVERNAISE.

Hurrah ! pour la *Nouvelle-Nivernaise !* Qu'elle ait longue vie comme l'ancienne et plus heureuse vieillesse !

M. le curé s'est approché du bateau.

Derrière lui, les chantres et les musiciens sont rangés sur une seule ligne.

La bannière fait fond.[84]

— *Benedicat Deus.*[85] . . .

C'est Victor qui est le parrain et Clara qui est la marraine.

M. le curé les a fait avancer au bord du quai, tout près de lui.

Ils se tiennent par la main, ils sont tout timides, tout tremblants.

Ils bredouillent de travers les phrases que l'enfant de chœur leur souffle, tandis que M. le curé secoue le goupillon sur eux :

— *Benedicat Deus.* . . .

Ne dirait-on pas un jeune couple à l'autel ?

Cette pensée-là vient à tout le monde.

Peut-être bien qu'elle leur vint à eux aussi, car ils n'osent pas se regarder, et ils se troublent de plus en plus à mesure que la cérémonie avance.

C'est fini.

La foule se retire et la *Nouvelle-Nivernaise* est bénie.

Mais on ne peut laisser partir les musiciens, comme cela, sans les rafraîchir.

Et, tandis que Louveau verse une rasade aux musiciens, Maugendre cligne de l'œil à la mère Louveau, prend par la main le parrain et la marraine, et se tournant vers M. le curé :

— Voilà le baptème fini, monsieur le curé ; à quand le mariage ? "

Victor et Clara deviennent rouges comme des coquelicots.

Mimile et la petite sœur battent des mains.

Et, au milieu de l'enthousiasme général, le père Louveau, très allumé, se penche sur l'épaule de sa fille.

Il rit jusqu'aux oreilles, le brave marinier, et, réjoui d'avance, de sa plaisanterie, il dit d'un ton goguenard :

— Dis donc, Clara, v'là le moment[86] . . . si nous reportions Victor chez le commissaire ?

# NOTES.

## I.

## TARTARIN DE TARASCON.

*Tartarin de Tarascon* was published in 1869 as a serial in *Le Petit Moniteur* and *Figaro*, and at first attracted but little attention. But when, in 1872, it appeared in book form, its value was at once recognized. Daudet had conceived the character of Tartarin during his tour in Algeria in the winter of 1861–62. He had found his prototype in a fellow-traveller, a native, however, not of Tarascon, but of a neighboring city.

While Daudet has given us in Tartarin a picture, somewhat exaggerated, of the typical Southern Frenchman, the *Méridional*, he has created a character which will stand, for clearness and originality, by the side of Pickwick. Indeed, in many respects the two characters are very similar: one is a typical London gentleman, drawn from an English point of view; the other is a typical Provençal, seen through a Parisian's eyes.

### 1. TARTARIN CHEZ LUI.

1. **Tarascon** lies on the east bank of the Rhone about thirteen miles below Avignon and eight miles above Arles. It is connected with Beaucaire by a suspension bridge. The jealous rivalry of these two towns gives rise to a vein of humor, which frequently crops out in Daudet's romances. Its name is traditionally derived from the *Tarasque*, a dragon-like monster which, in prehistoric times, ravaged the adjacent country.

2. **Savoyards.** The mountainous parts of Savoy between France, Switzerland, and Italy have been noted for centuries for the great number of musicians, small traders, and artisans who have gone thence to neighboring countries to earn a living.

3. **au bon soleil**: *in the blazing sunlight.*

4. **n'avait l'air de rien**: *was not specially noticeable.*

5. **coquin de sort.** A favorite expletive of Tartarin and his friends, like our *good gracious!*

6. **baobab:** *baobab.* See Eng. Dict. *Arbos gigantea:* Latin, a giant tree.

7. **nopal:** *cochineal cactus.*

8. **à se croire en pleine Afrique centrale:** *enough to make you think yourself in the very heart of Africa.*

9. **c'était déjà bien joli:** *it was quite remarkable.*

10. **mirifique:** *wonderful.*

11. **bien autre chose:** *quite another affair. Bien* often has merely an intensive force.

12. **tromblons:** *blunderbusses.*

13. **couteaux-revolvers:** *dirk-pistols;* a dagger with a single-barrelled pistol in the hilt.

14. **krish malais:** *Malay creeses.*

15. **flèches caraïbes:** *Carib arrows.*

16. **coups-de-poing:** *brass knuckles;* **casse-tête:** *clubs.*

17. **hottentotes:** *Hottentot;* **mexicains:** *Mexican.*

18. **est-ce que je sais:** *and what not.*

19. **par là-dessus:** *and over all.*

20. **yataganerie:** *warlike collection.* See Eng. Dict. *yataghan.*

21. **un petit écriteau bonhomme:** *an innocent-looking little notice.*

22. **méfiez-vous:** *look out.*

23. **Cook.** Capt. James Cook, the famous navigator, born in Scotland in 1728, killed at the Sandwich Islands in 1779.

24. **Cooper.** James Fenimore Cooper, the well-known American writer of Indian stories. He died in 1851 at the age of 62.

25. **Gustave Aimard.** A French writer of romance. He was born in 1818 and died in 1885. His writings were similar in subject and style to those of Cooper.

26. **chasseurs de chevelures:** *scalp-hunters.*

27. **qui donnait — bonasse:** *which gave to the kindly face of the little Tarasconian gentleman the same expression of mingled good nature and ferocity.*

28. **incomparable:** *peerless.*

## 2. Les Chasseurs de Casquettes.

1. **faisait les cent coups:** *made things lively.*

2. **il y a beau jour:** *that was long ago.*

3. **tremblement:** *bustle and din.*

4. **si bêtes que soient les bêtes**: *stupid as animals are.*

5. **cul-blanc**: *snipe.*

6. **tentantes**, *i. e.*, to small game.

7. **collinettes**: *little hills;* diminutive of *colline.*

8. **qui s'échelonnent**: *lying in terraces.*

9. **la Camargue.** The marshy, pond-studded delta of the Rhone, a few miles away to the southward. For a sketch of this country, its scenery, and people, see *En Camargue* in Daudet's *Lettres de mon Moulin.*

10. **septembrisades**: *indiscriminate massacres.* This word originated in an allusion to the massacre of political prisoners at Paris, September 2, 1792. See Carlyle's *History of the French Revolution*, Book IV., chaps. 4, 5, 6.

11. **enragés**: *enthusiasts.*

12. **Eh mon Dieu!** *Why!* A literal translation of this oft-recurring phrase would be inelegant, and much more forcible than the French equivalent.

13. **saucissot**: *sausage;* an archaic form of *saucisson.*

14. **lesté**: *filled;* literally, *ballasted.*

15. **la tire au vol avec du 5, du 6, etc.**: *shoots it on the fly with number 5 or 6 shot, according to agreement.*

16. **birman**: *Birmese.*

17. **justicier cynégétique**: *authority on hunting.*

18. **Nemrod doublé de Salomon.** See Genesis x : 9, and I. Kings iv : 29, 30.

### 3. Le Tarascon Musical.

1. **vieilleries sentimentales**: *hackneyed sentimental songs, sentimental "chestnuts."*

2. **receveur d'enregistrement**: *register of deeds.* In France, however, this officer registers not only deeds, but notes, mortgages, receipts, bonds, contracts of all kinds, and orders of courts.

3. **si j'étais-t-invisible.** The euphonic "t" is introduced for comic effect. Such ungrammatical combinations are often made by the illiterate in the conscious striving after correctness; as, in English, we sometimes hear *garding* for *garden.*

4. **et pourtant vous pensez s'ils doivent les connaître depuis quarante ans qu'ils se les chantent**: *and yet you can imagine how well they must know them after singing them to each other for forty years.*

5. **c'était le diable pour les lui faire chanter**: *it was a deuce of a task to get him to sing them.*

6. **faire le joli cœur**: *to appear gracious.*

7. **Nîmes.** Seventeen miles west of Tarascon. See Preface.

8. **entre deux bougies.** Pianos in Europe are generally provided with two brackets on the front to hold candles for lighting the music rack.

9. **après s'être bien fait prier:** *after having waited to be urgently invited.*

10. **Robert le Diable.** The famous opera by Meyerbeer.

11. **devanture:** *show-window.* The little back parlor opens directly into the shop.

12. **en bon Méridional:** *like a true Southerner.*

13. **et le plus fort, c'est qu'il le croyait:** *and strangest of all, he believed it.*

## 4. Ils!

1. **prendre tout le monde:** *to be popular with everybody.*

2. **capitaine d'habillement en retraite:** *retired quartermaster.*

3. **c'est un lapin!** *he's a smart fellow.* In African folk-lore, as well, " Brer Rabbit " is the slyest of animals.

4. **après en avoir tant habillé.** Alluding to his duties as quartermaster.

5. **la magistrature:** *the bench.*

6. **cheval de trompette:** *bugler's horse.*

7. **gros sous.** Ten-centime pieces, worth two cents each.

8. **Lord Seymour.** Lord Henry Seymour was a well-known English spendthrift in fashionable life at Paris from 1840 to 1860. His name became a by-word for prodigality.

9. **le Roi des Halles.** François de Vendôme, Duc de Beaufort, born 1616, died 1669, was grandson of Henry IV. In the war of the Fronde he espoused the cause of the popular party, and was, therefore, called *le Roi des Halles, les Halles* being the great central market of Paris.

10. **biceps:** *biceps.* See Eng. Dict.

11. **pampas:** *pampas.* See Eng. Dict.

12. **faire une battue à la casquette:** *go cap-shooting.*

13. **il y aurait eu de quoi le faire mourir:** *it would have been enough to kill him.* Compare the syntax of *le* in this passage with that of *lui* in *pour les lui faire chanter*, chap. 3, note 5.

14. **Don Quichotte.** *Don Quixote*, the hero of Cervantes' famous romance, having filled his mind with tales of knightly adventure, donned a suit of armor, and with his fat and jolly little squire, Sancho Panza, rode up and down his native Spain in imitation of his models of chivalry.

15. **Indien Sioux.** The Sioux Indians, of the northern border of the United States.

16. **Touareg.** The Tuaregs are a clan inhabiting a large series of oases in the Sahara south of Algeria.

17. **Abruzzes.** *The Abruzzi*, a mountainous district of central Italy, was long noted as a resort of bandits.

18. **Pécaïre! qu'est-ce qu'ils seraient venus faire?** *What in the world would they have expected to do? Pécaïre* is a Provençal exclamation, marking either surprise or pity. See *La Chèvre de M. Seguin*, note 17.

## 5. Quand Tartarin allait au Cercle.

1. **chevalier du Temple.** The Knights of the Temple were an order instituted in 1118 for the defence of Palestine against the Turks and Saracens; the order was disbanded in 1312.

2. **l'infidèle.** This term refers here to the Saracens; the Saracens applied the same epithet to their Christian opponents.

3. **tigre chinois.** A soldier of the Chinese imperial guard.

4. **comanche.** The Comanche Indians live in the southwestern part of the United States.

5. **cercle:** *club.*

6. **les clairons de la retraite:** *evening bugle-call.*

7. **Branle-bas de combat!** *Clear the decks for action.*

8. **par exemple:** *you may depend.*

9. **se fendait, tirait au mur:** *practised lunging and thrusting at the wall.*

10. **fermait la porte à double tour et vivement:** *quickly shut and carefully locked the gate.*

11. **éteintes:** *darkened.*

12. **le Cours.** A broad avenue on the edge of the city; a common feature of French towns. See *Tartarin sur les Alpes*, page 40.

13. **prenant le vent:** *sniffing the wind.* The term is used of a dog when hunting.

14. **Té! vé! c'est Tartarin:** *Hello! there's Tartarin. Té, vé* are Provençal forms of *tenez, venez*, used as exclamations.

15. **faire son bézigue:** *play his rubber of bezique.*

## 6. Les deux Tartarins.

1. **de diable au vert:** *for getting far away.* The château of Vauvert in the southern suburbs of medieval Paris was given up by Louis IX. to the monks of a neighboring cloister because it was supposed to be haunted by a demon. As this establishment was far from the center of

the city, *aller au diable de Vauvert* came into use as a popular expression for "going a long way off"; *diable de Vauvert* was afterwards corrupted into *diable au vert.*

2. **Marseille.** Only sixty-two miles away on the shore of the Mediterranean.

3. **ce diable de pont:** "*that cussed bridge,*" a Yankee would say.

4. **Je sens deux hommes en moi.** See Romans vii: 19–25.

5. **hidalgo:** *nobleman;* a Spanish word. The allusion is to Don Quixote.

6. **un brave homme de corps:** *a very respectable sort of body.*

7. **geignard:** *a grumbler.*

8. **Sancho Pança.** Sancho Panza, Don Quixote's faithful squire.

9. **quel mauvais ménage ils y devaient faire!** *what a dog's life they must have led together!*

10. **Lucien:** *Lucian;* a Greek essayist and satirist of the second century.

11. **St. Évremond.** A somewhat satirical French writer who lived from 1613 to 1703.

12. **à deux coups:** *double-barreled.* The usual expression is *à deux canons.*

13. **mocassins:** *mocassins.*

14. **genouillères:** *lap-robes.*

15. **sonnant la bonne:** *ringing for his maid-servant.*

16. **moiré:** *shimmering;* like watered silk.

## 7. Le Mirage.

1. **avait failli partir:** *came near going away.*

2. **Shang-Haï:** *Shanghai;* one of the principal ports of China.

3. **la Russie, la Perse, la Turquie d'Asie:** *Russia, Persia, Asiatic Turkey.*

4. **Haut Commerce:** *wholesale importing business.*

5. **d'une hauteur:** *grandiloquent enough.*

6. **Tartares.** The Manchu Tartars have been the ruling race in China since 1644.

7. **pan! pan!:** *bang! bang!*

8. **c'était tout comme:** *it was all the same thing.*

9. **Toulouse.** The largest city of the south central part of France.

10. **mirage:** *mirage.* See Eng. Dict.

11. **ce diable de pays:** *this bewitched country.*

12. **Provence.** The southeastern corner of France was called by the Romans *Provincia Nostra.* During the Middle Ages it was governed by the counts of Provence, but in 1486 it was united to the Kingdom of France by Charles VIII. The Provençal language, which retains a closer affinity to the Latin than the French, is the common colloquial language of Languedoc, west of the Rhone, as of Provence east of that river. Indeed, in various dialects it is spoken as far north as the Loire in France, in Northwestern Italy, and in Northeastern Spain. The national characteristics of the two old provinces are also so nearly alike that Daudet uses indifferently the adjectives *Provençal* and *Méridional* in speaking of the popular peculiarities of the southern French.

13. **la butte Montmartre.** A hill, three hundred feet high, on the northern edge of Paris now closely built over.

14. **la Maison carrée de Nîmes.** The little Roman temple at Nîmes, though very well preserved, considering its age of 1900 years, is only 82 feet long by 40 wide. The cathedral of Notre Dame at Paris, built in the thirteenth century, is more than five times as long as the Maison carrée, and covers about forty times as much ground.

15. **bijou d'étagère:** *a bit of bric-à-brac for a cabinet.*

16. **Sparte, Athènes:** *Sparta, Athens,* the two most powerful cities of Ancient Greece.

17. **bourgade:** *little town.*

18. **sous-préfecture:** *county-town.* France is divided for administration into *départements,* each presided over by a *préfet;* and each *département* is divided into *arrondissements,* each under a *sous-préfet;* their central offices and chief towns would be called respectively *préfectures* and *sous-préfectures.* In general, therefore, the *départements* and *arrondissements* would correspond to *states* and *counties* in this country.

## 8. La Ménagerie Mitaine.

1. **laurier séculaire:** *everlasting renown.* A wreath of laurel was a prize in the Pythian games in Greece.

2. **fusil à aiguille:** *needle-gun.* The use of this gun gave the Prussians a great advantage over the Austrians in 1866.

3. **croise la baïonette:** *stand at "charge bayonet."*

4. **boas:** *boas.*

5. **l'Atlas.** The high mountain system of Northwestern Africa; ranges of it run through Algeria.

6. **de mémoire d'homme:** *within the memory of man.*

7. **s'était vue**: *had been seen.* This passive use of the reflexive verb is not uncommon.

8. **mille dieux!** *Great heavens!*

9. **Hé! bé!** *Well! well!* a Provençal ejaculation.

10. **emboitant fièrement le pas**: *bravely following close behind him.*

11. **Kabyle.** The Kabyles are tribes of Berbers living in the north-eastern part of Algeria.

12. **pensionnaires**: *boarders;* referring to her animals.

13. **le jarret tendu**: *his leg firmly set.*

14. **leur baillant au nez à tous**: *yawning in the face of them all; à tous* is appositive to *leur.*

15. **cette terrible moue.** See page 3.

16. **Ça, oui, c'est une chasse**: *There now, such game as that would be worth hunting.*

17. **le cours**: *the promenade.* See chap. 5, note 12.

18. **Et autrement — au moins**: *By the way — don't you?* The translation of these two phrases must be determined by the context wherever they occur.

19. **sonnaient à faire trembler les vitres**: *were noisy enough to shake the very windows.*

20. **grisé par le succès**: *intoxicated with the popularity.*

21. **avant peu**: *very soon.*

22. **sérénade aux flambeaux**: *serenade by torchlight.*

23. **il fit à Tartarin-Quichotte une scène effroyable**: *he had a frightful time with Tartarin-Quixote.*

24. **par le menu**: *in detail.*

25. **fièvres chaudes, peste noire, éléphantiasis**: *brain fever, black plague, elephantiasis.* See Eng. Dict.

26. **feu Cambyse**: *the late Cambyses.* Cambyses, king of Persia, soon after his conquest of Egypt, in 525 B.C., sent an army of fifty thousand men to occupy the oasis of Ammon, but they nearly all perished on the way.

27. **ne parvint à l'apaiser un peu qu'en lui expliquant que ce n'était pas pour tout de suite**: *succeeded in quieting him a little only by explaining that he was not going at once.*

28. **Il faut savoir où l'on va, que diable!** *Good gracious! a man must know where he is going.*

29. **Mungo Park** was born in Scotland in 1771. He made his first expedition to the River Niger in 1795–6, and lost his life in a second expedition to the same country in 1805.

30. **Caillé.** René Caillé, a Frenchman, was born in 1799, and died in 1838. He travelled over the same part of Africa as Park did, and was the first to bring back to Europe authentic news of the fate of Park and his party.

31. **Livingstone.** David Livingstone, the most famous of African explorers, was born in Scotland in 1813; he died in Africa in 1873. He traversed the southern portion of that country repeatedly during the last thirty-three years of his life.

32. **Henri Duveyrier.** Henri Duveyrier, who was born in 1840, has travelled extensively in Northern Africa, and has published several books of his tours.

33. **de longue main:** *a long time ahead.*

34. **ail.** Daudet delights in rallying the Provençals on their fondness for garlic.

35. **vous pensez si le pauvre Sancho fit la grimace:** *you may imagine what a wry face poor Sancho made.*

36. **faire son tour de ville.** See *Tartarin sur les Alpes*, page 40.

37. **la place du Château.** The square in front of the castle of King René. See *Défense de Tarascon*, note 53.

## 9. Avant le Départ.

1. **et de se faire expliquer:** *and to get him to explain to them.*

2. **Jules Gérard.** The most famous of the lion-hunters of Algeria; he was born in 1817 and was drowned in Africa in 1864. He killed in all twenty-five lions. His two books, *La chasse au lion* and *Gérard le tueur de lions*, appeared in 1855 and 1856.

3. **connaissait la chasse au lion sur le bout du doigt, comme s'il l'avait faite:** *had at his tongue's end all that could be known of lion-hunting, as if he had been personally engaged in the sport.*

4. **que:** *when.*

5. **moka:** *Mocha coffee.*

6. **laurier-rose:** *oleander.*

7. **neiges.** The Atlas mountains are never entirely free from snow. Some of them are over 11,000 feet high.

8. **scorpions:** *scorpions.*

9. **phénoménale:** *extraordinary.*

10. **une balle explosible.** A bullet arranged like a bomb, to explode after entering the body of the victim.

11. **garçonnets:** *urchins;* diminutive of *garçons.*

12. **bien réellement:** *really; bien* merely strengthens *réellement.*

13. **toujours est-il que**: *the fact remains that.* Notice that the verb and the pronoun in declarative expressions sometimes occur in inverted order. This is regularly so after *toujours, aussi, à peine, peut-être.*

14. **fait une malle**: *packed a trunk.*

15. **fit fureur**: *was all the rage.*

16. **Et autremain, pour quand ce voyage ?** *By the way, when do you start?*

17. **qui faisait volontiers deux doigts de court**: *took pleasure in paying some slight court.*

18. **la langue du cru**: *the vernacular.*

19. **devait**: *was expected.*

20. **en un tour de main**: *in less than no time.*

21. **Lou fusioù de mestre Gervaï**
**Toujou lou cargon, part jamaï:**

The French equivalent for this Provençal, "*Le fusil de maître Gervais : toujours on le charge, il ne part jamais,*" is made sufficiently clear in the text.

22. **cela se chantait.** This reflexive is equivalent to an impersonal expression.

23. **lui glisser dans la main**: *slipping from his grasp.*

24. **fit**: *said. Fit* is frequently used for *dit* when it introduces an exclamation.

25. **l'encadrement de la porte**: *the doorway.*

26. **clos**: *cozy.*

27. **stores**: *window-shades.*

28. **conserves alimentaires**: *canned provisions.*

29. **pemmican**: *pemmican.* See Eng. Dict.

30. **une tente-abri — se montant et se démontant à la minute**: *a shelter-tent capable of being pitched or struck in a minute.*

31. **arnica**: *arnica.*

32. **vinaigre des quatre-voleurs**: *thieves'-vinegar.* See Eng. Dict. It was carried in a small bottle about the person as a charm to ward off contagious diseases.

33. **ne décolérait**: *did not cease nagging him.*

## 10. Le Départ.

1. **ourdisseuses**: *warpers.* See Eng. Dict.

2. **taffetassières**: *taffeta-makers.* See Eng. Dict.

3. **bâches**: *awnings.*

4. **flots**: *tassels.*

5. **grelots, sonnettes.** The *grelot* is spherical and hollow, and contains a free ball; the *sonnette* is of the ordinary bell shape and contains a swinging tongue.

6. **venues en croupe de leur galant**: *riding behind their sweethearts.*

7. **Mésomopotamie**: *Mesopotamia;* strictly that part of Asiatic Turkey between the Euphrates and the Tigris rivers.

8. **traçant sur leur passage comme des sillons glorieux**: *leaving ripples of admiration as they passed.*

9. **il se fit**: *there began.*

10. **chechia.** *Chechia* is the Algerian name for the fez, a close-fitting, visorless, red woolen cap, ornamented with a long blue tassel, *flot.* It is the common head-covering worn in all countries along the eastern and southern shores of the Mediterranean.

11. **d'une longueur**: *of great length.*

12. **qui venait là bien à propos pour corriger ce qu'il y avait d'un peu trop farouche**: *which were just the things to tone down the somewhat excessive fierceness.*

13. **chez lui**: *home.*

14. **embarcadère**: *station.*

15. **chef de gare**: *station-master.*

16. **un vieil Africain de 1830**: *a veteran of the Algerian war of 1830.*

17. **salles d'attente**: *waiting-rooms.*

18. **encombrement**: *crowd.*

19. **Socrate.** *Socrates*, the Athenian philosopher, was condemned to death in 469 B.C., on a charge of impiety. He conversed calmly with his friends up to the last moment, when he drank the decoction of hemlock which ended his life.

20. **hommes d'équipe**: *railway porters.*

21. **En voiture!** *All aboard!*

## 11. Tartarin et Bombonnel.

Tartarin finds the luxurious attractions of the provincial capital, Algiers, so powerful that he forgets for a time his proposed hunting trip. Aroused after a time to a recollection of his purpose, he starts for the interior of the country to find lions. The following scene occurs in the stage-coach.

1. **buée**: *mist.*

2. **de petits soldats de plomb faisaient l'exercice**: *little stiff soldiers were drilling.* They reminded the writer of leaden toy soldiers.

3. **ne sentait pas encore le lion**: *gave as yet no promise of lions.*

4. **serviette**: *portfolio.*

5. **une insistance gênante**: *an annoying stare.*

6. **regardait toujours Tartarin**: *kept his eyes on Tartarin.*

7. **trappiste**: *trappist.* See Eng. Dict.

8. **Orléansville.** A large town, 120 miles south-west of Algiers.

9. **et toute la diligence de rire en regardant**: *and all the passengers smiled as they noticed.* This elliptical use of the infinitive with *de* is not uncommon.

10. **Cadet Roussel.** A comic character on the French stage in 1792. Everything about his dress was arranged by threes, including three tufts of hair in his wig.

"Cadet Roussel a trois cheveux,
Deux pour la face, un pour la queue."

11. **Té! pardi . . . si je le connais**: *What! I know him?*

12. **tout juste**: *exactly so.*

13. **Chassaing.** Jacques Chassaing, born in 1821, died in 1871, was a famous lion hunter. His "*Mes chasses aux lions*" was published in 1870.

---

## II.

## TARTARIN SUR LES ALPES.

TARTARIN SUR LES ALPES appeared in 1886, fourteen years after *Tartarin de Tarascon.* The hero, who has been for some years President of the Alpine Club of Tarascon, finds his popularity on the wane, and in order to strengthen his candidacy in the approaching election, in which he has a formidable rival, he decides to prove his fitness for the place by climbing some of the highest of the Alps. His adventures in this expedition furnish an opportunity to Daudet for caricaturing Alpinism in general.

### I. LE CLUB DES ALPINES.

1. **en fanfare**: *like a flourish of trumpets.*

2. **Paris-Lyon-Méditerranée.** The official name of the railway system of Southeastern France.

3. **vibrant**: *quivering.*

4. **voyons un peu Tarascon**: *let's get a glimpse of Tarascon.*

5. **proprette**: *tidy.*

6. **cocasseries délirantes**: *side-splitting jokes.*

7. **fait la popularité de l'endroit**: *makes everybody curious to see the place.*

8. **en des pages.** Of *Tartarin de Tarascon.*

9. **vie de cercle**: *club life.*

10. **la guerre.** The Franco-Prussian war of 1870–71.

11. **dit**: *described;* in *La Défense de Tarascon.*

12. **esplanade torpillée**: *the public square planted with torpedoes.*

13. **franches**: *volunteer.*

14. **s'aborder**: *approach each other.*

15. **toutes.** Notice that *toutes* agrees with *sociétés.*

16. **bâton**: *quarter-staff.*

17. **chaussons**: *fencing-shoes.*

18. **luttes à main plate**: *boxing with the open palm.*

19. **bouillotte.** A game of cards.

20. **Alpine Club.** This club, the oldest of its class, and probably the most exacting in its requirements for admission to membership, was organized in London in 1858.

21. **méchantes**: *ugly. Les Alpines* are about 7 miles east of Tarascon.

22. **pic**: *alpenstock.*

23. **Himalaya.** The highest mountains in the world, on the northern border of India.

24. **résume**: *represents.*

25. **belles félures**: *pleasing oddities.*

26. **odyssée**: *epic;* described in the second part of *Tartarin de Tarascon,* and compared, by the use of this word, with the famous wanderings of Ulysses. See Eng. Dict. *Odyssey.*

27. **garenne — choux**: *of the warren, — of the cabbage-garden; i. e.,* wild — tame.

28. **tisanier**: *fond of dosing.* See *tisane.*

29. **Regina montium**: *queen of mountains.* Tartarin begins his tour of the Alps by the ascent of the Rigi, which rises to the height of 5905 feet, close beside Lake Lucerne, in central Switzerland.

30. **de son état**: *by occupation.*

31. **aux méplats fripés, meurtris comme à coups de marteau**: *with cheeks as flat as if beaten down by a hammer.*

32. **Tibère — Caracalla.** The Roman emperor Tiberius reigned from A.D. 14 to 37, and Caracalla from 211 to 217.

33. **termite**: *termite.* See Eng. Dict.

34. **ses affûts au lion.** See second part of *Tartarin de Tarascon.*

35. **pas moins.** An idiomatic exclamation, peculiar to Tartarin and his neighbors; equivalent here to "*What about them?*"

36. **Té! pardi:** *But, good gracious!*

37. **et autremain:** *well, what of it?* See *Tartarin de Tarascon,* page 21.

38. **mais l'Alpiniste chez lui prêtait à toutes les critiques:** *but the Alpinist in him exposed him to all sorts of criticism.*

39. **que l'âge enlourdissait visiblement:** *who was plainly growing clumsy from age.*

40. **V. P. C. A.:** *Vice-Président du club des Alpines.*

41. **travaillait si bien la place:** *electioneered so well.*

42. **sauterait:** *would fail of reëlection, would be "bounced."*

43. **chez les Volsques.** An allusion to Coriolanus. See any History of Rome.

44. **P. C. A.:** *Président du club des Alpines.*

## 2. TARTARIN PART POUR LA SUISSE.

1. **par ézemple.** For *par exemple,* in the brogue of Tarascon. In another place Daudet quotes *éxagéré* for *exagéré.*

2. **la Jungfrau, le Mont-Blanc.** The former is one of the most imposing mountains of Switzerland, rising to the height of 13,670 feet in the Bernese Oberland. The latter, the highest summit of the Alps, 15,730 feet, stands on the boundary of France and Italy.

3. **les Escalades de Whymper.** Edward Whymper, author of "Scrambles Among the Alps," and John Tyndall, author of "Glaciers of the Alps," both Englishmen, and two of the most noted Alpinists of the world. The former has also published "The Ascent of the Matterhorn" and "Travels Among the Great Andes of the Equator." He is at present mountaineering among the Himalayas. Prof. Tyndall, best known perhaps as a scientist, has also published "Hours of Exercise in the Alps." Stéphen d'Arve is the *nom de guerre* of E. de Catelin, author of *Les fastes du Mont-Blanc.*

4. **cheminées, couloirs, moulins, névés, séracs, moraines, rotures.** With the exception that *cheminée* sometimes appears as *chimney,* these words continually occur, untranslated, in English Alpine literature. A *cheminée* or *couloir* is a very narrow, steep gully generally swept by frequently-falling masses of ice and snow. A *moulin* is a deep pit in a glacier, into which a surface stream passes. *Névé* is snow hardened by pressure nearly into ice. *Séracs* are the most jagged portions of a

glacier, lifted and broken by pressure from behind, and falling forward upon the smoother ice-stream below. For *moraine*, see Eng. Dict. A *roture* is a deep crevasse, a Savoyard term from the Italian *rottura*.

5. **crevasses**: *crevasses*. See Eng. Dict.

6. **des arêtes de glace embrochaient son corps au passage**: *ice arêtes split him in two as he tried to pass over them*. An *arête* is a sharp mountain-ridge. In passing along one that is quite covered with snow or ice, it is sometimes necessary to sit astride the ridge and work one's way forward with feet and hands.

7. **entraînement**: *training*.

8. **cyprins**: *gold-fish*.

9. **lentilles d'eau**: *duckweed*.

10. **manigances**: *strange antics*.

11. **en**. A local idiom for *à*.

12. **piolet système Kennedy**: *a Kennedy ice-axe*. The ice-axe specially approved by the English Alpinist, E. S. Kennedy, differs from others in the manner in which the head is fastened to the shaft.

13. **lampe à chalumeau**: *portable cooking-lamp*.

14. **prépare un coup**: *is arranging a master-stroke*.

15. **ethnographique**: *ethnographic*. See Eng. Dict.

16. **calumets, narghilés**. See same words in Eng. Dict.

17. **pipettes**: *little pipes;* with small bowls.

18. **kif**. A mixture of opium and hasheesh.

19. **mansuétude**: *benignity*.

20. **péchère**: *alas!* another form of *pécaïre*.

21. **différemment**: *well, now!* a Tarasconian exclamation, like *autrement*.

22. **trois lettres**. *P. C. A.*

23. **paraphé**: *signed with his own flourish*.

24. **Turenne**. The most famous French general of his time. He was born at Sedan in 1611, and was killed by a cannon-ball at Salzbade in 1675.

25. **jacquemart**. A figure of a man in metal, arranged to strike the hours on a bell with a hammer. The word is from the name of the supposed inventor, *Jacques Marc*.

26. **placette**: *little square;* diminutive of *place*.

27. **Codex**. The collection of formulas adopted by the medical faculty of Paris.

28. **tarasconnade**: *Tarasconian subterfuge*. Compare English *gasconnade*.

29. **sonnette de secours**: *night bell*.

30. **dont l'apothicairerie ne le gardait pas**: *from which his profession of apothecary could not shield him.*

31. **ipéca . . .**: *ipecac.* See Eng. Dict.

32. **qué**: for *que.* Translate, *But, deuce take it, why don't you listen to me?*

33. **à qui l'on a fait manquer son entrée**: *who has not been given his cue.*

34. **Bé.** Provençal for *bien.*

35. **d'avant la conquête.** Algiers was taken by the French in 1830, but the country was not wholly subdued until 1855.

36. **romaines, sarrazines**: *Roman, Saracenic.* As Southern France was for a long time ruled by the Romans, and afterwards repeatedly overrun by the Moors, it is possible that the types referred to are relics of that occupation. Note that the adjectives are feminine, referring to *têtes.*

37. **ultra-pacifiques**: *most peaceful.*

38. **conquistador**: *conqueror;* a Spanish word.

39. **Pizarre.** Francisco Pizarro, the Spanish discoverer and conqueror of Peru, was born about 1471. He was assassinated at Lima in 1541 by his rivals for the control of the country which he had conquered only twelve years before.

40. **sanguinède**: *Sanguinède;* a Provençal family name, used to designate the brand of licorice.

41. **sirupus gummi**: *gum syrup;* a mixture of gum arabic, sugar, and water.

42. **coquin de sort!** *confound it!* a favorite oath of Tartarin's.

43. **tics**: *unconscious habits.*

44. **élixir de Garus**: *Garus' cordial.* Garus and Sanguinède are pharmacists of Southern France, locally well-known.

45. **Calabre**: *Calabria;* a province of Southern Italy.

46. **sols.** Pronounced like *sous* and having the same meaning.

47. **bavait sur**: *contemptuously ridiculed.*

48. **en raffolent**: *enjoy the joke hugely. En* is explained by *ce sirop de cadavre.*

49. **libations.** See *libations* in Eng. Dict.

50. **comme l'auvent de la porte était mis**: *as the upper half of the door was closed for the night.* The lower half is only about a yard high. The upper part, entirely independent of the lower, is covered at night with shutters, which are fastened to the door-frame.

51. **à quatre pattes**: *on all fours.*

52. **C'étaient les épreuves du voyage qui commençaient**: *Thus began the trials of his tour.*

## III.

## LA DÉFENSE DE TARASCON.

This sketch dates from the siege of Paris, which lasted from the middle of September, 1870 to the end of January, 1871. During that period Daudet remained in the city and formed one of the home-guard. His *Contes du Lundi*, from which this selection is taken, is made up mostly of war sketches.

1. **l'exaltation**: *excitability.*

2. **Strasbourg.** *Strasburg*, the largest city of Northeastern France, capitulated September 27, 1870, after a most destructive bombardment. It has since then belonged to Germany.

3. **Châteaudun.** This small town lies eighty-four miles south-west of Paris; it was burned by the advancing Germans, October 10, 1870.

4. **Laon.** *Laon*, eighty-seven miles north-east of Paris, was badly damaged by the explosion of its powder-magazine, which a French engineer fired just as the victorious Germans were entering the fortifications.

5. **du bon soleil plein ses rues**: *its streets full of cheerful sunlight.*

6. **Gardez-vous de croire pourtant**: *Don't imagine, however.*

7. **Sedan.** At the battle of Sedan, 170 miles north-east of Paris, September 1, 1870, the army of Napoleon III. was badly beaten and made prisoner.

8. **Alpilles.** The same as *Alpines.* See *Tartarin sur les Alpes*, page 36.

9. **le 4 septembre.** The French Republic was proclaimed September 4, 1870, as soon as the news of the disaster at Sedan had become known at Paris.

10. **Attila**: *Attila*, the savage king of the Huns, was the terror of Southern Europe from 434 to his death in 453. He is here taken as the type of the German army.

11. **manifestation d'orphéonistes**: *demonstration of choral societies.*

12. **orphéon de St. Christophe**: *society of St. Christopher; orphéon* denotes the society, and *orphéoniste*, a member.

13. **barcarolle.** Venetian boat-song.

14. **la Marseillaise.** This song and air were composed by Claude Joseph Rouget de Lisle, a soldier of the French army at Strasburg in 1792. It was called at first *Chant de l'armée du Rhin;* but as it was

first sung at Paris by a corps of Provençals from Marseilles, its name was changed to *la Marseillaise.*

15. **Chant du départ.** This patriotic song, like the Marseillaise, had its origin in the Revolution. The words were written by Joseph Chénier, and the music by Méhul in 1793.

16. **chaises.** The small, rush-bottomed chairs in public parks in French cities are generally let for a cent or two during the concerts given by military or other bands.

17. **cavalcades historiques:** *historical processions.*

18. **quêter:** *soliciting.*

19. **filets à papillons:** *butterfly-nets;* the riders use them to collect contributions from people at the upper windows along the route.

20. **François Ier.** At the battle of Pavia in North Italy, February 24, 1525, Francis I. of France was completely defeated by the Imperialists and Spaniards and taken prisoner.

21. **esplanade:** *esplanade.* See Eng. Dict.

22. **écus d'armes:** *escutcheons.*

23. **cimiers:** *helmet-crests.*

24. **miroirs aux alouettes.** A concave mirror, made of many small ones set in a frame, is sometimes used for catching birds by attracting them to the reflected sunlight.

25. **un grand coup de mistral:** *a violent mistral.* See *mistral,* Eng. Dict.

26. **reîtres:** *knights.* A French form of the German *Reiter.*

27. **tout est perdu fors l'honneur.** An exclamation commonly supposed to have been used by Francis I. on his capture; a similar expression occurs in a letter written by him to his mother a few days after the battle.

28. **Digo-li qué vengué, moun bon** (= *Dis-lui qu'il vienne mon bon*): *Tell him to come, my boy;* a piece of Provençal slang used as a boastful challenge.

29. **il n'en fallait pas plus pour monter les têtes:** *nothing more was needed to arouse an excitement.*

30. **exaltation:** *enthusiasm.*

31. **tron de Dieu de général Trochu:** *General Bombastes Trochu.* General Louis Jules Trochu was in command of Paris during the siege. He was 55 years old at that time. *Tron de Dieu* is a vulgarism for *tonnerre de Dieu.*

32. **coquin de bon sort:** *good gracious!* See *Tartarin de Tarascon,* chap. 1, note 5.

33. **vin des Papes.** See *La Mule du Pape,* page 74.

34. **de la sauce jusqu'aux oreilles**: *up to their ears in gravy.*

35. **et qu'ils avaient bien raison**: *and good right they had to say so.*

36. **gagnait**: *spread.*

37. **Dijon rendu.** Dijon, the ancient capital of Burgundy, in the east central part of France, surrendered to the Germans October 31, 1870.

38. **Lyon.** Lyons is about 158 miles north of Tarascon at the junction of the Rhone and the Saône.

39. **uhlans.** The uhlans are a body of mounted troops in the German army, armed with sabres and lances.

40. **chassepot**: *chassepot;* the rifle used in the French army from 1866 to 1874. It was named from its inventor.

41. **franc-tireurs**: *sharpshooters.*

42. **Narbonnais.** The country about Narbonne southwest of Tarascon.

43. **Espingoliers**: *blunderbuss-corps. Espingole* means *blunderbuss.*

44. **centaurées**: *bluets.*

45. **ceintures d'une largeur**: *wide belts,* or *voluminous sashes.*

46. **Abruzzes.** See *Tartarin de Tarascon,* chap. 4, note 17.

47. **le diable, c'est que**: *the deuce of it was that —.*

48. **le décret de Bordeaux**: Bordeaux, the most important city of Southwestern France, was the seat of the provisional French government from December 9, 1870 to March 10, 1871.

49. **triumvirs.** See *triumvir* in Eng. Dict. The reference here is to Léon Gambetta, Jules Favre, and Jules Simon, the three principal members of the French ministry at that time.

50. **de marche, — sédentaires**: *for active service, — for reserves.*

51. **lapins de garenne et lapins de choux.** See *Tartarin sur les Alpes,* chap. 1, note 27.

52. **gros lézard empaillé.** The people of Tarascon kept a huge stuffed figure of the dragon-like Tarasque from which their city was supposed to have derived its name. It was carried about the streets annually in procession. For the subsequent history of the Tarasque, see Daudet's *Port-Tarascon,* Book I, chap. 4, and Book III, chap. 1.

53. **fauconneaux**: *falconets;* small cannon used in the sixteenth century.

54. **bon roi René.** No prince was ever more kindly remembered by his people than René, Count of Provence, Duke of Anjou, and King of Naples. He died in 1480. His castle at Tarascon is the most conspicious edifice in the town.

55. **à ces malheureux lapins.** *A* is not translated, it merely introduces the phrase *ces malheureux lapins* explanatory of *leur.* Compare the expression *mon ami à moi,* my friend.

56. **préfecture.** See *Tartarin de Tarascon*, chap. 7, note 18.

57. **Va pour la préfecture ! et le voilà parti :** *All right, we'll see the governor about it — and off he goes.*

58. **en permanence :** *in constant session.*

59. **porta la parole au nom de :** *spoke in behalf of.*

60. **de ceux.** A repetition of the force of *en*, to introduce the succeeding relative clause.

61. **punch d'adieu :** *farewell supper.* The punch-bowl was the chief feature of the entertainment.

62. **toasts :** *toasts.*

63. **mirage.** See *Tartarin de Tarascon*, chap. 7.

---

## IV.

## LETTRES DE MON MOULIN.

Daudet spent the winter of 1863–4 at a farm-house in Provence, a few miles east of Arles, near the western end of the ridge of hills which he has celebrated in the Tartarin romances as *les Alpines*. Some of the stories included in this volume were written at that time. The first of them appeared in a Paris newspaper in 1866, but the volume was not published until 1869. Though *Lettres de mon Moulin* was his first prose volume, he says of it twenty years later, "*C'est encore là mon livre préféré.*" For a review of its origin see his *Trente Ans de Paris*, published in 1887.

### 1. AVANT-PROPOS.

Nothing could be more delicious as a preface to this volume than the accompanying Bill of Sale with its stately legal phraseology interwoven with touches of poetic humor. As a matter of fact, however, Daudet never really owned the mill, "*ce qui ne m'empêchait pas*," he says later, "*d'y passer de longues journées de rêves, de souvenirs.*"

1. **Pampérigouste.** An imaginary place in Provence. It here represents the village of Fontvieille, a few miles east of Arles. In *Port-Tarascon* it figures very prominently as a monastery near Tarascon.

2. **le sieur :** *Master ;* as in old English. It is generally equivalent to *seigneur* and *sire*. Each of these three words has been at some time a title of nobility = *lord*. But *sieur* and *sire* have served also as mock titles.

3. **sous les garanties de droit et de fait**: *legal and actual ownership guaranteed.*

4. **privilèges**: *liens.*

5. **à ce présent et ce acceptant**: *personally present and acknowledging the bargain.*

6. **appert**: *appears;* from *apparoir.*

7. **dont quittance sous réserve**: *receipt for which is hereby given with the usual reservation.*

8. **les parties**: *the principals.*

## 2. Installation.

This title has a double reference to his formal occupation of the mill and to the autumnal return of the flocks and herds to their neighboring winter quarters.

1. **depuis si longtemps qu'ils voyaient**: *they had so long seen.*

2. **Jemmapes.** A small town in Southern Belgium, an important strategic point where the French defeated the Austrians November 6, 1792.

3. **du premier**: *of the first story.* See *Un Réveillon dans le Marais*, note 22.

4. **l'arbre de couche**: *the main axle of the mill.*

5. **ces diables de penseurs**: *these blessed dreamers.*

6. **ça**: *folks of that sort.*

7. **blanchie à la chaux**: *whitewashed.*

8. **les Alpilles,** *les Alpines.* See *Tartarin sur les Alpes*, page 36.

9. **brouillard.** Paris is disagreeably foggy from November to April.

10. **que de**: *how many.*

11. **premières**: *opening-nights at the theatre.* For a graphic description of one, see Daudet's *Nabab*, chap. 25.

12. **Eyguières, Paradou.** Villages near the eastern and western end of *les Alpines.*

13. **gloire**: *halo.*

14. **dans les pattes**: *at their heels.*

15. **cadis**: *serge.*

## 3. Le Secret de Maître Cornille.

1. **vin cuit**: *mulled wine.*

2. **il s'y faisait un grand commerce de meunerie**: *the milling business went briskly on.*

3. **toile**: *canvas.*

4. **dia ! hue !** *haw ! gee !*

5. **aides-meuniers :** *mill-boys.*

6. **payait le muscat :** *treated us to Muscatel wine.*

7. **farandole.** The name of a favorite dance of Provence, in which the participants join hands and move back and forth in a long line.

8. **minoterie à vapeur :** *large steam-mill.*

9. **plus de :** *no more.*

10. **enragé pour son état :** *enthusiastically devoted to his trade.*

11. **grand :** *grandfather ;* for *grandpère.*

12. **magnans, olivades :** *silk-culture, olive-gatherings.*

13. **bailes :** *shepherds.*

14. **taillole :** *red sash.* A conspicuous part of a Provençal's gala costume.

15. **le dimanche :** *on Sundays.*

16. **nous autres, les vieux :** *we old men. Autres* in such expressions is untranslatable.

17. **banc d'œuvre :** *church-warden's pew.*

18. **bonnes vêpres :** *good evening.* See *vespers* in Eng. Dict.

19. **Dieu merci :** *thank God ;* for *que Dieu soit remercié.*

20. **motus !** *sst !* An expletive enjoining secrecy and silence.

21. **sentait le mystère :** *had an air of mystery.*

22. **en faisant danser la jeunesse :** *while leading the young folks in the dance.*

23. **pour en toucher deux mots au grandpère :** *to have a word or two about it with the grandfather.*

24. **il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait :** *there was that lean, rascally cat spitting at me.* Notice here, as frequently, the propriety of rendering the present or imperfect verb with *qui* by the present participle.

25. **fermée à double tour :** *shut and locked.*

26. **voir un peu :** *have a peep at.*

27. **minotiers :** *managers of the steam-mill.*

28. **laissez-moi, que je le regarde :** *let me look at it.* A mixed construction, partaking of the poetical and the humorous. Compare *voyons voir, que je voie, pour que je regarde,* in *Le Misanthrope et l'Auvergnat.*

29. **personne ne prit sa suite. Que voulez-vous ?** *he had no successor. Why should he ?*

30. **coches :** *packets, passenger-boats ;* now superseded by the railroad.

31. **parlements :** *old provincial assemblies.*

32. **jaquettes à grandes fleurs :** *flowered waistcoats.*

## 4. La Chèvre de M. Seguin.

1. **Pierre Gringoire.** Though there was a historic Pierre Gringoire, a French poet of the fifteenth century, the reference here is to a poor poet of that name, one of the principal characters in Victor Hugo's' *Notre Dame de Paris.*

2. **bien:** *certainly.*

3. **chroniqueur:** *city editor.*

4. **aplomb:** *self-confident bluntness.*

5. **pourpoint troué:** *coat in holes.* The *pourpoint* was a close-fitting jacket, the English *doublet.*

6. **dans les pages du sire Apollo:** *in the service of Master Apollo.* Apollo was the god of lyric poetry.

7. **écus à la rose:** *rose crowns;* coins of medieval France, bearing the figure of a rose.

8. **Brébant.** A popular Parisian restaurant on the Boulevard Poissonnière.

9. **première.** See *Installation,* note 10.

10. **à vouloir:** *by wishing.*

11. **cabri d'Esméralda.** The young girl Esméralda and her pet goat were familiar figures in the streets of Paris in *Notre Dame de Paris.* She was the heroine of the story.

12. **un amour de petite chèvre.** Compare the English, "a love of a bonnet."

13. **du large:** *room.*

14. **mon Dieu:** *good gracious!*

15. **Blanquette:** *Whitey;* a diminutive of *Blanche.*

16. **autrement encornées que toi:** *with better horns than yours.*

17. **pécaïre:** *alas!*

18. **coquine:** *you silly thing.*

19. **parbleu:** *heavens!* a softened form of *par Dieu.*

20. **genêts d'or:** *golden broom.*

21. **des sucs capiteux:** *with rich juices.*

22. **la voilà partie:** *there she goes. Partie* is the participle of *partir.*

23. **maquis:** *thickets.*

24. **pauvrette:** *poor little thing;* diminutive of *pauvre.*

25. **en train de croquer une lambrusque à belles dents:** *busily eating wild grapevine with good appetite.*

26. **coureuse:** *runaway.*

27. **train de derrière:** *haunches.*

28. **se mit à rire méchamment:** *set up a fiendish laugh.*

29. **babines d'amadou**: *black chops. Amadou* means *tinder.*

30. **entrèrent en danse**: *began their work.*

31. **pourvu que je tienne**: *if I can only hold out.*

32. **ménagers**: *peasants.*

33. **cabro de moussu Seguin, etc.** = *La chèvre de monsieur Seguin qui se battit toute la nuit avec le loup, et puis, le matin le loup la mangea.* Compare the Provençal with the French equivalent.

## 5. La Mule du Pape.

1. It will be a satisfaction to the pupil to be told at the outset that *mule* here means *mule*, not *slipper.*

2. **connaît son légendaire provençal sur le bout du doigt**: *has the legends of Provence at his tongue's end.*

3. **couleur du temps**: *time-stained.*

4. **sentait la lavande.** Notice that *sentir* admits the direct object.

5. **fils de la Vierge**: *Virgin's threads;* fine cobwebs floating in the air.

6. **Avignon du temps des Papes.** Avignon, a city of 41,000 inhabitants, stands on the left bank of the Rhone about forty-eight miles from its mouth. It was the residence of the Popes from 1309 to 1377, a period which is sometimes called the Babylonish Captivity of the Holy See. Its medieval aspect is well preserved by the massive walls and towers of the castle-palace of the Popes.

7. **tapissées de hautes lices**: *hung with long tapestries.*

8. **frères quêteurs**: *begging-friars.*

9. **du haut en bas**: *from garret to cellar.*

10. **tic-tac des métiers à dentelles**: *click of the lace-bobbins.*

11. **tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers**: *the tuning of instruments at the lute-makers.*

12. **ourdisseuses**: *warpers.*

13. **tambourins**: *drums.* The Provençal drum is very long and of small diameter; the *tambourinaire* carries it hung from his neck, beating it with a single stick held in his right hand, while with his left he plays on a three-holed fife, *fifre.* See *Mon Tambourinaire* in *Trente Ans de Paris.*

14. **sur le pont d'Avignon.** One of the most widely-known of the popular songs of France is "*Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse.*"

15. **Comtat.** *Le Comtat Venaissin* was a small tract of country about Avignon; it belonged to the Popes from 1228 to 1791.

16. **Boniface.** The introduction of this name is an intentional anachronism. Boniface VIII. died in 1303, and Boniface IX. held his court at Rome from 1390 to 1404.

17. **tireur de garance:** *madder-gatherer;* a boy employed to pull up stalks of madder.

18. **grand viguier:** *grand vicar;* Latin, *vicarius;* the chief administrative civil office of the city.

19. **Yvetot — Jeanneton.** In allusion to Béranger's *Le Roi d' Yvetot.*

> "Il était un roi d'Yvetot,
> Peu connu dans l'histoire,
> Se levant tard, se couchant tôt,
> Dormant fort bien sans gloire;
> Et couronné par Jeanneton
> D'un simple bonnet de coton."

20. **au pied des souches:** *among the vines.*

21. **du cru:** *native;* grown on the spot.

22. **aromates:** *spices.*

23. **sèche:** *knowing.*

24. **dans le principe:** *from the first.*

25. **effronté galopin:** *brazen-faced rogue.*

26. **on le vit traîner sa jaquette dans tous les ruisseaux:** *you might have seen him scooting about all the alleys.*

27. **malin:** *mischievous.*

28. **Sa Sainteté:** *His Holiness, the Pope.*

29. **l'empereur d'Allemagne.** At that time the Emperor of Germany, as the head of the Holy Roman Empire, was the most important sovereign of Europe.

30. **garçonnet:** *urchin;* diminutive of *garçon.*

31. **camail:** *camail.* See Eng. Dict.

32. **maîtrise:** *choir-school.*

33. **bottelée de sainfoin:** *wisp of clover. Sainfoin,* though not precisely clover, is very much like it.

34. **tant et tant qu'à la fin:** *so well did he play his part that finally.*

35. **clercs de maitrîse:** *choir-boys.*

36. **passe, je t'ai vu!** *presto, change!* Formula of a sleight-of-hand performer.

37. **coup de reins:** *jerk of the haunches;* a kick.

38. **on n'est pas pour rien la mule du Pape:** *it's no light matter to be the Pope's mule.*

39. **maîtrise**: *school-house;* that part of the palace devoted to the instruction of the choir-boys.

40. **la pointe**: *the corner.*

41. **vous figurez-vous**: *imagine, if you can.* The interrogative form is thus more forcible than a simple imperative.

42. **Qu'est-ce qu'il y a?** *What's the matter?*

43. **on dirait deux hirondelles**: *they looked like two swallows.*

44. **veux-tu descendre, malheureuse!** *For goodness' sake, come down, you poor thing!*

45. **ça se monte, ces choses-là**: *easy enough to get up such places.*

46. **un cric**: *a jack.* It is hard to see how a jack could have been of any use; a crane (*grue*) or a pair of sheers (*des bigues*) would have been more to the purpose.

47. **la reine Jeanne.** Jeanne was Queen of Naples from 1343 to 1382. She sold Avignon to Pope Clement VI. in 1348.

48. **gavotte**: *gavotte.* See Eng. Dict.

49. **hochaient**: *shook;* a gesture of suspicion and distrust.

50. **elle aiguisait avec un petit rire le fer de ses sabots sur le pavé**: *she chuckled a little as she sharpened her shoes on the pavement.*

51. **premier moutardier.** An imaginary official, like the English "*high-cockalorum.*"

52. **palme de Dieu, la brave bête!** *upon my word, what a fine beast!*

53. **tant pis**: *so much the worse for them.*

54. **Allons! va —**: *Come! we'll see about it.*

55. **tirer au mur avec ses sabots de derrière**: *to practise kicking at the wall with her hind feet.*

56. **l'avocat du diable**: *the devil's advocate* was an ecclesiastical officer whose place it was in council to suggest all possible objections to the canonization of a saint. Hence, he had to appear as an opponent of the church, and as an advocate of her chief enemy.

57. **St. Agricol.** One of the most ancient churches in Avignon.

58. **pénitents**: *penitents.* See Eng. Dict.

59. **mont Ventoux.** A mountain about 6200 feet high, twenty-eight miles north-east of Avignon.

60. **frères flagellants**: *flagellants.* See Eng. Dict.

61. **fleuris**: *red-faced.* Compare our expression, "a blooming face."

62. **allume**: *lights the altar candles.*

63. **enragés de tambourins**: *crazy drums.* For a similar use of *de,* see *La Belle Nivernaise,* chap. 4, note 34.

64. **le sire de Védène**: *Master Védène.* See *Lettres de Mon Moulin,* chap. 1, note 2.

65. **prit son élan**: *gathered himself up; i. e.* for an effective kick.

66. **Tiens! attrape, bandit!** *There! take that, you scamp!*

67. **elle vous lui détacha**: *she let fly at him. Vous* is here merely an ethical dative, as in the English, "There's a magnificent mountain for you."

---

## V.

## LE SIÈGE DE BERLIN.

1. **Champs-Élysées.** The broad Avenue des Champs-Élysées, the best-known promenade in Paris, runs with a gentle ascent a mile and a third north-west from the Place de la Concorde to the Place de l'Étoile. Its lower half is bordered by parks and concert-gardens. In the center of the Place de l'Étoile, so called from the fact that a dozen fine avenues radiate from it, stands the imposing Arc de Triomphe, built in commemoration of the victories of the first Napoleon.

2. **Paris assiégé.** War was declared by France against Prussia July 19, 1870. The Germans gained a series of victories in Northeastern France, Wissembourg, August 4, Reichshoffen, August 6, and Sedan, which resulted in the capture of Napoleon III., September 1. Three weeks later they had completely invested Paris. The city was forced by the lack of provisions to capitulate January 28, 1871, and the Germans made their formal entry March 1.

3. **rond-point de l'Étoile.** The same as *Place de l'Étoile.*

4. **foudroyante**: *paralyzing.*

5. **cuirassier**: *cuirassier.* See Eng. Dict.

6. **premier Empire.** Napoleon I. was proclaimed emperor by the senate May 18, 1804. The first Empire practically ended with his abdication June 21, 1815, three days after his defeat at Waterloo. His son, the King of Rome, was aknowledged by the government as his successor with the title of Napoleon II., but Louis XVIII. was restored to the throne only seventeen days after. The second Empire began with the election of Napoleon III., December 2, 1852, and closed with the proclamation of the French Republic, September 4, 1870.

7. **entêté**: *devotee.*

8. **pour assister**: *to be present.*

9. **Wissembourg.** A small town in Alsace. See note 2.

10. **Napoléon.** Louis Napoleon was the son of Louis Bonaparte, King of Holland, brother of Napoleon I. He was born in 1808. He

was elected President of the French Republic in December, 1848. On his surrender to the Germans, at Sedan, he abdicated in favor of his son and was sent to Germany as a prisoner of war. At the close of the war he retired to England, where he resided until his death in 1873.

11. **il devait être**: *he must have been.*

12. **toison**: *shock.*

13. **on eût dit**: *they looked like.*

14. **Mac-Mahon.** Marie Edme Patrice Maurice de Mac-Mahon, duc de Magenta, was born in 1808. He served with great distinction in Algeria, the Crimea, and in Italy in 1859, when he saved the day at the battle of Magenta and thus won his title. After his defeat at Wörth (or Reichshoffen) he withdrew with the remnant of his army to Châlons-sur-Marne. Entering the battle of Sedan with a new army, he was wounded early in the engagement, and after the battle was sent with other prisoners to Germany. On his release at the close of the war he commanded the national troops against the Commune. In 1873 he succeeded M. Thiers as President of the French Republic, but resigned his office in 1879. He died October 18, 1893.

15. **belle et bonne hémiplégie**: *a most serious case of paralysis of one side; belle et bonne* means "fine," from a medical point of view.

16. **on n'en revient guère**: *one rarely recovers from it.*

17. **Reichshoffen.** A village in the Vosges Mountains in Alsace. The battle which the French call by this name was fought near Wörth, four miles to the eastward. Mac-Mahon's headquarters that day were at Reichshoffen, and his flying troops passed through there on their retreat.

18. **limbes**: *limbo.* See Eng. Dict.

19. **toujours est-il que**: *at any rate.*

20. **bien sûr**: *most certainly.*

21. **toute rayonnante**: *with radiant face.*

22. **le bonhomme**: *the poor fellow.*

23. **piquant de petits drapeaux**: *marking it off with little flags.* Pins carrying little French and German flags were used to mark the position of the armies.

24. **Bazaine sur Berlin.** According to the old campaigner, Bazaine was on his way to take the Prussian capital, Mac-Mahon to overrun the provinces along the Baltic Sea, while Frossard was to strike Germany in its largest kingdom, Bavaria. In reality Mac-Mahon was trying to collect a new force at Chalons, Bazaine and Frossard were closely

besieged in Metz. The siege ended October 27, when the place surrendered to the Prussians. François Achille Bazaine and Charles Auguste Frossard were born, the former in 1811 and the latter in 1807. Both had served with great renown in Algeria, the Crimea, and Italy. Bazaine had been most prominent in the French occupation of Mexico from 1863 to 1867. After the establishment of the French Republic he was tried on a charge of treason for surrendering Metz, and was condemned to death. The sentence was commuted to imprisonment for life, but he escaped after a year's confinement, and died in Madrid in 1888.

25. **maintenant voilà où ils vont aller**: *that is where they must be going now.*

26. **Mayence**: *Mainz;* one of the largest and best fortified cities on the Rhine, opposite the confluence of the Main and the Rhine.

27. **ça marche! ça marche**: *everything is going on well.*

28. **en province**: *into the country; i. e.*, away from Paris.

29. **sitôt dehors l'état de la France lui aurait tout appris**: *but once outside, the condition of France would have betrayed the whole truth to him.*

30. **je montai chez eux**: *I went up to their apartment.*

31. **que nous donnaient à tous les portes de Paris fermées**: *which we all felt at the closing of the gates of Paris; à tous* is appositive of *nous.* Compare *Tartarin de Tarascon*, chap. 8, note 14.

32. **comment se serait-il douté de quelque chose?** *how could he have suspected anything?*

33. **le roi de Rome.** This was the title of the son of Napoleon I. He was only four years old at the time of his father's downfall. He passed the rest of his life at the court of his grandfather, the Emperor of Austria, and died there at the age of twenty-one.

34. **baby**: *baby.*

35. **console**: *console.* See Eng. Dict.

36. **cuivres à trophées**: *brass scutcheons.*

37. **un rocher de Saint-Hélène sous globe**: *a model* (or perhaps a fragment) *of the rock of St. Helena under a glass.* Napoleon spent the last six years of his life in banishment on that island in the South Atlantic, 1140 miles from the nearest mainland.

38. **manches à gigot**: *leg-of-mutton sleeves; i. e.*, puffed from shoulder to elbow; the fashion has been revived.

39. **taille montante**: *short waist.*

40. **raideur engoncée**: *awkward stiffness. Engoncée* properly designates that style of dress which makes the wearer look as if the head

were set directly between the shoulders without any neck. The word would characterize the dress of the men of that date better than that of the women.

41. **était la grâce**: *was considered graceful.*

42. **que.** For *parce que.*

43. **Sedan.** See note 2.

44. **dirigé sur**: *sent to; i. e.*, as prisoners of war.

45. **à n'en plus finir**: *without end.*

46. **adorable prêchi-prêcha**: *delightful preachments.*

47. **retraite de Russie.** Napoleon occupied Moscow, the ancient capital of Russia, in the middle of September, 1812. The Russians soon after burned the city to prevent his wintering there, and a month later the French army was forced to retreat from the country. Frozen by the snowy blasts of winter, and harassed by the Russian army, nearly the whole of the French force perished.

48. **la porte Maillot.** The principal western gateway of the fortifications of Paris, about three quarters of a mile west of the Place de l'Étoile, and at the end of the Avenue de la Grande Armée.

49. **Invalides.** *Les Invalides* is the name of a large "Soldiers' Home" in the southwestern part of Paris. It was built by Louis XIV., and under the center of the gilded dome of its church rests the magnificent sarcophagus of the first Napoleon.

50. **le jeudi de Buzenval.** On Thursday, January 19, 1871, the Parisian troops succeeded in taking a Prussian redoubt on the heights of Buzenval just west of the city. It was, however, of no service to them.

51. **l'avenue de la Grande Armée.** See note 48.

52. **mauvaise tenue**: *bad form.* The criticism applied both to the dress and the carriage of the raw troops of the national guards.

53. **Il n'en fut pas autre chose**: *That was all.*

54. **en grande tenue**: *in full uniform.*

55. **Lutzen.** After the disastrous campaign of 1812 in Russia, Napoleon collected another army and in May following inflicted a terrible defeat on the Russians and Prussians at Lützen, a little village in the west of Saxony.

56. **assister à ce défilé**: *witness this review.*

57. **Tuileries.** The Palace of the Tuileries at the time of which Daudet speaks lay directly in front of the long perspective as one came down the Champs Élysées. The palace was founded by Catherine de Médicis in 1564, and the central portion, alluded to here, was destroyed by the Communists in 1871.

58. **latte**: *sword;* a long, straight cavalry-sword.

59. **vieille défroque glorieuse**: *the faded and antiquated, but glorious uniform.*

60. **Milhaud.** Jean Baptiste Milhaud, born in 1766, was one of the most brilliant cavalry commanders of the first Napoleon.

61. **harnaché**: *dressed.*

62. **tout blancs avec des croix rouges.** The ensign of the ambulance corps.

63. **aiguilles**: *spikes.*

64. **tambours d'Iéna.** At Jena in Central Germany, Napoleon gained a signal victory over the Prussians, October 14, 1806.

65. **rhythmée par**: *echoing with.*

66. **sections**: *platoons.*

67. **Schubert.** Franz Schubert, one of the most noted of German composers, was born at Vienna in 1797 and died there in 1828.

68. **bien**: *certainly.*

---

## VI.

## LA DERNIÈRE CLASSE.

Alsace is a mountainous district, occupying, previous to 1870, the northeast corner of France. As a result of the Franco-Prussian war it became part of Germany. Though the people of Alsace, outside the large towns, spoke only German among themselves, they were in national spirit thoroughly French, and it was a real hardship when, on the cession of the province to Germany, the teaching of French in their schools was interdicted.

1. **manquer la classe**: *play truant.*

2. **qui faisaient l'exercice**: *drilling.*

3. **grillage aux affiches**: *bulletin-board.* The board was covered with a wire netting (*grillage*).

4. **réquisitions**: *requisitions.* See Eng. Dict.

5. **commandature**: *headquarters.*

6. **en train de lire**: *engaged in reading.*

7. **répétait très haut**: *studying aloud.*

8. **en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre**: *stopping their ears* (with their fingers) *the better to study.*

9. **train**: *confusion.*

10. **mais justement ce jour-là**: *but on that particular day.*

11. **règle en fer**: *iron-tipped rule.*

12. **jabot plissé fin**: *carefully-crimped shirt-frill.*

13. **mangé aux bords**: *dogs-eared.*

14. **Lorraine.** The province adjoining Alsace; a part of it was annexed to Germany in 1871.

15. **comme je m'en voulais**: *how I blamed myself.*

16. **faire des glissades sur la Saar**: *sliding on the Saar;* the principal stream of Alsace and Lorraine.

17. **histoire sainte**: *scripture history.*

18. **voilà ce que c'est**: *that's just the way it is; i. e.,* you are just like all the rest. Connect with what follows.

19. **ç'a été.** For *cela a été.*

20. **ces gens-là.** The German Government.

21. **vous prétendiez être Français.** See introductory note.

22. **est-ce que je me gênais**: *did I scruple?*

23. **lui.** Note the emphatic use of the oblique case for the nominative.

24. **des exemples tout neufs**: *entirely new copies.* Engraved writing-books had not yet reached this village.

25. **cela faisait comme**: *they looked like.* The *tringle* is a rod fastened to the front of the desk, a few inches above it.

26. **bâtons**: *strokes;* the straight, sloping lines made by children just learning to write.

27. **depuis quarante ans il était**: *for forty years he had been.* Note here and elsewhere that the imperfect tense with *depuis* is translated by the pluperfect, and the present by the perfect

28. **Angelus**: *Angelus.* See Eng. Dict.

---

## VII.

## L'IMAGINATION DE M. JOYEUSE.

This sketch is taken from *Le Nabab*, published in 1878. For the prototype of M. Joyeuse see the first chapter in Daudet's *Trente Ans de Paris.*

1. **quartier perdu**: *distant quarter.*

2. **escalier.** Bear in mind that nearly all houses in Paris are divided into household suites having a common staircase.

3. **Yaia.** A girl's pet name, explained later.

4. **serviette**: *portfolio.*

5. **toute cette échappée de volière remontait**: *like birds let loose from a cage they all returned.*

6. **au quatrième**: *to the fourth story.* See *Un Réveillon dans le Marais*, note 22.

7. **Hemerlingue.** A banker who, like the Nabob, the hero of this story, had made a great fortune at Tunis.

8. **tableau d'Assomption.** In paintings of the Assumption of the Virgin the central figure is generally surrounded by child faces peering from clouds.

9. **grands circuits**: *long circuits.*

10. **maniement positif**: *their hold on his attention.*

11. **de quoi défrayer vingt romans-feuilletons**: *enough to furnish material for twenty stories.* The *roman-feuilleton*, or as it is more commonly called, the *feuilleton*, is the lower third of the page of Parisian journals, devoted to light literature.

12. **faubourg Saint-Honoré.** The Rue du Faubourg Saint-Honoré is one of the principal streets of Paris, leading westward from the center.

13. **la providence**: *Providence.*

14. **l'atteignait si bien au cœur**: *went so directly to his heart.*

15. **ravagée**: *care-worn.*

16. **bureaucrate**: *clerk.* The term is applied to an employee in an office of considerable importance. It is generally applied contemptuously.

17. **de ces dormeurs éveillés.** This phrase is construed with *la race.*

18. **soupape**: *safety-valve.*

19. **de fournaise**: *from an engine boiler.*

20. **de ces visions, les uns**: *from these visions, some* (dreamers); *de* connects *sortent* and *visions.*

21. **au terre-à-terre de tous les jours**: *on the dead level of everyday life.*

22. **imaginaire**: *dreamer.*

23. **chantier**: *lumber-yard.* The term *chantier* is applied to an enclosure where lumber or fuel is stored, or where building materials are fitted.

24. **gratification**: *gratuity;* given on holidays to employees.

25. **touchaient des appointements doubles**: *drew double pay.*

26. **demoiselle de Saint-Armand.** The *de* is part of the name and indicates an aristocratic ancestry.

27. **tourmentée d'idées de grandeur et de mondanité**: *extravagantly ambitious of social eminence.*

28. **Bonne Maman.** The household name of the eldest daughter of M. Joyeuse. The term is often used for *grand'maman.*

29. **l'emprunt tunisien**: *the Tunisian loan,* which Hemerlingue & Son were negotiating for the Bey of Tunis.

30. **le Turc.** All Daudet's bourgeois call the people of North Africa indiscriminately *des Turcs.* See *Tartarin de Tarascon,* page 28.

31. **à un mois de là**: *a month later.*

32. **est si raisonnable**: *has such an old head.*

33. **voûte**: *the arched entrance to the court-yard.*

34. **porte battante**: *swinging door; i. e.,* without a latch, and closing by a spring.

35. **parquetés, grillagés**: *with hard-wood floors and with gratings along the counters.*

36. **discrets sous le jour froid**: *in the dim, cold light.*

37. **cornet**: *speaking-tube.*

38. **obèse, anhelant**: *grossly fat, and panting.*

39. **faisait comme**: *looked like.*

40. **sur la place de Tunis**: *on 'change at Tunis.*

41. **je ne saurais**: *I cannot.* This is the usual meaning of this expression.

42. **Qu'allaient-elles devenir?** *What would become of them?*

43. **sur l'avis**: *at a hint.*

44. **rue Saint-Ferdinand.** Notice here and generally the absence of the preposition before *rue.*

45. **équiper, conduire.** Notice the use of the active infinitive where the English would use the passive, a common construction with *se laisser.*

46. **énervement**: *nervous irritation and discouragement.*

47. **humiliations**: *humiliations.*

48. **monologuant**: *talking to himself.*

49. **Je l'avais bien dit**: *I told you so.*

50. **gardez-vous d'en douter, Monsieur**: *don't imagine for a moment, sir.*

51. **l'inconscience**: *preoccupation.*

52. **cancans de bureau**: *the stories he invented about his office work.*

The worthy old man succeeded in hiding from his family the loss of his clerkship until he had found a more congenial and remunerative employment.

## VIII.

## UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS.

1. **eau de Seltz.** Seltzer-water is simply water charged with carbonic acid, like our soda-water.

2. **le Marais.** *Le Marais*, in the extreme eastern part of old Paris, near the Place de la Bastille, was the fashionable quarter of the city in the seventeenth and the first half of the eighteenth centuries. The Place des Vosges, formerly Place Royale, occupies the center of the district.

3. **réveillon:** *Christmas Eve festival.*

4. **Saint-Paul.** The church of St. Paul and St. Louis was a few rods away in the Rue Saint-Antoine.

5. **glisse:** *is slippery.*

6. **ce diable de vieux quartier:** *this curious old quarter.*

7. **bornes:** *horse-blocks.*

8. **toasts:** *toasts.*

9. **grand portail:** *great archway*, leading from the street to the court of the house.

10. **hôtel ci-devant de Nesmond:** *former residence of the de Nesmond family.*

11. **siphons.** The *siphon* is a glass bottle holding about two quarts, and having a pewter cap with thumb-cock and delivery-pipe.

12. **fait de la lumière à toute la rue:** *lightens up the whole street.* The street is very narrow.

13. **brodées, ouvragées.** The light stone of which Paris is built is easily carved when fresh from the quarry, and all houses of any pretension to elegance are plentifully ornamented with floral designs in relief. See *encadrées de guirlandes* below.

14. **la poulie du grenier.** A pulley in a timber projecting from the eaves, used for hoisting goods into the upper stories.

15. **je ne sais quel grand air:** *a certain impressive air.*

16. **le grand silence:** *the perfect silence.*

17. **en dentelle:** *carved in lacework.*

18. **cour d'honneur:** *great court.*

19. **qu'éclairent des jours inégaux:** *lighted by windows of various sizes.*

20. **vous a des recoins de cathédrale:** *seems to you to have nooks like those of a cathedral.*

21. **marches perdues**: *superfluous steps.* "*Des marches qui ne conduisent à rien, qui aboutissent au vide.*" — *Daudet.* Imagine one or two narrow steps in front of a niche on a landing of the stairway.

22. **premier étage.** The ground floor is called the *rez-de-chaussée.* The next story, if rather low, is called the *entresol,* and the following stories the *premier, deuxième, troisième étage,* etc. In the present instance the *entresol* is omitted, and the *premier étage* is reached by a long, grand stairway.

23. **ce que c'est que d'habiter**: *that comes of dwelling in.*

24. **capuchon**: *hood.* The *capuchon* is a pointed hood, fastened to the neck of a cloak.

25. **hein? . . . tout de même, si**: *by the way, suppose.*

26. **s'ouvre à deux battants**: *swings wide open; i. e.,* to right and left.

27. **timbre**: *resonance.*

28. **échafaudés**: *dressed high.* It was the fashion between 1778 and 1785 for ladies to have their hair dressed to stand a foot and often two feet above their heads.

29. **paniers**: *hoop petticoats.* These were in vogue at Paris at various times during the eighteenth century.

30. **Ah! mon Dieu! ils vont mettre le feu!** *Good heavens! they will set the buildings on fire.*

31. **tournent au plafond**: *circle about the ceiling.*

32. **rien que des paniers**: *nothing but baskets.*

33. **pelisses**: *pelisses.* See Eng. Dict.

34. **Dire que c'est moi, et que me voilà!** *And to think that I am here, and that that is meant for me!* She had probably posed for the Diana.

35. **un croissant au front.** Diana, the goddess of the chase and of the moon, is generally represented with her brow adorned with a crescent.

36. **Majestés.** What had been in their day the highest title in the land was now the name of a plain bourgeois.

37. **Du champagne! — Mais non! — Mais si!** *Here's some champagne! — It can't be! — But it is, though!*

38. **éventé**: *flat.*

39. **Rameau.** Jean Philippe Rameau was one of the most finished and prolific composers of the eighteenth century. He was born in 1683 and died in 1774.

40. **le feu des roues**: *sparks struck out by the wheels.*

## IX.

## LES PETITS PÂTÉS.

1. **rue Turenne.** This street runs towards the Seine through the western part of the Marais.

2. **mitron:** *errand-boy.*

3. **les Versaillais:** *the National troops.* Versailles was at this time the seat of government, and portions of Paris were still in the hands of the Communists. The Communist insurrection began March 18, 1871; the government troops gained a footing in the city May 25, and the insurrection was completely quelled May 28.

4. **tourtière:** *tart-dish.* A *tourte* is a large *pâté.*

5. **l'île Saint-Louis.** The smaller and most easterly of the two islands in the Seine at Paris.

6. **blanche.** The boy was dressed in white.

7. **quelque chose de naïf et d'endimanché:** *a certain air of Sunday innocence.*

8. **rue de Rivoli.** A long, wide thoroughfare, parallel to the Seine on its northern side.

9. **premiers de l'an:** *New-Year days;* the most important domestic holiday in France, surpassing even Christmas.

10. **dimanche gras:** *Shrove and Carnival Sundays.*

11. **se faufiler:** *dodging.*

12. **képis.** The *képi* is a small, low, cloth military cap with horizontal visor.

13. **Qu'est-ce que cela lui faisait à lui, la bataille!** *What did he care about the battle!*

14. **Bonnicar.** Proper names, when used in the plural, keep their singular form.

15. **pupilles de la République:** *wards of the Republic.* Companies of boys, organized for drill.

16. **chassepots.** See *Défense de Tarascon,* note 41.

17. **en furent quittes pour la peur:** *escaped with a thorough fright.*

18. **faire un bout de route:** *to go a little way.*

19. **l'Hôtel de Ville:** *the city hall,* standing near the river; it was burned by the Communists, May 24, 1871.

20. **froufrou d'endimanchement:** *rustling of Sunday clothes.*

21. **expansion:** *boisterous impatience.*

22. **héron:** *heron.*

23. **que midi creuse de ses douze coups répétés**: *deepened by the twelve repeated strokes of noon.*

24. **Neuilly.** A western suburb of Paris, on the Seine.

25. **à fleur d'eau**: *along the river.*

26. **pont Louis-Philippe.** The bridge connecting the western end of l'île Saint-Louis with the north bank of the Seine. It is now called *Pont du 24 Février.*

27. **fédérés**: *Communist soldiers.*

28. **réactionnaire**: *reactionary.* See Eng. Dict.

29. **Rigault.** Raoul Rigault, born in 1846, was chief of police under the Commune. He was caught by the National troops on their entry into Paris, May 24, and was shot at once.

30. **firent leur compte**: *managed it.*

31. **la ligne**: *the regular infantry.*

32. **Champs-Élysées.** See *Siège de Berlin*, note 1.

33. **se donner le bras**: *to lock arms.*

34. **vieilles sorcières qui sentaient le pétrole**: *old hags, smelling of petroleum.* Most of the conflagrations in Paris, under the Commune, were set by women, who used petroleum for that purpose. They were called *pétroleuses*, a new word coined for the occasion.

35. **éclair blanc**: *white gleam.*

36. **comme pour le narguer**: *as if to tantalise him.*

37. **Versailles.** Versailles, west of Paris, is famous for its enormous palace and park constructed by Louis XIV. M. Bonnicar had tramped about fifteen miles to reach it.

38. **tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat**: *everybody agreed that he had the face of a scoundrel.*

39. **Félix Pyat — Delescluze.** Félix Pyat and Louis Charles Delescluze were both prominent members of the Commune. When the insurrection was suppressed, the former saved his life by disguising himself; the latter was shot on the barricades, May 25. They were both about 61 years old at that time.

40. **l'Orangerie.** A portion of the park at Versailles.

41. **couvert mis**: *table spread.*

42. **inexact**: *unpunctual.*

## X.

## ANDRÉ GILL.

1. **André Gill.** Louis Alexandre Gill was of about the same age as Daudet, having been born October 17, 1840. Daudet wrote a preface to his *Vingt Années de Paris*, published in 1883. He died at Charenton in 1885.

2. **hirsute:** *hirsute.* See Eng. Dict.

3. **tzigane:** *Gipsy.*

4. **tyrolien:** *Tyrolese.*

5. **Clamart et Meudon.** Adjacent suburban villages southwest of Paris at the eastern end of the great Bois de Meudon.

6. **payotes:** *thatched huts.*

7. **Charles Bataille, Jean Duboys, Paul Arène.** The first of the three was about ten years older than Daudet, the others about the same age as he. Bataille died in 1868 and Duboys in 1874. Both had acquired celebrity by their writings.

8. **on faisait:** *we went the rounds of.*

9. **l'arche d'alliance:** *the ark of the covenant.* Among the ancient Hebrews this was the central point of their religious ceremonies, the rallying-point of the nation. See Exodus xxxv: 10–12.

10. **cabotinait:** *played parts in low comedy.* A *cabotin* is a fourth or fifth-rate actor.

11. **quartier latin.** The Latin quarter, so called from the location there of most of the professional schools of Paris, lies on the south side of the Seine.

12. **déhanchait:** *disjointed.*

13. **s'égailler, à hue, à dia:** *to straggle this way and that.* See *Le Secret de Maître Cornille*, note 4.

14. **populacerie:** *clownishness.*

15. **rue d'Enfer.** A street on the edge of the Latin quarter.

16. **trapèze:** *trapeze.* See Eng. Dict.

17. **âmes de poche:** *pocket friends;* such as associate with a man only while he is prodigal of his money.

18. **Tourguéneff.** Ivan Tourgueneff was born in Russia in 1818. He early developed distinguished literary ability. His freedom of speech led to his exile in 1847. He went first to Germany, but soon removed to Paris where he spent the rest of his life and died in 1883. For an estimate of his work, see Daudet's sketch of him in *Trente Ans de Paris.*

19. **Vollon et Courbet.** Antoine Vollon was born at Lyons in 1818, and Courbet at Ornans in 1819. They have both occupied the very highest rank among French painters. The latter, on account of his artistic criticism of the Colonne Vendôme, was unjustly accused of having instigated its demolition by the Commune in 1871. He died in 1877.

20. **Doré.** Paul Gustave Doré, who lived from 1833 to 1878, was perhaps the most prolific and the most celebrated of French crayonists.

21. **crayonneurs**: *crayonists.*

22. **hypnotisé**: *hypnotized.* See Eng. Dict.

23. **Charenton.** A small suburb or Paris on the south-east. It contains a large lunatic asylum.

24. **bouclé**: *locked up.*

25. **et l'on descendait au Luxembourg**: *we went down to the Luxembourg.* The palace of the Luxembourg on the edge of the Latin quarter was built mainly in 1615–1620 for Marie de Médicis. It contains, in a new addition, an extensive gallery of the works of the best living French artists. The adjoining park is one of the most beautiful in Paris.

26. **chronique**: *subject for a newspaper item.*

27. **et de friture au bord de l'eau**: *like a dish of fried fish at a riverside restaurant.*

28. **refou**: *thoroughly insane.*

---

## XI.

## LA BELLE NIVERNAISE.

*La Belle-Nivernaise* is the name of a barge engaged in freighting lumber from Nivernais to Paris through the Nivernais canal and the rivers Yonne and Seine. Nivernais, formerly a duchy of considerable importance and adjoining that of Burgundy, lies in the east central part of France. Nevers, its chief city and former capital, lies in its southern part on the Loire at the mouth of the little river Nièvre. It was a large fortified town even before the conquest of Gaul by the Romans. *La Belle-Nivernaise* was published in 1886.

### I. Un Coup de Tête.

1. **quartier du Temple.** The Temple was a strong castle built by the Knights Templars, in 1212, in the northeastern corner of old Paris, and occupied by them until the suppression of their order in 1312. It

afterwards served as a royal treasury and later as a prison. It was demolished in 1811. Its site is now occupied by a market for the sale of cheap clothing and notions.

2. **gros pain**: *coarse bread;* big loaves, from three to five feet long.

3. **violettes et jaunes.** The meat was, therefore, hardly fit to eat.

4. **de falbalas**: *no stylish attire;* literally, *no flounces.*

5. **criant le rebut des Halles**: *hawking the refuse of the market. Les Halles* are the great central market of Paris.

6. **La Villette.** The extreme northeastern corner of modern Paris, containing immense cattle-markets and slaughter-houses.

7. **topez là**: *done.* See Dict. for literal meaning.

8. **Que voulez-vous!** *What else could you expect!*

9. **qui rapporte un bon point**: *carrying home a good report.*

10. **la femme de tête**: *his able wife.*

11. **qui commence à faire par trop d'eau**: *which is beginning to leak too badly.*

12. **"petit derrière" sur les flotteurs de la Marne**: *little cabin-boy on the timber-rafts of the Marne,* one of the most important rivers of France; it joins the Seine just above Paris.

13. **gardien de la paix**: *policeman.*

14. **Totor.** The child's pronunciation of *Victor.*

15. **on.** An impersonal reference to the janitor.

16. **il passait tant de locataires**: *so many occupants of the house were always coming and going.*

17. **jours du terme**: *rent-days.*

18. **indignés**: *with indignation.*

19. **sois sage**: *be a good boy.*

20. **qui souriait bêtement jusqu'aux oreilles chargées d'anneaux en cuivre**: *who wore a stupid smile reaching to his ears, in which he wore copper earrings.*

21. **allumé**: *exhilarated.*

22. **c'est une chance**: *it is very fortunate.*

23. **un peu chouette**: *rather neat.*

24. **depuis le pont Marie jusqu'à Clamecy.** The pont Marie connects l'île St. Louis, in the center of Paris, with the right bank of the Seine. Clamecy is a small town in Nivernais, on the Yonne, about 150 miles from Paris.

25. **mes coupes**: *my loads of lumber.*

26. **tenez**: *see here.*

27. **mais si**: *but allow me.*

28. **une forte tête**: *a "great head."*

29. **Si j'en ai!** *Have I!*

30. **on serre sa ceinture:** *we tighten our belts;* so as not to feel so hungry.

31. **je vous tiendrai au courant:** *I will keep you informed.*

32. **brave homme:** *fine fellow.*

33. **papier timbré:** *stamped paper;* having therefore official authority.

34. **une femme de tête:** *a strong minded wife.*

35. **a le cœur sur la main:** *wears his heart on his sleeve.*

36. **boulet.** Reference is here made to the ball and chain worn by convicts.

37. **vareuse:** *loose blouse.*

38. **un bon dîner de gagné:** *a good dinner gained;* that is, by the foundling.

39. **pont d'Austerlitz.** A bridge over the Seine in the southeastern part of Paris near the great wine-warehouses and lumber-yards.

40. **Veux-tu finir!** *Do be quiet!*

41. **troublait:** *dimmed.*

41*a*. **Qu'est-ce qui.** For *Qui est-ce qui.* A common error of the illiterate.

42. **une bêtise pareille:** *such a piece of folly.*

43. **s'il fait des façons pour le reprendre:** *if he makes any fuss about taking him back.*

44. **J'avais cru bien faire:** *I thought I was doing all right.*

45. **au fond un brin touchée:** *a little touched at heart.*

46. **gosse:** *brat.*

47. **pommes d'api:** *little, red-cheeked apples.*

48. **rentrer en scène:** *to be allowed to say something.*

49. **bédame.** A variation of *dame.* It means here and on page 177 "*of course.*"

50. **baliveau:** *staddle;* a tree left for further growth when others near by are felled.

## 2. La Belle-Nivernaise.

1. **d'un entrain qu'on ne lui connaissait pas:** *with an energy that no one knew he possessed.*

2. **voyages:** *trips.*

3. **s'arc-boutait sur sa quille:** *braced himself on his "pin"; i. e.,* his wooden leg.

4. **le moyen de déranger:** *how could he be interrupted!*

5. **Cette fois ça y est!** *It's all up now!*

6. **roulait tous les cabarets**: *made the round of all the wine-shops.*

7. **du Point-du-Jour au quai de Bercy.** The whole extent of the Seine from west to east within the fortifications of Paris. At Bercy there are enormous warehouses.

8. **traînait pendant une grande semaine**: *dragged along for a whole week.*

9. **ne décolérait pas**: *continued in bad humor.*

10. **Guignol**: *Punch.* The reference is to the policeman in the French Punch and Judy theatre.

11. **je veux que chacun y mette du sien**: *I wish everybody to contribute his share.*

## 3. En Route.

1. **la montagnette**: *the little hills.*

2. **canal de l'Yonne.** The canal of Nivernais follows the valley of the Yonne as far up as Corbigny. At that point it crosses to the valley of the Aron and follows that stream to the Loire at Decize.

3. **Morvan.** A hilly, wooded country lying partly in the east of Nivernais. Its people are supposed from their appearance to be descended from the Huns, who invaded France in the fifth century.

4. **accoster les cabarets**: *halting at the wine-shops.*

5. **clabaudement**: *clattering.*

6. **ébouillanté**: *scalded.*

7. **baissé le nez**: *given in.*

8. **ménagerie**: *family circle; establishment.*

9. **au même titre**: *just as.*

10. **Corbigny.** A small town near the Yonne, 20 miles above Clamecy.

11. **acheter sur pied les coupes de printemps**: *to buy the standing timber for the spring trade.*

12. **mât de fortune**: *jury-mast.*

13. **comme on s'aime**: *as children love each other.*

14. **ne se gênèrent pas pour dire leur façon de penser à M. le curé, qui proposait**: *did not hesitate to speak their mind to his Reverence, who was always setting up.*

15. **Pères**: *Fathers of the Church.*

16. **à tout prendre**: *take them all in all.*

17. **Monseigneur**: *his Grace, the bishop.*

18. **Autun.** Autun is a very old and important town of Burgundy, just east of Nivernais.

19. **m'est avis**: *it is my opinion.*

20. **faisait ses dents**: *was teething.*

21. **sentence**: *proverb.*

22. **goûter**: *lunch.*

23. **Morvandiaux**: *boys of Morvan.*

24. **saper**: *fell.*

25. **On ne lui connaissait pas d'amis**: *He was not known to have any friends.* See chap. 2, note 1.

26. **Nièvre.** The name of the department of modern France occupying nearly the same position as the old province of Nivernais.

27. **denrée**: *property.* The word means, literally, "personal property."

28. **l'école forestière.** The forests in France are protected by the government. The officers in charge must be graduates of the School of Forestry. This school was established at Nancy in 1829.

29. **le guignon**: *the genius of ill luck.*

30. **exécuta la commande tout de travers**: *botched the job.*

31. **rouler**: *swindle.*

32. **joindre les deux bouts**: *to make both ends meet.*

33. **qui n'en pouvait plus**: *which was about used up.*

34. **par-dessus le marché**: *to boot.*

35. **maigrichon**: *a "rackabones."*

36. **faisait eau de toutes parts**: *was leaking at every seam.*

37. **raccords**: *slight repairs; patching up.*

38. **mettre au rancart**: *to lay aside as worthless.*

39. **lui offrit de venir boire bouteille**: *invited him to come and take a drink.*

40. **a eu trouvée**: *had found.* An idiom of the illiterate for *avait trouvé.*

41. **a fait tourner son lait**: *turned her milk.*

## 4. La Vie est Rude.

1. **bas-fonds**: *shallows.*

2. **flairant les hauteurs d'eau**: *judging the depth of the water.*

3. **grues à vapeur**: *steam cranes.*

4. **la Halle aux vins.** This great wine-market and warehouses occupy an area of about twenty-two acres on the Seine in the eastern part of Paris.

5. **toueurs**: *tow-boys.*

6. **la pente des rampes**: *sloping ascents.* Goods brought to Paris by water are landed on a paved, sloping shore, lying, in the ordinary condition of the river, between the water and the face-wall of the quay.

Paved ascents, *rampes*, lead to the level of the quay. *La pente des rampes* is somewhat tautological.

7. **les relâches des nuits sans lune**: *the enforced stoppage of the work on account of moonless nights.*

8. **disloquée**: *strained.*

9. **houleuse et vaguée**: *rolling and tossing.*

10. **Notre-Dame.** This grand cathedral, standing as it does on an island in the Seine, is most picturesquely likened, a little later on, to a frigate at anchor.

11. **bas port**: *landing-place.*

12. **vaguettes**: *wavelets.*

13. **Ayez pas peur!** *Don't be afraid!* For *n'ayez pas peur.* Compare, *c'est pas fait*, page 176.

14. **maîtresse-arche**: *central arch.*

15. **élan**: *momentum.*

16. **travée**: *bay of the arch.*

17. **des pontiers avaient réussi à lancer un croc dans le bordage**: *some bridge-watchmen had succeeded in catching the rail with a hook.*

18. **courbe**: *bitts.*

19. **quai de la Tournelle.** On the south side of the Seine opposite the Ile St. Louis, just above Notre-Dame.

20. **une façon à lui**: *his own way.*

21. **Mâtin de Victor!** *You lucky dog, Victor!*

22. **Quel coup de barre!** *What a twist you gave the helm!*

23. **en eut pour quinze jours à pousser des exclamations**: *was full of ejaculations for a fortnight.*

24. **drossait**: *was rushing to destruction.*

25. **Vlan!** An exclamation always accompanied by a gesture indicating quick and decisive action. Translate here: *Down went the helm, hard down!* Compare, *Quel coup de barre!*

26. **Pourquoi veux-tu qu'on me l'ait dit?** *What makes you think they told me?*

27. **rouler dans tous les marchés**: *cheat him in all his bargains.*

28. **la bouche colère**: *with angry face.*

29. **manger la soupe**: *take dinner.*

30. **picoraient**: *pecking.*

31. **faire une nourriture**: *to serve as nurse.*

32. **meneuse.** The word means, literally, "a leader"; there is no exact English equivalent, and the term is so rare in French that the priest has to inquire the meaning. It is a Parisian term.

33. **à la hotte, dans un panier**: *in a pack-basket.* The expression is tautological; the last three words add nothing to the meaning.

34. **drôle de métier**: *queer business.*

35. **était tombée sur**: *had fallen in with.*

36. **deviens ce que tu peux**: *he might get out of the scrape as best he could.*

37. **n'en revenait pas**: *was completely overcome.*

## 5. Les Ambitions de Maugendre.

1. **Pas d'emprunt! pas de partage!** *No need either to borrow or to lend.*

2. **guigner**: *to covet.*

3. **boutonné d'argent, habillé de vert sombre**: *with dark-green coat and silver buttons;* the costume of boys at the School of Forestry.

4. **polytechnicien**: *a pupil of the Polytechnic School,* or government School of Engineers at Paris.

5. **chapeau bas**: *hat in hand.*

6. **ç'a été.** For *ça a été.*

7. **étranglées**: *narrow.*

8. **loques effilochées**: *tattered rags.*

9. **modes illustrées**: *fashion plates.*

10. **à basques carrées**: *with square-cut skirts.*

11. **centimètre**: *tape measure.*

12. **Qu'est-ce à dire quitter? Voici qu'on lui défend même de se souvenir!** *Why say "leave it"? He is forbidden even to remember it.*

13. **récréations**: *recesses.*

14. **moyens — petits**: *middlers — primaries.*

15. **vu.** In many foreign schools, all correspondence addressed to pupils is subjected to the master's supervision.

16. **rouvre les livres à la bonne page**: *turned over a new leaf.*

17. **flèches**: *paper darts.*

18. **pion**: *usher.* The *pion* does little or no teaching; his work is mainly to supervise and keep the pupils at work. See Daudet's experiences as *pion* in *Le Petit Chose.*

19. **boulettes**: *paper wads.*

20. **bûche**: *digs.*

21. **lui rendre la clef des champs**: *to turn him loose in an out-door life.*

22. **la promenade d'un manche à balai**: *a broomstick walking about.*

23. **héron**: *heron.* The epithet is suggested by the fellow's wooden leg, resembling the slender leg of the heron.

24. **Est-ce que je sais?** *And what not?*

25. **faire la causette**: *chat.*

26. **récriminations**: *objections.*

27. **ils.** Refers to *souvenirs.*

28. **frais éclos**: *newly fledged.*

29. **Qui ça "ils"?** *Whom do you mean by "they"?*

30. **dresse**: *lifts.*

31. **coups d'astic**: *finishing touch.* *Astic* is properly a smooth bone used to polish the edge of a shoe-sole.

32. **une émotion de tous les diables qui lui picote les paupières**: *a most unaccountable feeling which made his eyelids quiver.*

33. **c'est pas fait.** See chap. 4, note 13.

34. **fait fond**: *forms a background.*

35. **Benedicat Deus**: *God bless —.*

36. **v'là le moment . . . si nous reportions**: *now's a good time; suppose we send back.* *V'là* for *voilà.*